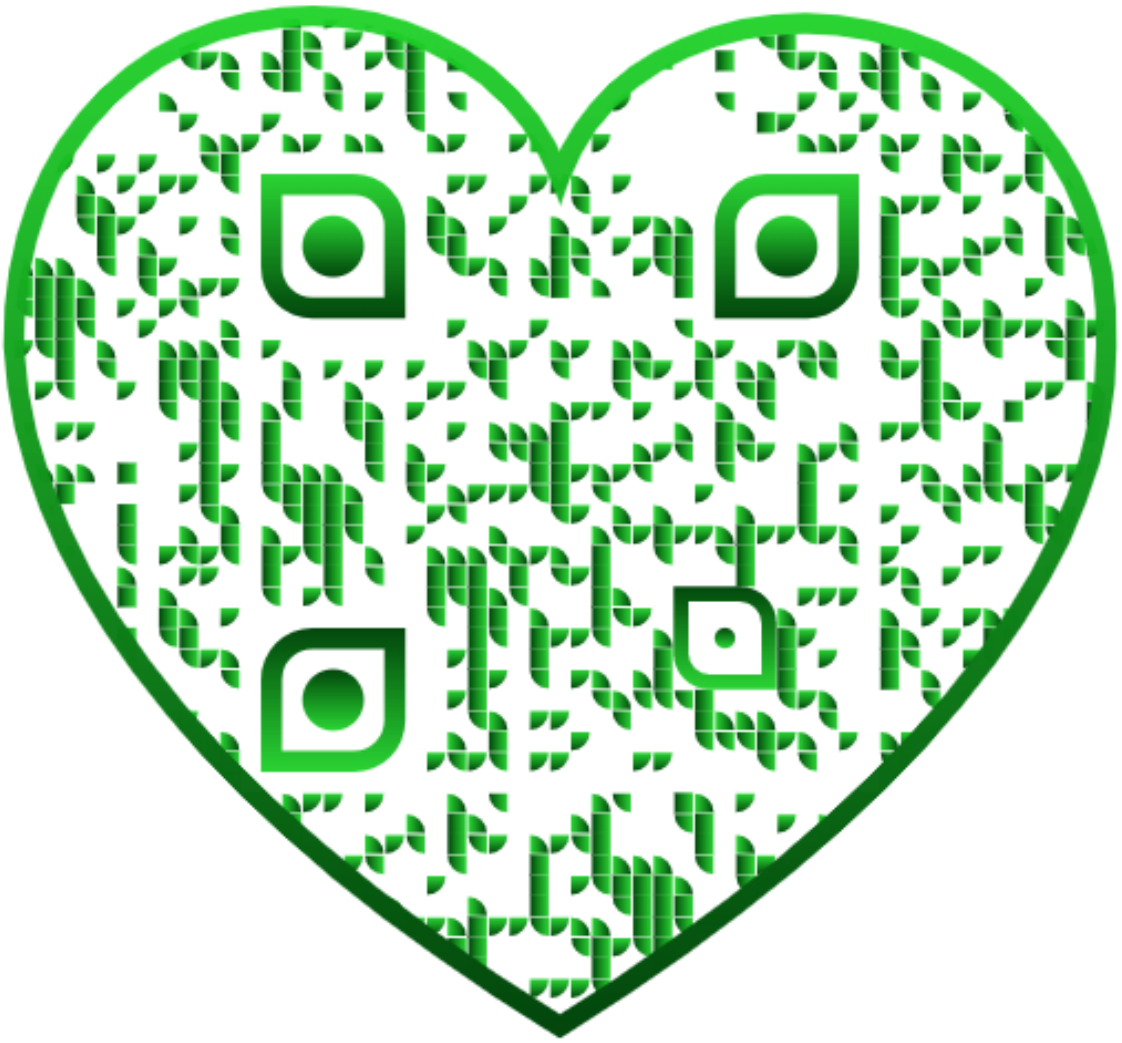
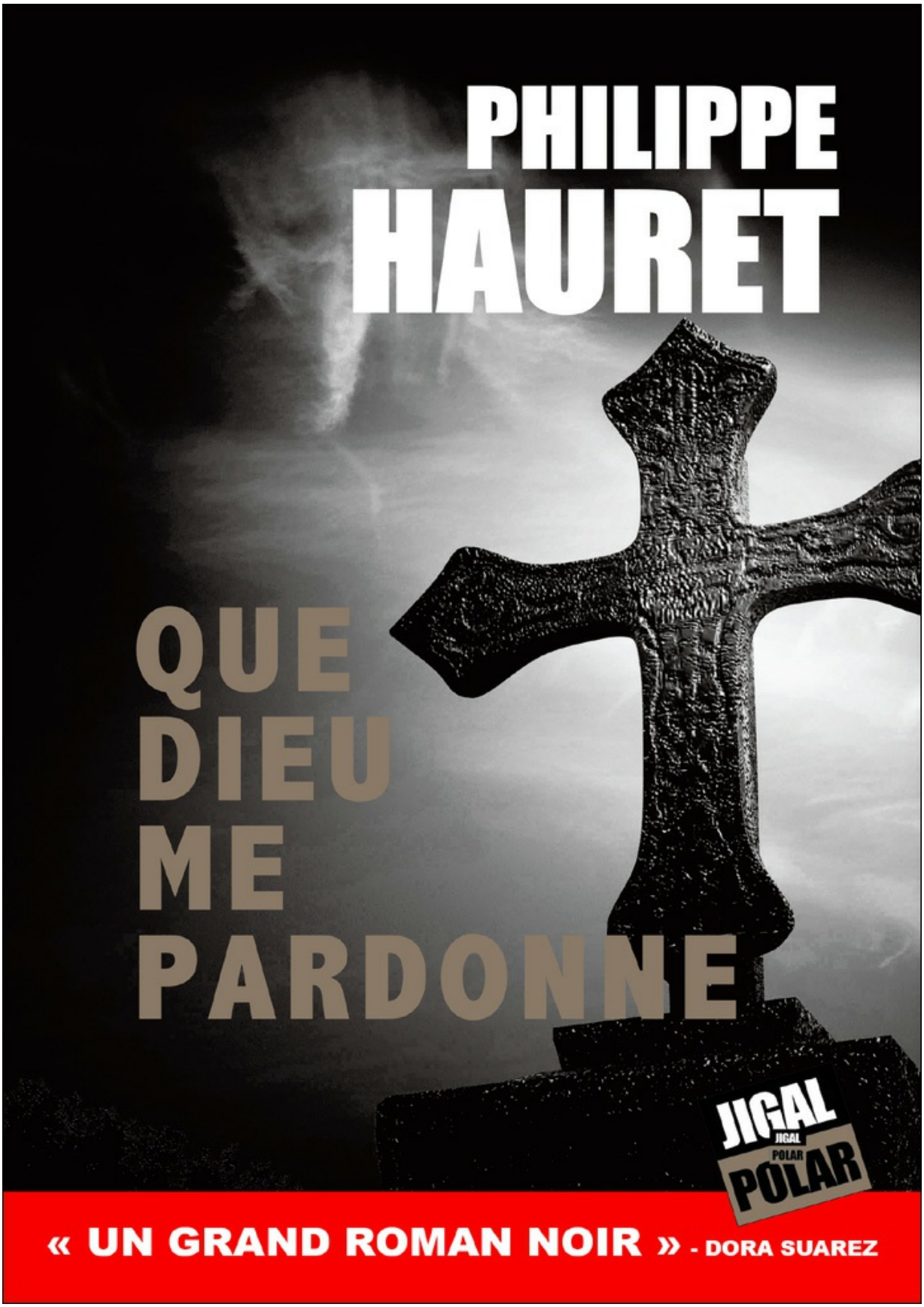
« UN GRAND ROMAN NOIR » - DORA SUAREZ




PHILIPPE
HAURET
QUE
DIEU
ME
PARDONNE
JIGAL
POLAR
« UN GRAND ROMAN NOIR » - DORA SUAREZ

PHILIPPE HAURET

# QUE DIEU ME PARDONNE

ÉDITIONS JIGAL

PHILIPPE
HAURET
JE VIS JE MEURS
JIGAL POLAR
CLOÉ
MEHDI
RIEN NE SE PERD
JIGAL POLAR
PAR L'AUTEUR DU
PRIX DE BEAUNE 2014
PIERRE
POUCHAIRET
UNE TERRE PAS SI SAINTE
JIGAL POLAR
TOP 100 DES POLARS INCONTOURNABLES
ALIBI MAGAZINE
JIGAL POLAR
LES NOUVEAUTÉS
MAURICE
GOUIRAN
L'HIVER DES ENFANTS VOLÉS
JIGAL POLAR
« L'HISTOIRE MAL DIGÉRÉE NOUS SAISIT TOUJOURS À LA GORGE. » MARIANNE
GILLES
VINCENT
HYENAE
JIGAL POLAR
UN GRAND THRILLER
PHILIPPE
GEORGET
MÉFAITS D'HIVER
PRIX MÉDITE
ROUSSILLON
JIGAL POLAR

*À Nathalie…*

*« Et l’infini terrible effara ton œil bleu. »*
Arhur Rimbaud.

# CHAPITRE 1

Rayan sentait monter en lui ce flux si familier, cette froide cruauté, cette pulsion aberrante qui bientôt inonderait tout son cerveau, prendrait possession de son corps et libérerait sa rage destructrice.

La mort s'approchait, ils le savaient tous les deux, mais pas question de se hâter, Rayan voulait encore profiter du spectacle. Car voir cette créature ainsi soumise à sa main lui procurait une troublante sensation d'apaisement. Jusqu'ici, il n'avait fait que subir les événements, assister à sa vie sans jamais pouvoir en influer le cours. Désormais, ce temps-là était révolu, ce soir, il allait se mettre en adéquation avec ses idées, s'affirmer en tant qu'homme, se révéler enfin à lui-même.

Il observa longuement sa proie, fasciné par la frayeur qui se dégageait de son regard. Puis un flash se produisit, la haine le submergea, Rayan n'aspirait plus qu'à une chose, assouvir sa soif de tuer.

Il plongea sa lame au plus profond de l'abdomen de sa victime, la poignarda sans relâche, tandis que les hurlements rebondissaient comme des billes folles contre les murs du garage. Puis, d'un coup sec, il lui trancha la veine carotide. Le sang gicla en petits geysers discontinus, teintant sa chemise immaculée de fines gouttelettes rouge carmin.

L'agonie fut rapide, juste deux trois tressautements nerveux qui laissèrent place à une immobilité totale et définitive.

Rayan reprit alors le contrôle de sa respiration. Le silence régnait à nouveau, sa main ne tremblait plus et il se sentait légèrement déphasé, comme après l'amour.

Il traîna sa dépouille jusqu'à sa voiture et la balança sans ménagement dans le coffre. Il quitta ensuite la propriété et roula pleins phares en direction du canal voisin. Après s'être garé le long de la berge, il extirpa le corps du coffre et le fit dévaler d'un coup de pied dans l'eau saumâtre.

Il regarda le cadavre dériver lentement vers son néant, puis il se recueillit une dizaine de secondes, paumes tendues vers le ciel noir mangé d'étoiles.

*Olympe…* Quel nom à la con ! pensa-t-il avant de retourner à sa voiture. Mais cela n'avait plus aucune espèce d'importance. Dorénavant, il n'aurait plus à supporter sa présence, il lui faudrait juste endurer encore quelques semaines les lamentations de sa femme au sujet de la disparition subite et mystérieuse de son toutou d'amour.

# CHAPITRE 2

Le médecin du travail parcourait le dossier du lieutenant de police Franck Mattis d'un air soucieux.

— Bien, dit-elle. Vous fumez toujours ?

— Je tente de diminuer.

— Combien en moyenne ?

— Une dizaine.

— C'est encore trop. Vous savez combien de produits toxiques contient une cigarette ?

— J'ai Internet.

— Vous buvez ?

— Uniquement dans un cadre festif, mentit Mattis.

— Vous faites du sport ?

— De façon sporadique.

— Je vois… Et concernant votre alimentation ?

— Ma compagne me force à consommer des légumes plusieurs fois par semaine.

La doc ne sembla pas goûter son trait d'humour. Puis, sur un ton toujours aussi impersonnel, elle lui posa des questions sur ses antécédents médicaux. Le lieutenant indiqua qu'il n'avait jamais subi d'intervention chirurgicale ou contracté de maladie grave, juste une double pneumopathie qui l'avait cloué au lit un bon mois durant.

Mattis observa la toubib pendant qu'elle tapait ses réponses sur son MacBook gris sidéral. Elle venait sans doute de franchir la barrière de la quarantaine, l'ovale de son visage n'était plus tout aussi formel, son ventre proéminait sous sa blouse et son regard semblait empreint d'une grande lassitude. On sentait qu'elle n'avait pas envie d'être là, pas envie de poser ces questions et encore moins d'écouter les réponses.

La doc demanda au lieutenant de s'allonger torse nu sur la table d'examen. Elle lui prit sa tension avant de sonder son dos à l'aide d'un stéthoscope.

Mattis était déçu, il ne décelait aucune charge érotique dans les gestes de la praticienne. Ils restaient professionnels et mécaniques. À l'évidence, il ne lui faisait aucun effet. Ce n'était qu'un corps de plus à ausculter, un patient numéroté.

Enfin, l'examen se termina et il put reboutonner sa chemise.

— Je n'ai rien détecté, mais vous savez, les tumeurs sont réputées pour être du genre malignes… Vous êtes à un âge charnière, si vous voulez bien vieillir, écoutez votre corps, remuez-vous, mangez sain, buvez moins…

*Bla, bla, bla* pensa Mattis qui croyait entendre la voix off d'une de ces campagnes de pub infantilisantes du ministère de la Santé. Mais il hocha la tête d'un air faussement convaincu et prit congé.

Coude à la portière, il roulait dans sa Clio en direction de son bureau, plaquant sa voix sur celle d'Amy Winehouse, tout en reprenant les paroles de « Back to Black ». Il aimait bien chanter seul, c'était comme se débarrasser d'un poids, ça lui donnait l'impression d'être encore dans le coup malgré ses quarante ans bien tassés.

L'air brûlant pénétrait dans l'habitacle, mais ce n'était pas pire que de rouler les vitres fermées, même si l'image du vendeur de la concession Renault insistant, en vain, pour lui refourguer l'option clim' mécanique lors de l'achat de son véhicule vint lui gâcher la fin de son duo.

Il en était là de ses considérations quand une Porsche 718 Cayman S bleu Miami le doubla en trombe. Mattis soupira. Encore ce petit bourge de Rayan Martel qui s'amusait à se faire peur. Tout le monde dans le coin connaissait sa voiture et le lieutenant l'avait déjà intercepté à maintes reprises pour divers manquements au Code de la route, mais il fallait croire que les amendes et les multiples retraits de points sur son permis ne suffisaient pas à dissuader ce barjot. Il hésita néanmoins quelques secondes avant de décider s'il voulait jouer à Starsky sans Hutch… Sa conscience professionnelle prit le dessus. Il plaqua son gyro sur le toit de sa Clio et enclencha la sirène deux tons. Mattis poussa ensuite les rapports au maximum pour tenter de regagner du terrain tout en sachant qu'il n'avait aucune chance de rattraper une cylindrée aussi puissante. Il n'eut pas besoin de faire sortir les tripes de son moteur, le bolide décèlera puis se gara sagement sur le bas-côté.

Mattis se rangea derrière, il s'avança vers la fenêtre côté conducteur.

C'était bien lui, Rayan Martel.

Un grand gaillard pas très baraqué, le teint crayeux, des joues creuses,

avec de longs cheveux noir corbeau qui flirtaient avec ses épaules. On pouvait dire qu'il était assez beau garçon, même si son nez légèrement busqué gâchait quelque peu la symétrie de son visage.

— Étant du coin, vous n'êtes pas sans savoir que cette ligne droite débouche sur un collège ?

— J'avais l'intention de ralentir, lieutenant. Je ne suis pas un tueur d'enfants !

— C'est ce que vous dites à chaque fois, Martel, mais apparemment vous ne comprenez pas la leçon. C'est quoi le problème ? Vous cherchez à compenser un déficit d'érection en testant votre virilité au volant de cette voiture ?

Rayan frotta sa barbe naissante du plat de la main.

— Je vous rassure, tout va bien de ce côté-là. Je roule vite tout simplement parce que j'aime ça. Mais dites-moi, comment vous avez évalué ma vitesse ? Vous ne disposez d'aucun appareil de mesure, me semble-t-il ?

— Pas besoin, Martel. Je vous signale que je suis assermenté, mon intime conviction suffit. Bien, on va la jouer comme ça : je vais vous laisser repartir mais il faudra vous présenter à mon bureau dès demain matin pour que j'établisse un procès-verbal.

— Écoutez, il n'y a pas eu d'accident et je vous promets de retenir la leçon.

— Je vous connais assez pour parier que vous recommencerez dès que j'aurai le dos tourné.

— Et si on s'arrangeait autrement ?

— C'est-à-dire ?

— Je pourrais vous dédommager.

Mattis n'en croyait pas ses oreilles, ce type ne doutait de rien ! Cependant, il était curieux de voir jusqu'où il pourrait aller.

— Et à combien estimez-vous ce dédommagement ?

— Disons mille, c'est bien mille, c'est rond.

Mille boules net d'impôt, ça donnait à réfléchir. Son salaire cumulé à celui de Carole – elle occupait un poste d'animatrice à mi-temps au service de la petite enfance de la ville – suffisait tout juste à rembourser le crédit de la maison et à régler les affaires courantes. Mais depuis qu'il avait arrêté la coke et le reste, Mattis s'était fixé une ligne… de conduite à laquelle il ne voulait déroger sous aucun prétexte.

— Je n’ai pas gardé en mémoire le numéro de l’article du Code pénal qui traite de ce passage, cependant je peux vous assurer qu’une tentative de corruption de fonctionnaire ça va chercher beaucoup plus loin que mille euros.

— Comme vous y allez, lieutenant ! Je plaisantais.

— Bien sûr, Martel… Bien sûr… Demain 9 heures dans mon bureau, et tâchez d’être ponctuel.

Rayan hocha la tête à contrecœur. Puis, histoire de marquer sa désapprobation, il démarra en faisant chasser l’arrière de sa voiture et se réengagea sur la départementale.

Mattis cracha par terre en forme de représailles. Une amitié venait de naître.

Quand il arriva à son bureau, Dan, son coéquipier, ajustait la sangle de son holster d’épaule.

— Kader a encore fait des siennes. Il a forcé la porte d’une supérette l’autre soir. Mais cette fois, les caméras de surveillance l’ont capté. Le patron veut qu’on aille le taper chez lui.

Mattis insista pour visionner les images avant de quitter le commissariat. Dan ralluma son ordinateur.

Aucun doute, on distinguait nettement Kader en train de fourrer des bouteilles de rhum et de whisky dans son sac de sport, certainement dans le but de les revendre plus tard dans sa cité à prix cassé.

— Regarde-moi cette petite merde ! commenta Dan. Même pas foutu d’enfiler une cagoule !

C’était un fait, la plupart des voleurs dans son style faisaient preuve d’un grand amateurisme et d’une totale désinvolture quand ils se mettaient en tête de casser un commerce ou cambrioler une maison. Et pour cause, ils agissaient le plus souvent par pulsion, ou sous l’effet d’un quelconque stupéfiant sans avoir rien planifié.

Dan prit le volant de la voiture banalisée.

— Depuis le temps que je voulais le prendre en flag, ce petit con… Je comprends pas que ces mecs restent en liberté. Faudrait les larguer sur une île au bout du monde et les laisser se démerder entre eux.

— Kader n’a jamais agressé personne, c’est juste un gamin qui a besoin d’être recadré.

Dan tendit les muscles de son bras et fit saillir ses deltoïdes, sans doute un

message subliminal à l'adresse de Mattis.

— Tu penses sérieusement ce que tu viens de dire, Franck ? Combien de Kader tu as croisé dans ta carrière, dis-moi ? Dix, vingt, cent ? Ils se ressemblent tous. Ils ne valent rien, des putains de cancrelats qu'on devrait écraser d'un coup de talon. Mais toi, tu t'obstines à croire qu'ils sont récupérables. Merde, Franck ! C'est notre civilisation qui est en jeu !

Mattis lui laissa le dernier mot, il avait l'habitude.

Dan se passa la main dans les cheveux, dont la longueur ne dépassait jamais plus de deux millimètres. Ses yeux étaient d'un joli bleu océan mais Mattis les trouvait animés d'une vilaine lueur qui semblait camoufler une haine abyssale. Il suffisait d'ailleurs d'assister aux subites montées de colère de Dan, ou d'endurer ses multiples jugements à l'emporte-pièce, pour comprendre que son univers mental devait être très torturé. Peut-être était-ce dû à une éducation trop rigoureuse, un traumatisme subi dans son enfance, ou plus vraisemblablement, un ADN défectueux.

Le quartier ne ressemblait en rien aux grandes barres bétonnées de la Seine-Saint-Denis. C'était une cité à hauteur d'hommes, plantée près d'une forêt domaniale. Et même si les façades s'étaient dépréciées au fil des années, laissant apparaître une couche de crasse tenace, et que l'entretien des espaces extérieurs ne s'effectuait qu'au bout de nombreuses relances, cette cité semblait jouir d'une certaine réputation. Seuls quelques éléments perturbateurs, dont Kader, donnaient du grain à moudre aux forces de police. Rien de bien méchant en vérité, des actes d'incivisme, un peu de deal de shit et des vols de scooters.

Dan frappa vigoureusement à la porte de l'appartement des parents de Kader.

— T'aurais pu sonner, commenta Mattis.

Une petite femme rondelette et souriante ouvrit. Elle tendit une main ornée de tatouages éphémères exécutés au henné, mêlant arabesques et figures géométriques. Encore un truc qui allait plaire à Dan, songea Mattis tout en présentant sa carte professionnelle.

Les deux lieutenants pénétrèrent dans le salon. Le mobilier se résumait à un canapé en cuir artificiel partiellement recouvert de tissus orientaux. Face à lui, un plateau en laiton posé sur des pieds en bois faisait office de table basse. Fixé au mur, un écran de télé diffusait les images de coureurs cyclistes s'attaquant à un col de première catégorie.

Mattis s’attarda sur des cadres de photos alignés sur une commode. Portraits d’un homme entre deux âges, le visage sillonné par des rides prématurées, défiant l’objectif d’un œil vif et malicieux. C’était le père de Kader, mort dans un accident du travail. Mattis se rappela le jour où il avait été dépêché sur les lieux du drame, un chantier où les gars bossaient au black, sans casque, sur des échafaudages de fortune. Il s’imagina la scène, une planche humide, le faux pas, la perte d’équilibre, puis la chute, suivie presque immédiatement par l’impact. Rideau.

La mère de Kader leur proposa du thé, Dan déclina l’invitation d’un geste nerveux de la main et lui demanda où se trouvait son fils.

— Dans sa chambre, répondit-elle, ne comprenant visiblement pas l’enjeu de leur visite.

La paume calée sur la crosse de son SIG-Sauer, Dan ouvrit la porte brusquement pendant que Mattis suivait en soupirant. Kader, vautré par terre, le dos appuyé contre le sommier de son lit, martelait sa manette de jeu du pouce, dans le but, visiblement, d’en finir avec toute une armada de militaires russes.

— Tu joues au terroriste ? dit Dan qui possédait un sens inné du raccourci.

— Je peux finir ma partie ? fit Kader sur le ton hâbleur des jeunes des cités.

Dan ne prit pas la peine de répondre et sortit sa paire de menottes administratives.

— Inutile que la mère voie ça, dit Mattis. On les lui passera dehors.

— Je veux un avocat, plaisanta Kader en réajustant son bas de survêtement à trois bandes.

Mattis ne put s’empêcher de sourire. Ce jeune, malgré ses vingt et un ans, gardait l’allure d’un gamin, avec son long corps délié, ses grands yeux en amande et sa quasi-absence de pilosité.

Dan l’attrapa d’une main ferme par la nuque.

— Tu feras moins le mariole tout à l’heure.

Le lieutenant prit la mère de Kader à part et lui expliqua la situation. Elle leva les bras au plafond en signe d’impuissance.

— Depuis que son père il est parti, il fait rien de bien…

Mattis se sentit désemparé face à l’accablement de cette femme. Mais il ne trouva rien à répondre qui aurait pu la réconforter, devinant déjà quel probable avenir se profilait pour son fils s’il persistait dans cette spirale

délinquante.

Une fois revenus au commissariat, Dan se mit à cuisiner Kader tout en effectuant des rotations autour de sa chaise pendant que Mattis s'occupait d'enregistrer la procédure sur son ordinateur.

— Tu te doutais pas que les caméras filmaient ?

— J'étais fracassé, j'ai pas réfléchi.

— Ça tiendrait qu'à moi, je te renverrais direct dans ton pays.

— Mon Pays ?… Mais… je suis français.

— Bien sûr, et mon grand-père taille des pipes.

— Si vous le dites…

Kader n'eut pas le temps d'esquiver la claque que lui décocha Dan.

— Fais pas le malin ! hurla-t-il.

Mattis mourait d'envie de planter ces deux guignols et de rentrer chez lui prendre un apéritif sur sa terrasse en cours de réfection.

— On pourrait avancer ? implora-t-il.

— Bon, fit Dan. On a ta face de rat en gros plan. Maintenant, tu vas nous faire des aveux circonstanciés qu'on termine ce putain de rapport !

— Comme vous voudrez, je m'en fous de toute façon.

Et c'était bien ça le problème, songea Mattis. Rester enfermé dans une chambre bétonnée de dix mètres carrés dans la plus grande promiscuité, supporter les exhalations intimes de ses codétenus, la nourriture fadasse, les portes qui claquent ou les hurlements continus des nombreux frappadingues qui peuplaient l'univers carcéral ne semblait pas l'émouvoir plus que ça. Comment pouvait-on accepter sans broncher ces sommes de privations et d'humiliations implicites, ce reniement de soi-même à passer des milliers d'heures, amorphe, face à un écran de télé ou la lézarde d'un mur ? Comment, dans ces cas-là, ne pas céder à la désespérance, la folie ou tout bonnement à l'envie d'en finir ? Mattis n'en savait rien, ces jeunes semblaient se satisfaire de leur sort, la prison faisait partie de leur lot quotidien, un jour dehors, un jour dedans, une suite d'aller-retour entre deux petits enfers qu'ils appréhendaient avec détachement.

Une fois le rapport terminé, comme l'exige la procédure, on retira ses lacets à Kader, puis l'agent de faction l'emmena dans la cellule de garde à vue.

Karen Alfonsi, qui venait d'être fraîchement promue commissaire de police, entra dans le bureau pour faire le point sur les dernières affaires.

C’était une petite brune, sportive, et forte en gueule. Son maquillage quasi inexistant et sa façon de s’habiller comme ses hommes, en jean, tennis et tee-shirt polychrome, pouvait porter à confusion, d’ailleurs les gars ne se gênaient pas pour supputer en privé sur l’orientation sexuelle de leur patronne.

Alfonsi glissa ses pouces dans les poches avant de son jean et souffla une mèche rebelle qui lui barrait le front. Mattis ne put s’empêcher d’établir un parallèle avec l’humoriste Florence Foresti, mais se garda bien d’en faire état.

— C’est d’un ennui cet été, à part ce Kader, vous avez pas autre chose à nous mettre sous les verrous ? demanda Alfonsi.

— Calme plat.

— Faudrait qu’on pense à faire migrer quelques spécimens du 93, plaisanta la commissaire.

— Ils sont bien là où ils sont, commenta Mattis.

— Et la mixité sociale Franck, qu’est-ce que vous en faites ?

— Je n’en fais rien patron, les gens n’aiment pas se mélanger, qu’ils soient pauvres ou riches.

— Dan, vous n’auriez pas un bon vieux meurtre non élucidé à nous sortir du placard ? Et les dealers, ils sont où les dealers ?

— En vacances, répondit Dan. Sinon, on m’a signalé plusieurs cambriolages dans des propriétés la semaine dernière, on pourrait investiguer de ce côté-là ?

— Pitié, pas les cambriolages ! s’énerva Alfonsi, j’ai pas gratté comme une folle pendant toutes ces années pour passer mes journées à auditionner des voleurs de Playstation !

Le téléphone fixe de Dan sonna.

— Oui… ?

Il plaqua sa main sur le combiné.

— Les vigiles de l’hypermarché viennent de choper un petit vieux en flag à la sortie des caisses, il planquait des barquettes de bidoche sous cellophane dans son pantalon. Il dit qu’il ne peut pas payer…

— Z’avaient qu’à mettre des antivols ! conclut Alfonsi, avant de disparaître dans le couloir.

De retour chez lui, Mattis eut à peine le temps d’accrocher son cuir à la patère de l’entrée que Carole, sa compagne, se jeta à son cou. Possédant une

certaine expérience de la psychologie féminine, il demanda quel était le problème.

— Ce n'est pas un problème, mon chéri, c'est une solution ! dit-elle en lui désignant un énorme carton rectangulaire planté au milieu du salon.

— C'est quoi ? s'inquiéta Mattis.

— Une étagère de chez le Suédois…

Mattis soupira avant de s'autoriser d'office un double apéritif. Il savait d'ores et déjà à quoi il devrait consacrer tout son samedi.

Les spaghettis bolognaises l'avaient calé. Il monta directement se coucher. Carole le rejoignit bientôt, vêtue d'une nuisette noire. Elle se glissa sous la couette et se frotta contre lui. Sans attendre, elle insinua ses doigts entre les poils de son torse, tout en mimant le ronronnement d'un chat.

— Tu sais ce qui serait bien ? demanda-t-elle.

— Qu'on monte l'étagère maintenant ?

— T'es con.

Carole saisit la main de Mattis et la plaqua sur son ventre chaud.

Il mit quelques secondes avant de percuter.

— Je pensais qu'on était d'accord là-dessus ?

— Oui, mais à cette époque, on était malheureux et dépressifs, souviens-toi. Les choses ont évolué, tu ne trouves pas ?

Mattis tapota le ventre de Carole pour tenter de déceler une éventuelle rondeur.

— On n'est pas bien tous les deux ? lança-t-il tout en craignant que son sort ne soit déjà en train de se sceller.

— Pour créer une famille, il faut être au moins trois.

— Appelle une copine.

— Je suis sérieuse, j'approche de la quarantaine, le temps presse…

Et BIM ! La chape de plomb venait de tomber. Désormais, soit il s'engageait dans une lutte à mort en espérant la faire changer d'avis, tout en sachant qu'une issue victorieuse s'avérerait plus qu'incertaine, soit il capitulait dès maintenant, et acceptait de rempiler pour une nouvelle tranche de paternité.

— Il faut qu'on réfléchisse, l'argent…

— Franck, l'argent ça paraît un peu superflu là… non ?

— Oui, bien sûr…

— Et si on s’entraînait ?

Ils firent l’amour, mais Carole agissait de manière mécanique, comme si seule importait la semence de Mattis.

Tout en reprenant son souffle, il se demanda si elle n’avait pas décidé d’arrêter la pilule de son propre chef. Il se mit à cogiter sur l’arrivée d’un éventuel nouveau-né. Se sentait-il encore capable de rempiler ? Et même si, en général, les premières années représentaient somme toute une source d’émerveillement inépuisable, il se dit qu’il n’était plus si jeune et avait tendance à perdre plus vite patience… Mais quel argument pouvait-il opposer à Carole ? Aucun. Une fois que ce genre d’idée trottait dans la tête d’une femme, il était quasiment impossible de l’en déloger.

# CHAPITRE 3

L’image que renvoyait le miroir plut à Dan. Il adorait ses traits réguliers, sa carrure, et la virilité qui s’en dégageait. D’ailleurs, la gent féminine ne s’y trompait pas, il était rare que Dan rentre seul lorsqu’il décidait d’aller traîner en ville le soir. Il lui suffisait de révéler sa dentition blanchie au peroxyde d’hydrogène et de parler de son métier d’une voix grave pour qu’immédiatement les femmes tombent en pâmoison et se mettent à l’écouter avec attention.

Fort de cette constatation, il s’installa dans son canapé et fit défiler les chaînes télés de son bouquet satellite. Il s’arrêta sur un documentaire retraçant les différentes étapes de la Seconde Guerre mondiale. À l’écran, des images colorisées montraient des officiers de la Wehrmacht avancer au pas de l’oie. Bras droit tendu et visage de trois quarts, les jeunes hommes fixaient avec un dévouement sans pareil leur Führer adulé.

Dan s’émerveillait de ces uniformes impeccables, de ce défilé si bien synchronisé, de cette chorégraphie orchestrée de main de maître. Sensation magnétique de se sentir proche de ces hommes, soixante-dix ans plus tard, à partager le même idéal, celui de débarrasser la société de ses trop nombreuses scories et d’évoluer vers un monde sain et ordonné.

Il éteignit son poste juste au moment où les premières images des charniers d’Auschwitz firent leur apparition.

Le jour se levait à peine que Dan enfilait déjà son tee-shirt en élasthanne pour aller courir à travers bois.

À son retour, il prit une douche et revêtit d’autres affaires de sport. Il se prépara ensuite un solide petit déjeuner – kiwi, céréales trempées dans du lait de chèvre écrémé et quelques amandes – qu’il avala tout en prenant connaissance des dernières nouvelles sur sa tablette.

D’assister à tous ces crimes sans pouvoir intervenir de quelque manière que ce soit le rendait fou. Quand la société comprendrait-elle que ces sauvages ne méritaient aucune mansuétude ? Une justice sans concession, violente et expéditive, voilà ce qu’il fallait.

Il quitta son appartement et enfourcha sa moto, direction le dojo du complexe sportif de sa commune pour parfaire sa technique de combat. Après la boxe, le Viet Vo Dao et le krav-maga, il venait de se mettre au free-fight.

Au bout d'une séance intensive d'une heure, il reprit une douche sur place et se rhabilla pour la seconde fois de la matinée. Comme il lui restait encore un peu de battement avant d'aller au boulot, et qu'il ne supportait pas d'être inactif, il en profita pour descendre dans son garage et installer son nouvel autoradio Bluetooth dans son Alfa Romeo Giulietta, à l'aide d'un set de tournevis de précision. Dan attachait une attention particulière à la qualité du son qui sortait de ses baffles même s'il n'écoutait que des niaiseries du Top 50.

Puis il se rendit à son travail.

La série de cambriolages n'en finissait plus. D'après divers recoupements, il pouvait s'agir de Roms venus d'Albanie. Depuis quelques semaines, ils avaient établi un campement en zone périurbaine. On les voyait arpenter les rues commerçantes et les transports en commun, toujours à la recherche d'une pièce ou d'un ticket restaurant.

Des appels à la vigilance venaient d'être distribués par le biais de tracts et des voitures patrouilleuses sillonnaient les quartiers résidentiels, mais jusque-là, les voleurs demeuraient invisibles et les cambriolages continuaient.

Sous la pression de la Mairie, la commissaire Alfonsi s'était résignée à passer à l'action et décida d'envoyer planquer le soir même ses deux meilleurs éléments sur les lieux supposés à risque.

Ils attendaient déjà depuis deux heures, dans une camionnette blanche aux vitres teintées. Dan profitait de sa connexion haut débit pour consulter un article mis en ligne sur un de ses sites préférés : « Le Coin des patriotes ». L'intervenant, qui se disait être universitaire mais signait toujours d'un pseudo, affirmait que, si l'on voulait préserver l'identité culturelle de la nation, on devait absolument éviter de se faire contaminer par des populations qui ne partageaient pas notre mode de vie, nos valeurs et nos traditions. L'article se terminait par cette phrase lourde de sens : « Si nous continuons d'être complaisants avec l'islam, la charia s'appliquera bientôt dans nos villes. »

La chute laissa Dan songeur. Il imagina des hordes de barbus sillonner les rues de sa ville, chassant la moindre trace d'épiderme féminin.

Il rangea son portable.

— Je comprends pas pourquoi on nous fait bosser ce soir, la plupart des cambriolages ont lieu en plein jour.

— « Il faut rassurer le bourgeois » a dit Alfonsi.

— Ouais… Si on laissait pas entrer tous ces Albanais chez nous, on aurait plus à se faire de bile. Putain d'Europe !

— D'abord, il semble que ce soient des Roms, de plus l'Albanie ne fait pas partie de l'Europe.

— Et alors ? Y'a qu'à clôturer, je te dis. Le problème c'est que vous voulez rien voir…

— Qui ça, vous ?

— Laisse tomber…

— Tiens, mate les deux lascars qui s'amènent.

— Ils ont pas des têtes de notaire.

Ils n'eurent pas besoin de s'interroger plus longtemps, les deux jeunes, vêtus de survêtement, portaient de grands sacs de sport vides en bandoulière. Après un rapide coup d'œil de chaque côté de la rue, ils escaladèrent le muret qui délimitait la propriété et s'engouffrèrent dans l'épaisseur des thuyas.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Dan.

— La maison est inoccupée. Je connais les proprios, des médecins, ils sont jamais là l'été. On a qu'à attendre que les deux autres reviennent chargés et on les serre en flag.

— Ça me va.

Ils descendirent et se placèrent chacun derrière un véhicule en stationnement. Vingt minutes plus tard, les cambrioleurs ressortirent avec leurs sacs gonflés à bloc.

Dan hocha la tête en direction de son partenaire et ils se précipitèrent.

D'une savante balayette, Dan fit chuter son client tandis que Mattis effectuait une clef de bras au second. Il le colla ensuite contre le mur et le palpa de haut en bas à la recherche d'une arme éventuelle. Le gars était clean et Mattis commença à respirer plus librement. Il lui donnait à peine vingt ans. Encore un gamin, songea-t-il. Ses cheveux étaient sales, et à son odeur, on devinait tout de suite que ses douches ne devaient être qu'épisodiques.

— T'as des papiers ? demanda-t-il pour la forme.

Le jeune surjoua l'étonnement de celui qui ne comprend pas la langue. Toujours le même cinéma, pensa Mattis. Il lui suffisait de fermer les yeux pour retracer son parcours. Trimbalé depuis l'enfance d'un camp de fortune

boueux à un autre, des planches en guise de murs, avec pour seul chauffage un poêle bricolé qui diminuait votre espérance de vie à chaque respiration. Un matelas humide, la saleté, les rats parfois, souvent même. La manche à la place de l'école, mais toujours sans un rond, tellement les sommes ramassées se révèlent dérisoires. Et les années passent, l'enfant grandit, sevré de tout, la tête vide de culture, d'éducation, d'hygiène et d'estime de soi-même. Mais pas le choix, faut avancer, enfin, façon de dire, car à bien y regarder, on parlerait plutôt de piétinement ou d'enlisement. Un avenir mort-né, une vie pour rien, une pierre jetée au fond d'un lac, plouf, c'est fini, au suivant.

Dan, de son côté, avait relevé l'autre jeune en le maintenant fermement par le col de son blouson. Il s'apprêtait à le plaquer à son tour contre le mur quand il se produisit une chose étrange, le suspect, loin de vouloir jouer la victime expiatoire, envoya un puissant coup de talon sur le tibia de Dan. Ce dernier, saisi de douleur, lâcha sa prise et poussa un juron. Mattis ne put s'empêcher de sourire. La routine des interpellations avait rendu son collègue moins vigilant, tant pis pour lui, il allait en être quitte pour une petite course-poursuite, à moins que son tibia ne soit réellement bousillé.

Mais Dan choisit une autre option et dégaina son arme. Avant même que Mattis ait pu intervenir, une flammèche jaillit de la bouche du canon, aussitôt suivie par une détonation qui résonna dans tout le quartier, déclenchant la stupeur du lieutenant.

Comme un chien butant sur le bout de sa chaîne, le fuyard stoppa net sa course, puis il s'affaissa lentement.

Mattis l'entendit gémir et lâcha sa prise.

— T'es complètement malade !

Dan ne répondit pas. Tout en composant le 15 sur son téléphone portable, il se dirigea nonchalamment vers le jeune homme étendu sur le flanc.

L'autre gamin, pris de panique, et profitant que Mattis se soit désintéressé de lui l'espace d'une seconde, partit dans un sprint que n'aurait pas renié Usain Bolt.

Le lieutenant n'esquissa aucun geste, il estimait en avoir assez bouffé pour la soirée.

Dan tentait d'évaluer la blessure de sa victime tandis que le son de la sirène du SAMU s'intensifiait. Il se retourna.

— T'inquiète, Franck, j'ai visé dans le gras. Dans un mois il pourra recommencer ses conneries.

— T’es cinglé ! Ne compte pas sur moi pour te couvrir.

— Y’a rien à couvrir… J’ai visé, je te dis ! Merde ! Je me rends au club de tir trois fois par semaine, tu sais ce que je vaux dans ce domaine.

— T’as même pas fait de sommation, qu’est-ce qui t’as pris ?

— T’as jamais pu me saquer, hein ?

— Là n’est pas la question.

— Il m’a frappé, et il y a un délit de fuite.

— Ça ne rentre pas dans le cadre de la légitime défense.

— T’es de leur côté, c’est ça ?

— Je ne suis d’aucun côté, Dan, j’essaie juste de faire mon boulot du mieux que je peux, tout en respectant les règles.

— Les règles sont écrites par des types qui ne connaissent rien au terrain…

Les gyrophares bleus du SAMU coupèrent court à leur échange.

Une fois rentré chez lui, Mattis s’installa sur sa terrasse, une bouteille de bordeaux à peine entamée à portée de main. Il se posa sur une chaise, alternant entre gorgées de vin et bouffées de cigarette pendant que des phalènes venaient se cogner contre l’applique lumineuse.

Mattis espérait que Dan allait prendre cher, et ce ne serait que justice. Il ne pouvait plus supporter la xénophobie qui contaminait petit à petit les rangs de la police. Une semaine auparavant, il était tombé sur une étude indiquant que plus de cinquante pour cent des flics votaient pour le front national. Les conditions de travail se durcissaient, la délinquance explosait, et la paie ne suivait pas. Ce qui rendait ses collègues toujours plus désabusés et nerveux. Il le vérifiait dans chaque conversation, l’heure n’était plus à l’empathie ou à la psychologie envers les jeunes qui posaient problème, l’esprit de confrontation et les claques dans la gueule se révélaient désormais être des outils essentiels de communication. Sauf que Mattis en avait assez vu dans sa vie professionnelle pour comprendre que cette méthode ne faisait que rendre les situations encore plus inextricables, ne servant finalement qu’à alimenter un incendie devenu de plus en plus incontrôlable.

Certes, il était parfaitement conscient qu’il n’était pas dans la capacité de révolutionner le système à lui tout seul, mais il sentait qu’il devait faire quelque chose, se mettre en conformité avec ses idées, agir à son niveau. Il y allait de sa santé mentale.

# CHAPITRE 4

**Upload by www.bookys-gratuit.com**

À peine sa garde à vue terminée, Kader fut jugé en comparution immédiate.

Heureusement pour lui, suite à l'envolée du taux d'occupation des prisons, le ministère de l'Intérieur donnait depuis peu des directives aux juges d'application des peines pour qu'ils fassent preuve d'une plus grande mansuétude à l'égard des petits délinquants. Surtout qu'une partie non négligeable des condamnés n'effectuait pas leur peine, soit en séchant leur procès, soit en disparaissant purement et simplement des écrans radars de la justice.

Et comme c'était la première condamnation de Kader, il n'écopa que de six mois de prison avec sursis simple.

Il allait bientôt avoir vingt-deux ans et ne savait toujours pas quoi faire de sa peau. Depuis qu'il avait abandonné l'école au stade des quarts de finale, comme il aimait à le souligner, en seconde donc, il vivait de petits trafics. Rien de bien flamboyant à vrai dire, chaque mois il se rendait dans une cité voisine et déboursait trois cents euros pour se procurer une plaquette de cent grammes de shit. Puis il rentrait chez lui confectionner ses barrettes dont il revendait une partie à des ados des quartiers favorisés. Cela lui permettait de fumer gratis et de participer pour un tiers au loyer de la maison. Il s'était toujours refusé à gravir l'échelon supérieur et se mettre à compter en kilos. Dans ce business, la situation pouvait vite dégénérer si on se montrait trop gourmand, et il préférait laisser le soin à d'autres de se faire farcir le dos à la Kalach.

Parfois, il lui arrivait de profiter de la nuit pour visiter des entrepôts mal surveillés, à la recherche de matos en tout genre qu'il refourguait ensuite aux habitants de sa cité. Jusqu'à maintenant, il avait réussi à passer à travers les mailles du filet de la police, même si son nom revenait avec insistance dans plusieurs affaires de vol. Souvent contrôlé, jamais interpellé. Sauf ce soir-là où il avait trop forcé sur le whisky et s'était retrouvé dans un état second à

casser la supérette.

Il était donc libre mais devait se tenir à carreau s'il voulait éviter la récidive, signe de prison ferme. Sauf qu'il se trouvait être rendu au dernier stade de la fauche. Son ultime billet de dix euros venait de s'envoler en volutes cannabiques la veille au soir, en compagnie de Dylan et Sully, ses deux plus proches copains. Et ce n'était pas sa mère, dont le salaire de femme de ménage suffisait à peine à leur faire voir la fin du mois, qui aurait pu lui accorder une avance pour qu'il puisse s'acheter de nouvelles sapes ou partir teuffer sur Paris.

Planté comme un vigile devant l'entrée de son immeuble, Kader attendait que quelque chose se passe. C'est alors qu'il vit sortir Mélissa. Immédiatement, il changea de posture, cracha son bout d'allumette qu'il mâchouillait depuis une heure et prit l'air pénétré du type qui pense à des choses importantes.

Mélissa lui fit un petit signe de la main. Kader se porta à sa hauteur, essayant de gommer sa dégaine de racaille pour quelque chose de plus stylé. Il tentait de paraître aussi à son aise que possible mais, en vérité, il crevait de trouille. Il n'y pouvait rien, dès qu'il tombait sur cette fille, ses sens se liquéfiaient, son jugement s'altérait, tout son corps se raidissait comme s'il venait de s'envoyer un plein flacon de kétamine. Et il y avait de quoi ! Avec ses longs cheveux torsadés, sa peau naturellement hâlée et ses grands yeux bruns, Mélissa ne laissait personne indifférent.

« Même les clebs se retournent sur son passage ! » avait pour habitude de dire Kader, en poète, dès qu'il parlait d'elle.

— Tu vas où ?

— À la mairie, passer un entretien d'embauche. Et toi ? toujours à glander ?

— Je glande pas ! répondit Kader, même s'il savait que le terme était parfaitement approprié à sa situation.

— Je ne t'ai jamais vu faire autre chose.

— J'étais en train de cogiter sur différents projets.

— T'es mignon… Tu m'accompagnes jusqu'à l'arrêt de bus ? Ils se mirent à marcher côte à côte. Kader regardait droit devant lui, feignant l'indifférence alors que son cœur cognait fort aux quatre coins de sa cage thoracique.

— Alors dis-moi, c'est quoi ces projets ? demanda-t-elle. Laisse-moi

deviner… pilote de *go fast*?

Mélissa était une fille intelligente, et taquine. Elle ne manquait jamais une occasion de chambrer Kader. Cela ne lui posait pas de problème, il aimait bien son ton persifleur et ses répliques incisives… De toute façon, les femmes dociles, c'était pas son truc. Mais depuis qu'il additionnait les mauvais coups, Mélissa s'était détachée de lui et ils ne faisaient plus que se croiser.

— Et toi ? Pour combien tu vas gratter ? Une misère, je suis sûr.

— T'as une meilleure solution ? Moi au moins je me bouge. Au fait, tu faisais pas du foot pendant un moment ?

— Si.

— Et tu m'avais pas dit que tu voulais passer pro ?

— Mon genou en a décidé autrement.

Kader ne mentait pas. Lors d'un entraînement, il avait été victime d'un tacle un peu trop appuyé. Son genou avait tourné et ses ligaments claqué comme deux élastiques. Malgré une opération et une lente rééducation, il n'avait jamais retrouvé son niveau et dû abandonner tout espoir de carrière professionnelle.

L'arrêt de bus se rapprochait, Kader mourait d'envie de proposer un rencard à Mélissa, mais pas moyen. Il pouvait pourtant se montrer grande gueule quand il le voulait, que ce soit avec ses copains ou quand il avait affaire aux flics… Sauf qu'en présence de Mélissa, il en allait tout autrement, la peur de se faire rembarrer finissait toujours par le tétaniser.

Mélissa grimpa dans son bus et lui fit un petit coucou de la main à travers la vitre. Kader interpréta son geste comme un signe encourageant, même s'il savait qu'il lui faudrait quelque chose de plus tangible pour qu'il ose enfin se lancer.

La journée n'en finissait pas. Assis sur une bordure en béton, face à son immeuble, Kader discutait en compagnie de Dylan et Sully. Un joint passait de main en main. Plus loin, un gamin, que tout le monde surnommait Tom parce qu'il lui manquait une case, exécutait un *wheeling* sur son vélo tout-terrain.

Leurs sujets de conversation ne variaient pas, la télé, le foot, les filles, les fringues, les embrouilles. À vrai dire, peu importait le thème abordé, l'essentiel étant de meubler leurs journées en les noyant dans un flot de paroles ininterrompu, de tenir l'ennui à distance respectable, cet ennui

omniprésent, presque palpable, qui s'immisçait dans chaque minute de leur existence et les renvoyait à cette sensation de vide insupportable.

Lorsqu'ils se retrouvaient à court de conversation, ils se fabriquaient des conflits entre eux, cela permettait d'égayer les fins d'après-midi, de donner un sens à toutes ces heures passées et de créer un futur sujet de discussion pour les jours à venir.

Mais ce soir-là, la chaleur était trop accablante pour s'engueuler et Kader décida d'aller faire un tour en scooter. Il aimait par-dessus tout rouler la nuit, à la vitesse d'un touriste, le cerveau légèrement engourdi par le hasch.

Il enfourcha sa bécane et se laissa guider par son instinct. L'air doux glissait sur sa peau comme la caresse d'une main amicale. Kader avait entendu à la radio que cet air provenait du Sahara et il s'imagina traverser le désert seul sur son scooter, coiffé d'un kéfié rouge et blanc, Ray-Ban sur le nez. Sa vie serait une aventure de chaque jour. Il croiserait des colonnes de Bédouins et des troupeaux de gazelles dorcas, se nourrirait de plantes sauvages et de dattes. La nuit, il dormirait sur le sable et compterait les étoiles.

En attendant son épopée subsaharienne, Kader prit la route qui serpentait à travers bois et desservait la plupart des propriétés appartenant aux notables de la ville. La hauteur des murs qui protégeait les différentes bâtisses l'empêchait de découvrir leur véritable dimension, ne lui laissant le plus souvent que des bouts de toiture à observer.

Curieux d'en savoir plus sur ce qui pouvait bien se cacher derrière l'épaisseur de ces murs, Kader s'arrêta devant l'une des demeures. Après s'être assuré qu'il était bien seul, il escalada le mur d'enceinte en cherchant ses prises dans les anfractuosités de la pierre. Il parvint à se hisser sur le rebord en deux temps trois mouvements et put contempler la totalité de la propriété. C'était une imposante maison de style contemporain, édifiée sur deux niveaux, avec un toit plat et d'immenses baies vitrées à galandage. Elle était entourée d'un vaste parc arboré et d'une piscine en forme de couloir de nage.

Comment les gens faisaient-ils pour s'offrir un pareil luxe ? se demanda Kader ? Comment faisaient-ils pour amasser tout ce fric ? Certainement pas en respectant les règles du marché.

Il hésita un instant sur la suite à donner à son expédition. Avec ce nombre de fenêtres, il devait bien y en avoir une qui n'était pas verrouillée, mais il

était probable qu'une maison de cette taille soit équipée de tout un tas d'alarmes ou que des chiens aux crocs aiguisés ne montent la garde tapis dans l'ombre. Ce genre de cambriolage ne s'improvisait pas, il jouait dans la cour des grands, il lui faudrait faire des repérages, établir un plan, prévoir du matériel.

Il redescendit du mur et démarra son scooter. Il se sentait beaucoup mieux tout d'un coup. La crainte de prendre de la prison ferme en cas de nouvelle arrestation venait de s'évaporer face à cette perspective de vie autrement plus prometteuse.

Enfin, il avait un but.

# CHAPITRE 5

Ils débarquèrent sur le coup de 16 heures, à l'américaine. Trois imposantes cylindrées noires dont les vitres teintées laissaient présager, à juste titre, que ces gens avaient des choses à cacher.

Épaulé par ses deux gardes du corps, le candidat à la prochaine élection municipale descendit de voiture. Distancé dans les sondages il avait dû se résoudre à venir prospecter au-delà des quartiers pavillonnaires.

Il se présenta, à la cool, en bras de chemise, cheveux lissés, sourire éclatant, avec le teint légèrement orangé de ceux qui abusent de la lampe à UV, arborant une grosse horloge dorée autour du poignet. On aurait pu le confondre avec un mac, ou un banquier.

il s'approcha de Kader et de ses copains qui observaient le manège, les fesses rivées sur un banc, déjà azimutés par les nombreux joints qu'ils avaient fait tourner tout au long de l'après-midi.

— Alors les jeunes, on profite des vacances ?

Ils levèrent les yeux dans sa direction, incrédules.

— Ben non, justement, répondit Kader.

Le candidat se rendit compte que son entrée en matière n'était pas des plus subtiles et il interrogea son adjoint à la communication du regard pour qu'il rectifie le tir. Ce dernier lui chuchota un élément de langage à l'oreille.

— J'ai de grands projets pour cette ville, et vous en faites partie, reprit-il.

Kader fixait la montre du politique d'un air gourmand.

— Je sais ce que vous allez me dire, enchaîna-t-il. On ne vous voit qu'au moment des élections, vous venez récolter nos votes et après, c'est comme avant ! Rien ne se passe. Sauf que ce n'est pas ma manière de fonctionner. Je vais vous prouver que je suis différent en m'engageant noir sur blanc. Mes collaborateurs et moi avons établi une charte qui comprend la rénovation des bâtiments, l'entretien des espaces verts, le retour des commerces de proximité. De plus, une enveloppe conséquente sera allouée aux associations, nous allons signer plusieurs partenariats avec des entreprises locales pour

qu’enfin la jeunesse des quartiers puisse trouver sa place dans la société.

Ce type savait tourner ses phrases, pensa Kader. On avait envie d’y croire.

— Faudrait que le ramassage des ordures ne passe pas qu’une fois sur deux, lança-t-il.

— Et qu’on change les ampoules des lampadaires, ajouta Sully.

— Les bus aussi, faut attendre des plombes pour en voir un.

— Puis la police, monsieur, pourquoi elle nous tutoie tout le temps, c’est pas respectueux !

Un attroupement s’était formé et chacun y allait de sa petite revendication. Le candidat, désemparé, se tourna à nouveau vers son conseiller. Ce dernier fit signe aux molosses qui sortirent des maillots du PSG d’un sac plastique et les distribuèrent aux jeunes s’agglutinant autour d’eux.

Sully réussit à en attraper un et l’examina.

— C’est pas des vrais, constata-t-il en fin connaisseur.

— Si ce n’est pas déjà fait, il faut vous inscrire sur les listes électorales, dit le conseiller en com’ en s’adressant à la petite foule tout excitée de pouvoir gratter un maillot.

Un cadreur de la télé locale s’approcha des gamins pour faire un plan. Kader se redressa aussitôt et adopta une pose qu’il estimait avantageuse, tandis que Kevin et Sully présentaient eux aussi leurs meilleurs profils.

Puis Kader se leva et se porta à la hauteur du candidat. Les gardes du corps se refermèrent sur lui comme les deux battants d’une porte blindée.

— Un selfie, monsieur le maire ! lança Kader en sautillant par-dessus les épaules des gardes.

— Pas encore, jeune homme, pas encore.

Mais la flatterie sur l’éventualité de son futur statut avait fait mouche et le candidat à l’investiture se prêta au jeu. Puis le conseiller en com’ chuchota à nouveau à son oreille : « Je pense qu’on a tout ce qu’il faut. » Et la délégation se dirigea d’un seul homme en direction des puissants coupés noirs.

— Regarde-moi ces bâtards, commenta Sully. On le verra jamais leur fric, ils préfèrent se le garder pour entretenir leurs baraques de gros bourges.

— Faut voir, dit Kader encore sous le charme d’avoir été filmé par une caméra de la télé et de s’être fait prendre en photo avec un élu potentiel. C’est pas tous des pourris. Moi je vais m’inscrire, ça coûte rien.

— C’est tes potes maintenant ?

— Réfléchis ! On se rend service, c’est tout. On vote pour lui et en

échange il…

— Il fera rien, coupa Kevin. Personne n’a jamais rien fait.

— On verra bien, répondit Kader. C’est à quelle heure les infos régionales ?

Ils se réunirent tous les trois chez lui sur le coup de 19 heures. La mère de Kader poussa des youyous en découvrant son fils à l’écran.

— Tu vas être célèbre, dit-elle, les yeux brillants.

— Et regarde les deux baltringues à côté, maman, comment ils se la jouent !

— On est des beaux gosses quand même, dit Sully. Tu vas voir, demain on va signer des autographes.

Le reportage se conclut sur un vibrant plaidoyer du candidat envers cette « jeunesse démunie » dont il promettait de s’occuper, sitôt élu.

La mère de Kader embrassa son fils.

— Je suis fière de toi, et tu as bien parlé en plus. Je vais vous faire des boulettes de viande pour fêter ça.

Métamorphosés par leur passage télé, ils discutèrent à bâtons rompus tout le temps du repas. Kader décida même de lister les nouvelles propositions sur un calepin. Ils se sentaient désormais capables de tout et chacun se projetait déjà dans un avenir radieux, persuadé que la roue venait de tourner et que la vie allait enfin leur sourire.

# CHAPITRE 6

Quand il apprit que Kader venait d'échapper au régime de sursis complexe – celui qui oblige le condamné à être suivi régulièrement par un travailleur social et à se rendre aux convocations du juge – Mattis entra dans une colère noire. Il lui paraissait pourtant évident que des gosses aussi déstructurés, lâchés sans contrôle dans la nature, ne pouvaient, à terme, que récidiver.

Il repensa à ce qu'il s'était promis le soir où Dan avait fait feu sur le jeune cambrioleur et téléphona au domicile de Kader. Comme il n'était pas encore midi, il dut patienter cinq bonnes minutes avant que ce dernier ne s'extirpe de son lit et ne daigne répondre au combiné.

— Faut que tu te ramènes au poste, je dois te parler.

La perspective d'une virée au commissariat eut pour effet de tirer aussitôt Kader de sa torpeur.

— J'ai plus de comptes à vous rendre.

— Oh que si. Écoute-moi bien, si t'es pas là dans trente minutes, j'envoie une voiture sérigraphiée te cueillir en bas de chez toi.

Et il raccrocha, bien décidé à reprendre ce garçon en main.

On frappa à la porte de son bureau et Rayan Martel fit son entrée. À première vue, il aurait pu faire l'effet d'un type au seuil de la pauvreté avec sa chemise blanche froissée, ses cheveux en bataille et sa barbe naissante. Ce n'était évidemment pas le cas. Ses vêtements provenaient tous de grandes marques, sa coiffure était savamment orchestrée, et sa longueur de barbe mûrement réfléchie.

Mattis le pria de s'asseoir.

— Lieutenant, je suis embêté, commença-t-il. Si vous me retirez mon permis je me retrouve totalement coincé. Vous savez bien qu'ici on ne peut rien faire sans voiture, le moindre commerce est à des kilomètres.

— Vous pourrez toujours prendre le bus.

— Allons, soyez sérieux.

Mattis cessa de taper son rapport sur l'ordinateur et observa Rayan. Ce type se pensait au-dessus des lois, persuadé que tout pouvait s'arranger par la grâce d'un billet. Habitué qu'il était, depuis sa plus tendre enfance, à ce qu'on cède à tous ses caprices. Ces gens ne connaissaient qu'un monde, le leur, et tout ce qui gravitait autour leur apparaissait étrange, vulgaire, limite hostile.

— Mais je suis sérieux. Il va vous falloir réapprendre à marcher, Martel.

Mattis reprit le procès-verbal de l'infraction. Il se doutait bien que Martel trouverait une parade, son argent lui permettait de rouler en taxi, d'engager un chauffeur ou même de s'offrir une de ces petites voitures sans permis dont les alcooliques mis à l'amende se montrent friands.

À cet instant, Kader passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Je suis à toi dans deux minutes, dit Mattis tout en terminant sa procédure.

C'est alors qu'une idée germa en lui. Il quitta son écran des yeux et fixa Martel.

— J'ai peut-être une solution à vous proposer.

Le visage de Rayan s'illumina.

— Je suis tout ouïe.

— Je connais un jeune homme dans mon entourage qui cherche un job d'été, vous pourriez peut-être l'embaucher.

— Mon personnel est au complet.

— Il y a toujours des travaux à faire dans une maison, croyez-moi, j'en sais quelque chose… Vous avez besoin de votre permis, et je connais un gamin qui a besoin d'un travail. C'est l'affaire d'un mois.

— Mais dites-moi, lieutenant, ce n'est pas très légal tout ça…

— Vous préférez que j'applique la loi ? Soit, rendez-moi votre permis.

Rayan hocha la tête.

— Bien, bien, je n'ai pas trop le choix, apparemment. Vous avez gagné lieutenant. Comment procède-t-on ?

— Le gamin se présentera chez vous dès demain matin.

— Et comment s'appelle-t-il ?

Mattis hésita un instant.

— Il vous le dira lui-même.

Rayan n'insista pas et prit congé.

Une opération rondement menée, pensa Mattis. Il appela Kader qui

patientait dans le couloir.

— T’es à l’heure, un bon point pour toi.

Kader maugréa et s’assit sur la chaise précédemment occupée par Rayan.

— J’ai une bonne nouvelle pour toi.

— Vous êtes muté ?

— Eh, eh ! J’aime ton sens de la répartie, c’est signe que tu as l’esprit vif, et tu l’aurais encore plus si tu freinais sur le chichon. T’as les yeux complètement explosés. Bref, la bonne nouvelle c’est que je t’ai trouvé un travail.

Kader se dandina sur sa chaise comme s’il venait d’être soumis à une décharge électrique.

— Comment ça, un travail ? Je vous ai rien demandé !

— Ne commence pas à me gonfler ! Faut que tu prennes l’habitude de te lever le matin, de faire des choses, au lieu de passer tes journées à glander. Tu comptes faire quoi de ta vie ? Vois ça comme une expérience. De toute façon, t’as pas le choix. Il me suffit d’inventer un bobard et tu te retrouves de nouveau en garde à vue.

— C’est la mafia ou quoi chez vous ? Je connais mes droits, vous pouvez rien contre moi.

— Mais tu rêves, là ! Tu vois le petit coffre derrière moi ? Il contient au moins cinquante grammes de coke qu’on vient de ramasser chez un de tes collègues d’une cité voisine. Imagine que je les fourre dans ta poche ! ? Bim ! Te voilà reparti illico en méditation pour un an minimum. Alors ? C’est ça que tu veux ?

Non, Kader ne voulait qu’une seule chose, rentrer chez lui et se replonger sous sa couette. Il sentait qu’il n’avait pas eu son compte de sommeil, et pour cause, il venait de passer une bonne partie de la nuit sur sa console de jeux à tenter de remporter une énième fois la Champions League de football en mode expert.

Il soupira.

— Vous emballez pas, j’ai pas dit que je refusais, faut juste que je m’habitue à l’idée.

— Voilà qui est mieux. Alors, je t’explique, tu vas te présenter chez ce type et faire tout ce qu’il te demande de 9 heures à 17 heures, cinq jours par semaine, cela pendant tout le mois. Prépare-toi un sandwich au cas où il ne te servirait pas à manger. T’as de l’essence dans ton scoot ?

— Oui, c’est plus pratique pour avancer… Et je vais faire quoi moi, là-bas ?

— J’en sais rien, du bricolage, de l’entretien, il te montrera.

— La bonniche quoi !

— Ne recommence pas ! Quand t’auras fini ta journée, tu m’appelles et tu me racontes.

— Pourquoi vous faites tout ça ?

— Me demande pas… Peut-être bien pour t’apprendre à vivre. Il faut bien que quelqu’un s’en charge…

# CHAPITRE 7

Rayan enfila un ensemble de lin blanc et chaussa une paire de mocassins en toile. Il descendit ensuite dans sa cuisine et se prépara un café serré au percolateur, accompagné d'une orange pressée, tout en se demandant de quelle manière il allait occuper sa journée. Il envisagea différentes activités mais n'en retint aucune. C'est peut-être parce qu'il pouvait jouir de tout que rien ne lui faisait envie, se dit-il en contemplant une volée de moineaux picorer sur sa pelouse.

Les gens ne se rendaient pas compte… Il fallait posséder un sacré mental pour passer une vie entière à buller ! L'argent n'évitait pas l'ennui, on pouvait même dire qu'il le favorisait. Que restait-il une fois que vous aviez effectué le tour du monde cinq fois d'affilée, parcouru les greens les plus réputés, que vous vous étiez empiffré des mets les plus raffinés, aviez bu les crus les plus onéreux et aviez sauté toute une colonie de mannequins rachitiques ? En général, un sentiment de grande lassitude commençait à poindre, jusqu'au moment où il gangrenait votre cerveau, vous plongeant dans un état de catatonie absolu dont il était difficile de sortir autrement que par la drogue ou l'abus de boisson.

Le seul point positif était que sa femme, Rosine, venait de déguerpir pour la journée. La veille au soir, ils s'étaient encore durement frictionnés à cause d'une paire de chaussures que Rayan avait eu le malheur de laisser traîner dans le vestibule, preuve irréfutable, selon elle, qu'il était un être totalement immature et autocentré. Avec elle, la plus petite étourderie, la moindre remarque, dégénérait *de facto* en une féroce empoignade. À partir de là, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Rayan éprouve l'envie de massacrer sa femme plusieurs fois par jour.

La sonnette d'entrée retentit. Rayan se rappela soudain que c'était le jour d'embauche du gamin. Il avait complètement occulté l'information depuis son départ du commissariat, la veille, persuadé que le lieutenant Mattis finirait par renoncer à cet étrange compromis.

Il actionna le portail à l'aide d'une télécommande et vit un jeune homme

en scooter se diriger vers lui.

« Je me suis bien fait avoir, se dit-il en voyant Kader descendre de sa monture. C'est la petite racaille que j'ai croisée au commissariat. Rosine va être folle. »

Il n'en laissa toutefois rien paraître et lui tendit une main molle et moite.

— Vous êtes… ?

— Kader, Kader Arouf.

— Rayan Martel. Alors comme ça, vous êtes un ami du lieutenant Mattis ?

Kader examina sa paire de Gazelle, son malaise était palpable.

— Ma mère, il connaît ma mère.

Rayan ne releva pas.

— Bien, il va falloir maintenant trouver de quoi vous occuper.

Rayan réfléchit quelques instants tout en balayant du regard son jardin.

— Vous pourriez dans un premier temps débarrasser tous les déchets que mon jardinier a regroupés hier. Je vais vous fournir des sacs végétaux, vous n'aurez qu'à les remplir et les déposer près de l'entrée de la propriété. Une fois que vous aurez terminé, on avisera.

Ils se rendirent dans la cabane à outils. Rayan dégota une paire de gants de jardin à Kader puis lui tendit un râteau.

— Les sacs sont par terre, ne les remplissez qu'aux trois quarts. On se voit dans une heure.

Rayan regagna ensuite l'intérieur climatisé de sa villa. Il ne put s'empêcher d'observer Kader, planqué derrière un rideau du salon. Il lui avait conseillé de prendre son temps à cause de la température montante, et le moins que l'on puisse dire, c'était que le jeune homme appliquait la consigne à la lettre…

Peu importait, Rayan devait résoudre ce nouveau problème rapidement car hors de question que Kader squatte sa propriété durant tout un mois. Pas question non plus qu'on lui retire son permis de conduire. Il devait donc trouver un moyen de se débarrasser de cet intrus au plus vite, tout en échappant à la sanction pénale, bien sûr.

La solution lui vint naturellement à l'esprit : un vol ! Il n'avait qu'à simuler un vol. Étant donné les origines ethniques et sociales de Kader, il ne manquerait pas d'être suspecté. La suite était simple à imaginer. Le lieutenant Mattis se verrait dans l'obligation de mettre un terme à son entreprise de réinsertion, tandis que lui, magnanime, renoncerait à déposer plainte.

Il redescendit en sifflotant et attrapa une mini bouteille d'eau plate dans le frigo.

Dehors, Kader terminait de remplir le dernier sac avec du petit bois.

— Fait vite chaud, souffla-t-il quand il vit arriver Rayan.

Son désormais patron lui tendit la bouteille et jeta un œil sur son capteur de température posé sur une table de jardin. Le petit avait raison, on approchait déjà des trente-cinq degrés, et il n'était pas encore midi. Il lui proposa d'aller se mettre à l'ombre sous un parasol, de faire une pause.

Kader ne se fit pas prier et s'assit sur une chaise de jardin en compagnie de sa bouteille d'eau.

— Elle est canon votre piscine ! En fait, c'est comme d'avoir un petit bout de mer pour soi. Si j'avais une piscine comme ça, y'aurait plus une meuf de libre dans la cité! Je peux tremper mes pieds ?

Rayan était fasciné par tant de sans-gêne… Mais ça lui plaisait. D'une façon générale, il appréciait les gens qui ne craignaient pas d'être francs, c'était une denrée devenue si rare…

Il décida de le tutoyer :

— Tu peux même te baigner.

— Sérieux ?

— Si je te le propose. Je vais te prêter un de mes maillots, ça devrait t'aller, t'es aussi épais que moi.

Rayan se demanda bien pourquoi il venait de soumettre cette idée. Peut-être se sentait-il touché que Kader s'émerveille devant quelque chose qui, pour lui, ne représentait qu'une sorte de baignoire améliorée, un gadget de plus.

Effectivement, Kader était gaulé comme une allumette. Il se positionna sur le rebord de la piscine avant d'exécuter un saut de grenouille. Puis il barbota quelques minutes dans l'eau.

Installé dans son transat, Rayan l'observait. Il l'enviait presque. Comme il aurait aimé posséder cette fraîcheur, cette faculté enfantine de jouir du moment présent sans entrave…

Pendant que Kader s'amusait à tester ses capacités pulmonaires en restant le plus longtemps possible sous l'eau, Rayan remplit deux verres de citronnade. Une fois le jeune homme ressorti, il lui tendit un peignoir de bain et ils s'installèrent sur les transats.

— Si on m'avait dit que ça allait se passer comme ça !

— Et que font tes parents dans la vie ?

— Ma reum fait des ménages, mais de moins en moins, elle commence à fatiguer. Mon daron, lui, il est mort, accident du travail.

Daron… Quel drôle de mot pour qualifier son géniteur, se dit Rayan. Ces gens vivaient vraiment sur une autre planète.

— Quel genre d'accident ?

— Tombé d'un échafaudage.

Une chute, tout comme lui ! À la différence qu'il était encore là pour s'en souvenir…

Le bruit de la voiture de Rosine coupa court à ses pensées.

Il demanda à Kader de se rhabiller en vitesse et d'aller l'attendre devant la cabane à outils.

Sa femme descendit de sa MINI Cooper S bleu métallisée, les bras chargés de paquets. Elle ne remarqua pas le scooter et entra directement dans la maison.

Rayan rejoignit Kader.

— Je fais quoi maintenant ?

— Rien. Ma femme vient de rentrer et je préfère pas qu'elle tombe sur toi.

— Et pourquoi ça ?

— Elle n'est pas encore au courant de notre petit arrangement… Il vaut mieux que je lui en parle avant. T'as qu'à y aller, on fera les présentations demain.

— Moi je veux bien, mais je dis quoi au lieutenant ?

— Que t'as taillé la haie, que tout s'est bien passé. S'il m'appelle, je confirmerai.

Kader poussa son scooter jusqu'au portail pour ne pas faire de bruit. Une fois dans la rue, il démarra et traça en direction de la cité.

À peine arrivé, il envoya un SMS à Mélissa, pour une fois qu'il pouvait se la raconter ! Un vrai miracle ce job… Et dire que c'était cette même villa qu'il comptait cambrioler peu de temps auparavant…

Rosine referma la porte du dressing sur elle. Malgré ses achats, elle sentait son état de stress s'aggraver. Elle rangea sommairement ses chemisiers sur une étagère déjà surchargée, puis s'assura à l'oreille que Rayan ne montait pas à l'étage. Elle ouvrit ensuite un placard et attrapa une bouteille de gin planquée derrière une montagne de pulls en cachemire. Les yeux fermés, elle

s’envoya une longue lampée. Elle n’avait pas bu depuis plus de quatre heures, les effets du manque commençaient à se faire sentir.

Rosine laissa glisser l’alcool le long de son œsophage et poussa un râle de soulagement. Elle changea l’emplacement de sa cachette et opta pour une boîte à chaussures vide.

Elle redescendit.

Rayan entra dans le salon alors que Rosine feuilletait un magazine de mode saturé de publicités.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-il.

Elle leva la tête, étonnée par sa proposition. Son mari ne prenait jamais l’apéritif si tôt, d’habitude.

— Pourquoi pas. Un gin, sec.

Rayan fit le service et lui tendit son verre.

Rosine constata avec plaisir qu’il n’avait pas lésiné sur la dose. Ils prirent place sur le canapé.

Elle étira ses jambes. C’était une grande brune filiforme aux traits fins et harmonieux qui venait d’adopter une coupe à la garçonne, comme si elle cherchait à contrebalancer son hyperféminité.

— Alors, ta journée ? demanda Rayan sur un ton étrangement affable.

— Rien de spécial, j’ai traîné. Tiens, j’ai croisé Marine. Elle a encore insisté pour nous inviter à manger.

— Tu sais bien que je ne la supporte pas…

— Dis-moi qui tu supportes ! On ne peut pas repousser indéfiniment.

— Comme tu voudras… Au fait, j’ai engagé quelqu’un.

— Comment ça ?

— C’est un ami qui m’a conseillé ce jeune.

— Attends, attends, c’est quoi cette histoire de jeune ? Qu’est-ce qu’il va venir faire chez nous ?

Rayan sentit qu’il devait resserrer son argumentaire s’il ne voulait pas que la discussion s’envenime d’un coup.

— J’ai fait la connaissance d’un lieutenant de police, nous avons sympathisé et il m’a raconté qu’il pilotait un projet de réinsertion pour jeunes en difficulté, en collaboration avec des éducateurs de la ville. Du coup, il m’a proposé d’en faire travailler un quelque temps.

— Tu veux faire entrer un délinquant dans la maison ? Tu ne tournes pas

rond !

— D’abord, ce n’est pas un délinquant, c’est un jeune en rupture affective, broda-t-il. Je l’ai rencontré, il est charmant, pas du tout ce qu’on s’imagine. Il pourra faire des petits travaux dans la maison, jardiner, passer la tondeuse…

— On a déjà des gens qui viennent s’occuper de tout ça, je te signale.

Rayan sentait qu’il devait en rajouter, son discours ne tenait pas la route.

— Je sais, mais c’est important pour moi, j’ai envie de m’investir pour ce jeune… Il n’a rien, j’ai tout. C’est une façon de rééquilibrer les choses.

— Depuis quand tu t’intéresses aux autres ?

— Depuis qu’on m’a présenté Kader, je ne sais pas, ce garçon m’a touché.

— Kader… Tout un programme…

Rosine retendit son verre. Elle trouvait vraiment bizarre que son mari prenne ce genre d’initiative… Peut-être était-il en train de changer, sait-on jamais.

— Fais comme tu le sens, mais je ne veux pas qu’il mette les pieds dans la maison.

Rayan souffla intérieurement, le problème était réglé, pour le moment. Car il se doutait bien que Rosine ne supporterait pas bien longtemps qu’une petite graine de voyou s’immisce dans sa sphère privée, mais vu qu’il comptait s’en débarrasser au plus vite…

# CHAPITRE 8

— Tiens-toi droit ! fit Mattis. Je t'avais pourtant dit de m'appeler dès que t'avais terminé ta journée.

— J'ai zappé.

— Tu ferais mieux de la jouer profil bas. Zappe-moi encore une fois et…

— C'est bon, j'ai compris.

— Alors, raconte-moi comment ça s'est passé.

— Trop bien, c'est méchamment stylé chez lui.

— Tu t'es bien comporté ?

— Vous me connaissez, lieutenant, un vrai gentleman.

— C'est ça… Qu'est-ce que t'as fabriqué ?

— Ben, j'ai ramassé les merdes du jardin, et je les ai mis dans des sacs.

— C'est tout ?

— Quoi ! ? Vous avez pas vu le cagnard qui faisait ? Ah si, se souvint-il en voyant Mattis le fixer d'un air dubitatif. J'ai taillé la haie.

— C'est bien, t'apprends des choses, au moins.

— Clair, je sens que j'ai trouvé ma vocation. Faire le larbin pour les riches sous trente-cinq degrés, franchement, si c'est pas un boulot d'avenir ça !

— Je vois que tu commences à comprendre. Alors dis-toi bien que c'est justement ce qui pourrait t'arriver les quarante prochaines années si t'essaies pas de te former à un vrai métier : faire le larbin pour les autres sans espoir que ça change un jour, tout ça pour un salaire qui ne suffit jamais à tout payer. Tu vois le tableau ? Et encore, je suis sympa, ça, c'est la version light, celle où t'as un boulot… Penses-y bien le soir avant de te coucher et le matin en te levant. T'es jeune, tu peux inverser le processus…

— … Le quoi ?

— Le destin. Si t'arrives à piger que c'est maintenant que tu dois faire des efforts pour ne pas vivre comme un esclave plus tard, t'auras déjà effectué un grand pas.

— Faut que je fasse l'esclave pour ne pas en être un ?

— Te fais pas plus con que tu l’es ! Sinon, il est comment le Rayan ?

— Trop cool. Il m’a même laissé me baigner dans sa piscine.

Mattis écarquilla les yeux.

— Non, t’es sérieux ?

— Comme je vous dis.

— Bien, je ne m’attendais pas à ce qu’il fasse preuve d’autant de sollicitude.

— … De quoi ?

— Tu sais que t’es déprimant ? Qu’il soit sympa, je veux dire. Continue comme ça, et tiens-toi à carreau. Repointe-toi vendredi pour qu’on débriefe ta semaine.

— Et la monnaie, je la touche quand ?

— T’auras ton chèque à la fin du mois, comme tout le monde.

— Je pourrais pas avoir une petite avance ?

— Fais les choses dans l’ordre : mérite ton salaire d’abord et dépense-le ensuite. Allez, rentre chez toi, je t’ai assez vu.

# CHAPITRE 9

À peine onze heures du matin et la température avoisinait déjà les trente degrés. Depuis peu, la Mairie dépêchait des agents municipaux chez les personnes âgées pour leur rappeler l'importance de consommer de l'eau régulièrement même si elles n'éprouvaient aucune sensation de soif. Tout le monde gardait en mémoire la canicule de 2003 qui avait vu les vieux clamser par grappes, 15000 au total, suite à une absence totale de prévention.

Kader remettait de l'ordre dans la cabane à outils pendant que Rayan piquait une tête dans la piscine. Rosine, de son côté, se versait son premier gin coupé à l'eau, seul moyen pour elle d'atténuer sa gueule de bois, car il y avait bien longtemps que la prise d'antalgique ne suffisait plus à enrayer la douleur qui lui comprimait le crâne dès son réveil.

Rosine avait bien tenté de régler son addiction à l'alcool en alternant diverses techniques de substitution : yoga, acupuncture, hypnose, sophrologie… Mais à chaque fois sa dépendance finissait par reprendre le dessus. Il fut pourtant un temps où elle ne jurait que par le quart Vittel, le Perrier citron, et n'hésitait pas à se lever chaque matin vers 6 heures pour aller se durcir les jambes dans les bois. Mais il avait suffi qu'elle tombe sur un selfie de son mari, posant le sexe enfourné jusqu'à la garde dans la bouche d'une jeune Asiatique, pour que toutes ses certitudes sur l'amour, la confiance et la fidélité volent en éclats.

Le gin fut le seul remède qu'elle trouva pour tenir le coup. L'ampleur du traumatisme était telle qu'elle ne cessait d'augmenter les doses, ce qui l'entraîna rapidement vers la dépression et déclencha en elle tout un tas de pulsions mortifères qu'elle tentait de canaliser non sans mal.

Rosine se biturait donc depuis six mois sans relâche, tandis que Rayan, de son côté, continuait sa petite vie de rentier pépère, entre grasses matinées, farniente et visites plusieurs fois par semaine à son salon de massage de fin heureuse.

Échauffée par son verre, elle monta à l'étage enfiler son maillot de bain. Rosine détestait partager la piscine avec son mari, mais face à une chaleur

aussi tenace personne ne pouvait résister à l'appel de l'eau. Elle chaussa une paire de sandales Tropéziennes, enfila un tankini et se dirigea vers la piscine accompagnée d'une bouteille de chardonnay plongée dans un seau à glace.

Après avoir réajusté l'orientation de son parasol, Rayan s'allongea sur son transat. Il fut contrarié quand il vit débarquer sa femme. Il n'y pouvait rien, dès qu'il la sentait s'approcher de lui, son humeur s'assombrissait automatiquement et tout son corps se raidissait. Il n'en laissa néanmoins rien paraître et esquissa un sourire de façade.

Rosine déposa son seau sur une petite table hexagonale.

— J'ai oublié les verres, soupira-t-elle.

— Kader ! cria Rayan.

Le jeune homme sortit du cabanon, l'air ahuri.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Ben, vous m'avez demandé de ranger les outils !

— Ah oui, c'est vrai. Apporte-nous deux verres à vin.

Rosine détailla le nouveau venu. Il lui avait été présenté en coup de vent par Rayan le matin même et elle avait encore du mal à admettre la réalité de sa présence.

— Tu ne trouves pas que ça sent une drôle d'odeur ? s'étonna-telle.

— L'alcool, peut-être ?

Rosine se retint de répondre à la perfidie de son mari et trempa une main dans la piscine.

— Elle est à combien ?

— Vingt-neuf déjà.

Elle entra dans le bassin par l'escalier immergé, se passa de l'eau sur les avant-bras puis s'élança pour quelques brasses en prenant soin de ne pas se mouiller les cheveux.

Derrière ses verres teintés, Rayan observait la scène. Il avait très bien reconnu l'odeur qui venait de se propager jusqu'à leurs narines. Du shit… Ce petit con fumait du shit dans sa propriété! Il hésitait sur l'attitude à adopter, cela pouvait être un motif de renvoi immédiat. Mais il n'y avait pas urgence, ce n'était pas tous les jours qu'on pouvait étudier d'aussi près un spécimen issu des quartiers.

Kader revint avec deux verres à pied XXL. Ses yeux n'étaient plus que deux petites fentes troubles et hilares.

— Tu n'as qu'à faire le service, dit Rayan.

Kader s’exécuta. Il tendit un verre trop rempli à Rosine qui venait juste de s’approcher du bord.

Elle s’assit sur l’une des marches et fit un sort aux trente centilitres de chardonnay. Peu après, elle sentit une légère euphorie s’emparer d’elle… Bientôt ses inhibitions seraient totalement levées et elle pourrait enfin se relaxer.

— Il peut se baigner, si ça lui plaît, dit-elle en s’adressant à son mari.

Surpris, Rayan retira ses lunettes de soleil comme si ça allait l’aider à mieux décoder la proposition de sa femme.

— Je te demande pardon ?

— Il fait une chaleur du diable, il ne faudrait pas qu’il nous fasse un malaise.

Rayan ne chercha pas à comprendre. Apparemment, ce Kader lui faisait du bien. Tant mieux, comme ça, le déjeuner se passerait dans le calme et il pourrait s’éclipser plus facilement pour se rendre au salon de massage voir Mei-Lin. Dernièrement, il avait remarqué qu’il lui fallait un minimum de trois orgasmes par semaine pour se sentir totalement en phase avec lui-même.

Quand Rosine vit revenir le jeune homme en maillot de bain, quelque chose se déclencha en elle. Quelque chose qu’elle n’avait plus ressenti depuis plusieurs mois, voire plusieurs années. Ce garçon ne correspondait certes pas au canon de beauté qu’elle s’était fixé, mais de le découvrir ainsi à demi-nu, avec son ventre creux et son petit cul bien ferme, suscita en elle un désir qu’elle pensait à jamais disparu.

Kader plongea dans la piscine. Une légère sensation de fraîcheur l’enveloppa. Il ondula sous l’eau comme un dauphin jusqu’au bord opposé.

Rosine le contemplait avec des yeux nouveaux, la petite racaille inquiétante de cité venait d’être rebaptisée « jeune adonis déshérité ».

— Que faites-vous dans la vie, jeune homme ? demanda-t-elle tandis que Kader s’ébattait dans l’eau comme un gamin surexcité.

— Heu… Ben, avec des amis, on va se mettre à la politique.

— De la politique ? C’est passionnant ! Mais vous allez faire quoi exactement ?

— On sait pas trop encore, on est en train d’y réfléchir.

— Rayan pourrait vous aider, il connaît du monde, vous savez ?

— Oh mais moi aussi ! s’empressa d’ajouter Kader qui n’avait pas envie que la discussion s’éternise sur ce sujet.

— C’est bien en tout cas que vous vous intéressiez à la politique. J’entends tout le temps que les jeunes ne se sentent pas concernés.

— On est concernés, suffirait juste de nous demander notre avis de temps en temps !

— Vous avez raison, chacun devrait avoir la possibilité de s'exprimer. Vous avez une petite amie ?

— Heu… Oui, elle s’appelle Mélissa, répondit Kader en prenant son désir pour une réalité.

Rosine fit la moue et se désintéressa subitement de la conversation. Elle se resservit un verre de chardonnay puis sortit de la piscine tout en se disant que la vie ne produisait que des injustices…

Son scooter garé au bout d’un chemin de terre, le dos appuyé contre un arbre, Kader se roula un spliff. Il repensa à la journée qui venait de s’écouler. Deux sentiments s’opposaient en lui : d’un côté, il se trouvait chanceux de pouvoir goûter à la vie de château tout en étant payé, de l’autre, cela le ramenait cruellement à sa condition de jeune nécessiteux dépourvu d’avenir.

C’est à ce moment que Kevin et Sully débarquèrent.

— Vous avez fait quoi ? demanda Kader.

— On a zoné au centre commercial pour profiter de la clim’, répondit Dylan.

— Et toi ? questionna Sully tout en rectifiant le pinroll de son jean.

Kader ne voulait pas leur dire qu’il bossait pour de riches propriétaires, ils n’auraient pas compris et se seraient mis à le traiter d’esclave ou de vendu.

— J’ai bullé au parc.

— Ça se voit, t’as chopé un coup de soleil, fit Kevin en pointant le front de Kader de son index. Au fait, j’ai un super plan si ça te branche.

— On t’a pas dit que j’étais en période de sursis ?

— Je sais, mais attends que je t’explique. J’ai un zincou qui est vigile dans un entrepôt de VPC. Il peut nous faire entrer en douce. Y’aura plus qu’à se servir.

— Vous en avez pas marre de vos plans foireux ? Qu’est-ce que tu vas risquer pour ramener trois caleçons, putain ! Vous avez déjà oublié tout ce qu’on a dit l’autre soir à table ? On doit penser à notre avenir !

— Et tu proposes quoi ?

— J’en sais rien, c’est ça le problème.

— Ben en attendant que ça te monte au cerveau, viens avec nous, c’est que

de la marque, mon zinc m’a dit.

C’est alors que Kader vit Mélissa apparaître au bout de la rue.

— Je te dis ça demain, répondit-il pour couper court à la conversation.

Endossant son costume de jeune homme bien sous tous rapports, Kader se porta à la hauteur de Mélissa pendant que Sully et Kevin remontaient chez eux.

Ils se firent la bise.

— T’as une petite mine, dit-il en la détaillant. Et la mairie, ils t’ont répondu ?

— Oui, je ne corresponds pas au profil recherché, soi-disant. Merde, qu’est-ce qu’ils veulent ! ? Faut un master en économie maintenant pour faire du secrétariat ?

Kader attendit qu’elle se calme avant de lui annoncer la nouvelle, mais Mélissa, toujours aussi remontée, continua sur sa lancée :

— J’en ai plein le dos d’envoyer des CV, de passer des coups de fil ou d’aller à des rendez-vous, tout ça pour m’entendre répéter à chaque fois que je fais pas l’affaire…

— Tu vas trouver, c’est juste une question de temps. Regarde, moi, je pensais que c’était foutu et je viens de me dégoter un job en or.

— Tu m’en diras tant !

— Je travaille dans une grande propriété.

— Ah ouais ? Et tu fais quoi ?

— Un peu de tout.

Il préférait rester évasif quant au contenu de ses attributions, il travaillait, c’était déjà en soi une révolution.

— Et devine ? Ils me laissent me baigner dans la piscine.

Mélissa n’en revenait pas. Elle lui donna une tape sur l’épaule comme si elle cherchait à le repousser.

— Mais comment tu t’es déniché ce boulot de rêve ?

Kader n’avait pas prévu cette question. Il ne pouvait décemment pas dire qu’un flic l’avait forcé à accepter ce travail, ça aurait gâché son effet.

— À l’arrache. Je me suis pointé dans le quartier résidentiel et j’ai sonné chez les gens pour proposer mes services.

Mélissa le regarda d’un air suspicieux.

— Tu te fous de moi ! D’une, je te vois pas du tout faire ça, et de deux,

j’ai du mal à croire que ces gens engagent un rebeu de la cité aussi facilement.

— Bouge pas.

Il sortit son portable et fit défiler plusieurs photos de la propriété qu’il avait prises en douce après sa baignade.

— Mince alors ! Là tu m’impressionnes. Moi qui pensais que t’étais un glandeur de première !

Son ton venait de changer et Kader le trouva moins goguenard qu’à l’accoutumée.

— Tu veux monter boire un café ? ajouta-t-elle en épiant les alentours du regard.

Kader assistait à sa seconde révolution en moins de cinq minutes, c’était la première fois que Mélissa l’invitait à venir chez elle.

Son appartement était en tout point semblable au sien, que ce soit au niveau de la superficie ou de la disposition des pièces. Seule la déco changeait. Il suffisait de voir le nombre de livres qui débordaient des multiples étagères et d’admirer tous ces tableaux qui recouvraient les murs pour comprendre qu’on avait affaire à des gens cultivés. C’était au tour de Kader de se sentir impressionné.

— J’avais oublié que tes parents étaient profs, dit-il en désignant les étagères.

— Ouais, mais ils lisent pas les bons bouquins ! Tu veux un petit kawa ?

— Ça marche.

Ils prirent le café sur le canapé du salon, assis l’un à côté de l’autre.

— Alors, c’est quoi les bouquins qu’il faut lire ? demanda Kader pour meubler la conversation.

— Tu dis ça pour être poli ? Je parie que c’est pas trop ton genre, la lecture…

— Pas trop, non, ça m’endort.

— Allez, viens dans ma chambre, je vais te montrer.

Là aussi, une grande bibliothèque occupait tout un pan de mur et regorgeait de livres rangés sans aucun souci de classement. Ils s’assirent sur le lit. Kader ne se sentait pas à son aise, son instinct de mâle lui enjoignait de passer à l’action, mais ses bras restaient désespérément collés le long de son corps.

Mélissa attrapa un livre sur son étagère et le tendit à Kader.

— Tiens, tu me diras ce que t’en penses. C’est des nouvelles, tu peux les lire dans l’ordre que tu veux.

Kader étudia la couverture d’un air inquiet.

— Raymond Carver : *Les Trois Roses jaunes*. Ça parle de quoi ?

— Des gens normaux, de ceux qui ont pas de bol.

— De nous, quoi !

— Voilà ! Ça t’arrive jamais de vouloir connaître autre chose que ce qui se passe dans la cité ? Le monde est vaste.

— Me prends pas pour un guignol, je sais bien tout ça, mais c’est déjà assez le bordel dans ma vie sans que j’aie besoin d’aller voir ailleurs !

— Ben si, justement !

— Je vais pas laisser ma reum toute seule, surtout que je viens de me trouver un boulot d’enfer.

— En tout cas, moi je sens que je moisirai pas ici. Maintenant j’ai une question à te poser.

— Je t’écoute.

— Est-ce que t’as envie de m’embrasser ?

# CHAPITRE 10

Le Cessna 310 survolait les plages sans fin de la baie de Somme tandis que les premiers reflets safranés du crépuscule irradiaient l'atmosphère. Calé à l'arrière du cockpit, derrière ses parents et ses deux sœurs, Rayan ne se lassait jamais de ce spectacle. Là-haut, on se sentait plus libre, plus léger, en apesanteur.

Il y eut un bruit. Sec comme un claquement de porte. Puis une des deux hélices cessa brusquement de tourner. L'avion commença à se déporter sur sa gauche tout en perdant de l'altitude. Aucune panique ne régnait à bord, le père de Rayan était un pilote chevronné, tout le monde était persuadé qu'il allait résoudre le problème sans tarder, et qu'ils en plaisanteraient le soir à table.

Ce ne fut pas le cas, les lois de l'attraction étaient bien les plus fortes et le monoplan se dirigea inexorablement vers le sol, sifflant comme une bombe.

Le père de Rayan força sur le manche tant qu'il put, essayant de ramener l'assiette de l'avion à l'horizontale pour tenter un atterrissage d'urgence. Mais c'était peine perdue, et chacun sut ce qui allait se produire.

Juste avant l'impact, les parents de Rayan se tournèrent vers leurs enfants et leur adressèrent un dernier regard plein d'amour. Puis l'avion percuta le sol de plein fouet, il se cabra ensuite comme un cheval sauvage avant de retomber lourdement sur le dos du fuselage, broyant ce qu'il restait de ses occupants.

Trois semaines plus tard, Rayan émergea de son coma. On lui expliqua qu'il souffrait de multiples fractures et d'un gros traumatisme crânien, mais rien qui ne puisse se réparer avec le temps. On lui indiqua qu'il était le seul survivant du crash, il devait son salut au fait qu'il avait été éjecté juste après le premier impact, ce qui tenait déjà du miracle vu la violence du choc.

« Miracle », ce mot résonna en lui tout le reste de la journée.

Le lendemain, une infirmière vint dans sa chambre et lui fit visionner le différé de l'enterrement de sa famille. D'énormes couronnes de fleurs

fraîches recouvraient les quatre cercueils alignés devant l'autel de l'église. Rayan trouva la cérémonie très bien organisée. Les gens portaient des tenues impeccables, le prêtre fit une oraison digne et poignante, le tout dans une ambiance d'une sobriété exemplaire. Et même si Rayan détestait ses sœurs depuis leur naissance, il ne put s'empêcher de verser quelques larmes en découvrant leurs cercueils miniatures partir en terre l'un à la suite de l'autre.

Devant garder une position couchée durant plusieurs semaines, le temps que ses os se ressoudent, Rayan eut tout le loisir de réfléchir à sa vie. Son monde venait de disparaître. Jamais plus il ne croiserait le regard de ses parents ailleurs que sur des photos. Il allait devoir accepter cet état de fait, même si la douleur de leur absence lui brûlait la gorge chaque soir avant de s'endormir.

La lecture de la Bible lui apporta un peu de réconfort. Jusque-là, il s'était montré un élève plutôt inattentif et médiocre durant ses cours de catéchisme, mais il lui fallait bien trouver un moyen de combler cet immense vide qui venait de s'ouvrir sous ses pieds. Et la promesse d'un au-delà agissait sur lui comme un aimant.

La véritable révélation se produisit une nuit. Rayan s'était réveillé en sursaut, dégoulinant de sueur, les yeux prêts à bondir hors de leurs orbites.

Dieu s'était manifesté à lui.

Il avait senti sa main sur son épaule, éprouvé son infinie bienveillance, perçu sa parole.

Après plusieurs mois de longues et pénibles séances de rééducation, Rayan put enfin quitter l'hôpital. Il fut pris en charge par un de ses oncles, un type austère et violent qui n'admettait pas la moindre contradiction. Heureusement pour lui, il fut expédié en internat, dans un lycée catholique privé de la banlieue sud parisienne pour y achever sa scolarité. C'est durant cette période qu'il développa certains troubles du comportement. Lui qui auparavant se montrait courtois et discret envers ses camarades, devint subitement odieux et agressif sous n'importe quel prétexte. À chaque fois, c'était comme une force mystérieuse qui prenait possession de lui, le mettait en rage, et l'incitait à provoquer quiconque se trouvait à sa portée. Il avait beau tenter d'expier son attitude le soir en récitant ses prières, rien n'y faisait, une sorte de diable s'était logé dans sa tête, et il dut se résoudre à cohabiter avec lui.

# CHAPITRE 11

Tout en poussant son caddie, Mattis déambulait dans les rayons de l'hyper de bricolage. Il détestait l'endroit, un entrepôt gigantesque, impersonnel et froid, imprégné d'une omniprésente odeur chimique qui lui provoquait des crises d'éternuements à chacune de ses visites. Mais être propriétaire de sa maison impliquait de se livrer à toute une série de tâches manuelles dont il devait s'acquitter chaque week-end. Il y avait toujours une poignée à réparer, des joints à remplacer, une peinture à refaire, sans parler de l'entretien du jardin, tondre, biner, tailler, toutes ces corvées qui lui plombaient son temps libre et bousillaient son dos.

Il se dirigea vers le rayon carrelage du magasin. Carole tenait à réhabiliter la salle de bains qu'elle jugeait terne et vieillotte. Une semaine auparavant, ils avaient opté pour un revêtement tout en azulejos, un type de carreau de faïence décoré qui se trouvait être l'un des plus chers du catalogue. De toute façon, Mattis préférait ne pas critiquer les choix de sa compagne en matière de décoration, il savait le combat perdu d'avance : le maître d'œuvre, c'était elle.

Les gens se pressaient aux caisses, à croire que tout le département était en réfection. D'un œil expert, Mattis évalua la longueur des différentes files d'attente et choisit celle qui lui paraissait se réduire le plus rapidement. Il tentait de calculer le prix global de son carrelage en tenant compte de la réduction de cinq pour cent offerte à tout détenteur de la carte fidélité, quand il sentit qu'on l'observait. Il se retourna. Le docteur de la médecine du travail lui faisait face, maintenant dans un équilibre instable un escabeau ménager en aluminium.

— Bonjour, lieutenant. Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez bricoleur.

Mattis remarqua que son ton était beaucoup plus enjoué que lors de la consultation.

— Je ne le suis pas. Vous comptez faire quoi avec cet escabeau ?

— Figurez-vous que j'ai des ampoules à changer dans mon corridor et que je suis trop petite… Et vu que je n'ai pas d'homme à la maison…

Elle avait laissé sa dernière phrase en suspens.

Il reprit la balle au bond.

— Je peux faire un saut chez vous si vous ne vous sentez pas de jouer à l'équilibriste.

La doc humecta ses lèvres d'un léger coup de langue.

Elle lui indiqua la caisse d'un hochement de tête.

— C'est votre tour. Appelez-moi quand vous voulez, dit-elle en lui tendant une de ses cartes de visite.

Une fois son coffre chargé, Mattis s'accorda une pause au volant de sa voiture. Il était pleinement conscient que le jeu auquel il s'apprêtait à jouer pouvait s'avérer dangereux, mais il en avait assez de se comporter comme un moine bénédictin et de s'interdire tous les petits plaisirs qui s'offraient à lui.

Il composa le numéro de portable que la doc lui avait laissé et proposa ses services pour le soir même. Une fois le rendez-vous fixé, il appela Carole et prétexta la mise en place d'un sous-marin aux abords d'une cité sensible dans le but de surveiller un redoutable caïd. À l'évocation d'un possible danger, Carole se montra compatissante à l'excès et ponctua leur conversation par un « je t'aime » mélodramatique dont Mattis se serait bien passé.

Puis, par un mystérieux enchantement, son sentiment de culpabilité s'évapora dès le téléphone rangé dans sa poche.

Il débarqua chez elle sur le coup de 20 heures avec une bouteille de vin blanc, tout en espérant qu'elle puisse fournir de quoi alimenter le reste de la soirée.

La doc portait une jolie robe mi-longue noire en crêpe assez décolletée, comme pour l'encourager.

L'intérieur de son appartement ressemblait lui aussi à une salle de consultation, impersonnel et sans âme : une étagère sevrée de livres, quelques disques, des murs blancs et froids, et des meubles à la finition bâclée.

— Un kir ? proposa la doc.

Ils buvaient aussi vite l'un que l'autre et se resservirent dès le premier verre avalé.

Elle s'alluma une cigarette et souffla la fumée par-dessus la tête de Mattis.

— Vous buvez, vous fumez, c'est un peu : « Faites ce que je dis, pas ce que je fais ! », fit-il remarquer sur un ton goguenard.

— Ça fait partie du job de faire la morale aux patients. Mais rien n'oblige à se l'appliquer à soi-même. Si on passait au rouge ?

Mattis hocha la tête, convaincu désormais qu'ils allaient bien s'entendre.

— Je vous préviens, je n'ai que des chips et un vieux bout d'emmental.

— Ça fera l'affaire, répondit-il tout en se laissant glisser plus profondément dans le canapé.

La doc revint de la cuisine et se pencha au-dessus de la table basse pour remplir à nouveau les verres, offrant ainsi une vue imprenable sur le galbe de sa poitrine. Il n'en fallut pas plus à Mattis pour l'imaginer délestée de tous ses vêtements.

Elle passa au tutoiement.

— Je vais mettre un peu de musique, tu aimes quoi ?

— Je suis plutôt du genre rock alternatif.

— Un petit PJ Harvey ? J'ai son premier : *Dry*.

— Parfait.

Elle sortit un disque vinyle d'un des rayonnages de son étagère.

— Ah ouais ! fit Mattis. À l'ancienne…

— J'adore entendre le craquement des sillons, ça donne un côté plus authentique.

Elle vint s'asseoir à côté de lui. Bon signe, pensa-t-il. Toutefois, il ne se sentait pas encore assez gris pour se lancer. Il avala son verre en espérant qu'elle allait en faire de même et qu'ils remettraient ça sans plus tarder. Mais la doc ne semblait plus si pressée, elle ferma les yeux et fixa le plafond, songeuse.

— Que de souvenirs cet album… J'ai eu mon premier orgasme sur cette chanson, j'avais quatorze ans.

— Dis donc, t'étais pas un peu en avance ?

— J'ai deviné très tôt que j'aimerais le sexe.

Mattis se fendit d'un sourire, mais, de manière générale, les femmes qui se comportaient en amazone le rendaient mal à l'aise.

— Et toi, ça t'évoque quelque chose ? demanda-t-elle.

— Oh tu sais, moi j'étais pas trop dégourdi à cette époque, je m'en tenais juste au flirt.

— Je te voyais pas comme ça.

La doc posa la main sur la toile rêche du jean de Mattis.

— J'espère que t'as pris tes menottes ! dit-elle en riant.

À peine rentré chez lui, Mattis fila dans la buanderie. Il se déshabilla et inspecta minutieusement ses affaires, à la recherche d'un éventuel cheveu compromettant. Maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il voulait, il se sentait sale et honteux. Il prit une longue douche pour effacer toute trace d'effluve suspect. Puis il monta se coucher, se promettant de passer à l'eau minérale et à la fidélité dès le lendemain matin.

Carole s'ébroua dès qu'il se glissa sous le drap.

— Quelle heure il est ?

— Tard.

La main de Carole s'insinua par-dessus la hanche de Mattis, à la recherche de son sexe ramolli.

— Je suis vanné, lâcha-t-il.

— Je m'occupe de tout.

— Non, vraiment…

Il dormait déjà quand Carole l'envoya se faire voir.

# CHAPITRE 12

Jamais de sa vie Kader n'avait ressenti une telle implosion de plaisir. Il n'en était pourtant pas à sa première relation sexuelle, mais jusque-là, aucune de ses anciennes petites amies ne s'était montrée aussi investie par la chose.

Il ne s'attarda pas pour autant dans la chambre de Mélissa, redoutant que son père débarque à l'improviste et le taille en pièces. Il redescendit en mode staccato les marches des trois étages qui le séparaient de son appartement.

Une fois dans sa chambre, il n'alluma ni sa console ni sa télé. Il se contenta de rester allongé sur son lit et de se remettre en mémoire le regard de Mélissa pendant l'amour.

Puis, il ouvrit le livre qu'elle venait de lui prêter. Mélissa avait raison, il devait progresser, se montrer curieux, élargir son horizon. Marre de ces rituels de *loser*, de ces heures à glander ou à se foutre le brouillard dans la tête. Oui, le monde était vaste et il regorgeait d'opportunités. En se changeant lui-même, il pourrait changer sa vie. D'autres l'avaient fait avant lui. On ne comptait d'ailleurs plus tous ces rappeurs, sportifs et autres artistes de stand-up, tous issus des cités, qui, à force de ténacité, avaient réussi à se hisser au plus haut de la notoriété. Cela prouvait que le succès était possible pour peu qu'on s'en donne la peine.

Il se rendit à la table des matières pour choisir une nouvelle. Il opta pour la plus courte. Valait mieux, dans un premier temps, débuter mollo. Avec de l'entraînement, il pourrait augmenter le nombre de pages, l'essentiel étant de s'y mettre.

C'était l'histoire d'un type qui ne rentre pas chez lui et part s'enfermer dans un motel pour faire le point sur sa vie.

Malheureusement, Kader cala au bout de la troisième page et s'endormit.

À son réveil, il faisait nuit et son ventre gargouillait de faim. Il débarqua dans le salon, sa mère s'était elle aussi assoupie dans le canapé, tandis qu'à la télé un jeune opérateur de marché survitaminé faisait la promotion d'un algorithme de scalping censé vous faire empocher des bénéfices de plusieurs

centaines d’euros en quelques millisecondes.

Kader éteignit le poste puis se rendit dans la cuisine. Il ouvrit la porte du frigo, mais ne trouva rien qui puisse se consommer sur le champ. Et il fallait tenir encore plus d’une semaine avant que la paie de sa mère ne tombe.

Il repensa avec nostalgie au réfrigérateur américain de chez Rayan, à ses épaisses doubles portes et ses rayons chargés à profusion de produits d’une extrême qualité, une vraie corne d’abondance qui ne désemplissait jamais.

Déprimé, il décida d’aller fumer une cigarette à la fenêtre de sa chambre pour couper sa faim.

Il aimait respirer l’odeur de sa cité la nuit, une odeur indéfinissable, bien particulière, propre à l’endroit. Les lampadaires pouilleux qui fonctionnaient encore projetaient des anneaux de lumière jaunâtre sur les trottoirs vides. Bon nombre de fenêtres étaient restées entrouvertes à cause de la chaleur. Par l’une d’elles, on entendait le son étouffé d’un morceau de rap.

Kader alluma son portable pour voir si Mélissa ne lui avait pas laissé un texto. Rien. Normal, ce n’était pas le genre de fille à extérioriser ses sentiments. Ça lui allait, lui aussi préférait se montrer discret dans ce domaine.

Il songea à ses nouveaux patrons… Comment s’y étaient-ils pris pour amasser autant de fric ? Ils n’avaient pourtant pas l’air si futés que ça. Un héritage, sans doute. Ces gens-là se repassaient le blé de génération en génération. Pas étonnant que cela fasse des envieux. Merde, quand même ! s’énerva-t-il au fur et à mesure qu’il poussait son raisonnement. Les dés étaient, semble-t-il, pipés d’avance. Ni lui, ni aucun habitant de son quartier n’atteindraient jamais leur niveau de vie, ils partaient de trop bas, de trop loin. Et le fameux ascenseur social ? Toujours en panne, comme celui de son immeuble.

Quand il y pensait, son père, une vie à trimer avec au bout, une mort prématurée et un cercueil en toc. Pas normal, pas juste. C’était pas ça la vie, la vraie. Il devait bien y avoir une solution… Et il la voyait, évidente, limpide : se servir ! Dérober ce qu’il ne pourrait de toute façon jamais acquérir, rétablir la balance, se faire justice lui-même. Ses potes avaient raison, rester droit n’était finalement qu’une façon de courber l’échine face à un système injuste et corrompu. Au diable son sursis, ses bonnes résolutions et sa tentative d’insertion… Il ne ferait pas partie du troupeau. Ces gens étaient blindés, il flairait que leur villa devait renfermer des bijoux et du cash.

Il suffisait d’être attentif, d’observer, l’occasion finirait par se présenter.

Dès lors, il s’imagina avec des liasses de billets bien denses à l’intérieur des poches, puis dans un pays lointain, au bras de Mélissa, face à la mer, les pieds plongés dans du sable fin et chaud, admirant le ciel se teinter de mauve, un mojito à portée de main.

Il en était maintenant persuadé, il pouvait changer le cours de son destin et ne pas finir en traîne-savates devant sa télé, à regarder les autres vivre à sa place. Tant pis s’il devait réviser sa méthode de travail. Les bouquins attendraient, il lui fallait de l’immédiat, demain c’était pour les vieux.

# CHAPITRE 13

À la canicule s’ajoutait un début de sécheresse. Les consignes de la Mairie étaient claires, interdiction de laver sa voiture, espacer l’arrosage du jardin et ne pas remplir sa piscine.

Mais Rayan s’en tapait comme de son premier polo Lacoste. Il ne se sentait pas concerné par les notions d’esprit de communauté, d’écologie ou de politique de la ville, seul son bien-être comptait. Et question bien-être, on pouvait dire qu’il était servi : en ce moment même, Mei-Lin s’affairait sur son sexe, allant et venant avec sa bouche tout en le fixant droit dans les yeux.

Il se retint encore quelques secondes avant d’expulser sa liqueur séminale dans un râle ridicule.

Mei-Lin le laissa récupérer sur la table de massage et se rinça la bouche dans un petit lavabo. Rayan renfila ensuite son caleçon et son pantalon. Il sortit un billet de cinquante de sa poche et le glissa sous le cul de sa bouteille de saké personnelle.

Mei-Lin exécuta une courbette de courtoisie tout en joignant ses mains.

Après avoir quitté le salon, Rayan s’engouffra dans sa voiture. Il enclencha la clim’ et se demanda ce qu’il pourrait bien faire du reste de sa journée.

C’était un petit cimetière situé à la lisière d’un des nombreux bois peuplant le département, à équidistance entre la ville et sa propriété. L’endroit idéal pour se remplir l’esprit. Car, excepté une bande de satanistes qui venaient certains soirs convoquer Lucifer en buvant des bières sur les tombes des défunts, personne ne s’aventurait jusque-là. Les gens préféraient loger leurs morts au cimetière de la ville, plus spacieux, plus accessible, et disposant d’un crématorium dernier cri.

Le gardien, un jeune homme brun et malingre, le crâne parcouru par une iroquoise faite maison, s’entraînait à plaquer ses barrés sur une guitare folk. Il portait un tee-shirt sur lequel était floqué le portrait de « The Dude », héros du long-métrage *The Big Lebowski* des frères Cohen.

— À quand l’album ?

— J’y travaille.

— Sinon, tout va bien ?

— C’est assez calme en ce moment…

— Je me doute.

Au fond du cimetière se trouvait la chapelle funéraire que Rayan avait spécialement fait ériger pour ses parents. Le mélange de granit et de verre conférait à l’ouvrage un caractère de modernité qui jurait avec la vétusté du lieu. Lorsqu’il avait emménagé dans sa propriété avec Rosine, Rayan avait décidé de faire transférer les corps de son père et de sa mère dans ce lieu proche de chez lui pour pouvoir se recueillir avec plus de commodité. Ses sœurs, elles, n’avaient pas bénéficié du même traitement et étaient restées dans la première concession.

Rayan ouvrit la porte du caveau avec sa propre clef et descendit les quelques marches menant à la crypte.

Les deux cercueils en acajou reposaient côte à côte sur un socle en marbre de Carrare.

Rayan se mit en état de prosternation devant une *pietà* en bois sculpté polychrome du XVII$^{e}$ siècle qu’il avait ramenée de Florence.

Il récita la Prière de saint François.

*« Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix.*
*Là où il y a de la haine, que je mette l’amour.*
*Là où il y a l’offense, que je mette le pardon.*
*Là où il y a la discorde, que je mette l’union.*
*Là où il y a l’erreur, que je mette la vérité.*
*Là où il y a le doute, que je mette la foi.*
*Là où il y a le désespoir, que je mette l’espérance.*
*Là où il y a les ténèbres, que je mette votre lumière.*
*Là où il y a la tristesse, que je mette la joie.*

Étreint par l’émotion, il dut s’arrêter quelques instants. Puis il reprit :

*Ô maître, que je ne cherche pas tant à être consolé qu’à consoler,*
*à être compris qu’à comprendre,*
*à être aimé qu’à aimer,*
*car c’est en donnant qu’on reçoit,*

*c’est en s’oubliant qu’on trouve,*
*c’est en pardonnant qu’on est pardonné,*
*c’est en mourant qu’on ressuscite à l’éternelle vie. »*

Il ouvrit les yeux avec le sentiment de s’être édifié un peu plus en parlant à Dieu. Et même s’il succombait parfois, la prière représentait pour lui une ligne de vie qui l’aidait à maintenir son équilibre et augmentait sa résistance face aux assauts incessants de la tentation.

Il ressortit du cimetière apaisé. La vie pouvait continuer.

Allongée sur son transat, Rosine prenait un bain de soleil. Elle n’avait jamais autant profité de la piscine depuis que Kader travaillait chez elle. Mais sa gueule de bois ne faiblissait pas et elle décida d’utiliser les grands moyens.

Trois gins plus tard, elle se sentit mieux, son mal de tête commençait à s’estomper et son moral remontait. Rayan était parti pour la journée, sans doute dans le but de rendre visite à sa petite pute de seconde zone, pensa-t-elle, mais elle n’y attachait aucune importance, car elle aussi comptait prendre du bon temps.

Elle étira ses jambes. L’intrigante bouffée de chaleur de la veille enveloppait à nouveau son bas-ventre. Face à elle, Kader inspectait la piscine tout en récupérant les insectes piégés par l’eau, à l’aide d’une épuisette de surface télescopique.

Rosine l’interpella sur un ton autoritaire, elle ne voulait pas qu’il s’imagine des choses, pas tout de suite.

— Pourriez-vous m’étaler de la crème dans le dos ? J’ai les bras trop courts !

Pendant qu’il s’affairait, à genoux, sur l’épiderme de sa patronne, Kader se demandait à quel endroit de la maison ses patrons pouvaient bien planquer un coffre. Rosine, quant à elle, mourait d’envie qu’il prenne l’initiative et aventure ses mains sur une zone érogène. Mais Kader se contentait de malaxer son dos en toute indifférence.

— Vous voulez une bière ? demanda-t-elle. Les jeunes, ça aime la bière, non ?

Kader aurait préféré un joint, mais une bière, pourquoi pas…

— Je veux bien.

Rosine se ravisa. Ça allait être interminable de le saouler à la bière, mieux

valait attaquer directement avec du costaud.

— Quoique j'aie une autre idée. J'ai un whisky incroyable, je le fais importer du Japon. Ce sont devenus des maîtres en matière de distillation, vous savez ?

La chaleur extérieure se révélant trop oppressante, ils trinquèrent dans le salon.

Kader restait assis sur le rebord du canapé, pareil à un enfant qui essaie de bien se tenir. Rosine se positionna à côté de lui, elle commençait à être vraiment ivre et ne maîtrisait plus trop la coordination de ses mouvements.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ?

Kader ne répondit pas, pressentant déjà la nature scabreuse de ce qui allait suivre.

Elle prit sa main et la posa sur sa cuisse dénudée. L'alcool l'avait maintenant totalement désinhibée.

Kader ne savait pas comment se sortir de cette situation.

— Je ne peux pas, madame, dit-il en regardant ailleurs.

— Qu'est-ce que tu racontes ? À ton âge on peut toujours !

— Je veux dire que j'ai une petite amie, je vous l'ai déjà dit.

— Et alors ? Elle n'en saura rien. Tu crois que je vais tout balancer sur YouTube ? Je sais à peine me servir d'Internet…

— Non, mais ça se fait pas, c'est pas correct vis-à-vis de la personne.

— Allez, ne sois pas farouche, je peux te sucer si tu veux ?

— Non merci, madame, ça ira.

Il n'était pas question pour Rosine d'essuyer un refus, elle estimait avoir assez patienté comme ça. Toute frustration avait du bon, du moment qu'elle finissait par être comblée. Ces années d'abstinence devaient prendre fin. Immédiatement. Elle se leva et alla récupérer un billet de 200 euros du portefeuille de son sac à main.

— À combien estimes-tu le prix de ton infidélité ? fit-elle tout en agitant le billet.

Il y avait de quoi se payer une fête d'enfer avec cette somme, pensa Kader. C'est alors qu'il se demanda : « Est-ce que se faire sucer c'est tromper ? » N'ayant aucune opinion tranchée sur le sujet, il empocha l'argent et laissa Rosine s'activer sur la boucle de sa ceinture.

Une fois sur son scooter, la question ne cessait de le tarauder : avait-il

trahi la confiance de Mélissa en acceptant cette fellation ? Ou s'était-il juste montré pragmatique ? Il n'arrivait pas à se faire une raison.

À peine rentré chez lui, il prit une douche puis se rendit sur la boîte mail de son ordinateur portable, fruit d'une de ses nombreuses visites nocturnes dans les entrepôts des alentours.

Mélissa ne se manifestait toujours pas et Kader commença à se demander si par une sorte d'hyperintuition féminine elle n'avait pas deviné ce qu'il s'était passé entre lui et Rosine.

Il quitta la session et s'allongea sur son lit. N'y tenant plus, il décida d'envoyer un texto à Mélissa. Il mit un temps incroyable à composer son message, butant sur le choix des mots, voulant à la fois suggérer la profondeur de ses sentiments sans pour autant les dévoiler *in extenso*.

Il finit par écrire : « Ça te dit une glace en terrasse ? c moi qui régale ! »

Comme il l'avait promis, Mélissa et lui dégustèrent leur glace à la terrasse d'un café chic de la rue principale. Kader attendait avec impatience de régler l'addition, son billet de 200 cent était soigneusement plié en quatre et patientait au fond de sa poche de jean. Il espérait bien que Mélissa se montrerait impressionnée quand viendrait le moment de le tendre à la serveuse.

— Alors ce travail ?

— C'est la planque. Je pense qu'ils m'aiment bien. Tu veux qu'on aille voir le dernier *Star Wars* après ?

— C'est gentil, mais je suis fauchée.

— Je te l'ai dit, c'est moi qui invite.

Trop fébrile, il ne put s'empêcher de sortir son billet et de le brandir tel un trophée.

— Mince, fit Mélissa, j'en avais jamais vu en vrai ! C'est eux qui t'ont filé ça ?

— Oui, un petit bonus.

— Mais ils font quoi comme travail ?

— Ils bossent pas. Je les vois buller toute la journée.

Kader vit le visage de Mélissa s'assombrir. Elle retira le cellophane de son paquet de cigarettes.

— Tant mieux pour eux… Au fait, t'as lu mon bouquin ?

— J'ai lu une histoire.

— La plus courte, je parie.

Mais comment faisait-elle pour deviner à chaque fois ? se demanda Kader.

— Et t’en as pensé quoi ?

— Ben, il se passe pas grand-chose…

— Oui, comme dans la vie.

— Voilà, moi je préfère un truc qui bouge.

— T’es vraiment un bourrin ! Retourne à ta console.

À la sortie du cinéma, Mélissa ne fit aucun commentaire sur le film et refusa l’invitation de Kader d’aller fumer un joint dans sa chambre. Pire encore, elle le quitta en lui faisant la bise.

Allongé sur son lit, soucieux du comportement distant qu’avait manifesté Mélissa toute la journée, Kader se dit qu’il devait faire des efforts s’il voulait que cette fille le prenne en considération.

Il ouvrit le livre, bien déterminé cette fois à venir à bout des quatre pages qui lui restaient pour achever sa nouvelle.

# CHAPITRE 14

Perché sur un escabeau, Kader tentait d'égaliser une rangée de thuyas à coups de sécateur. Nerveux, il guettait les alentours, réagissant au moindre bruit, craignant que Rosine ne débarque subitement la bave aux lèvres. La veille au soir il avait décidé de couper court à ses avances si elles se renouvelaient. Aussi séduisante soit sa patronne, Kader aimait Mélissa et il ne voulait plus avoir à lui mentir.

C'est alors que Rayan fit son apparition.

— J'ai un gros souci, Kader. Nous devions aller à ce cocktail donné par le président du club de golf, et voilà que Rosine vient de déclencher une migraine ophtalmique. Elle est coutumière du fait, dans ces cas-là il n'y a rien à en tirer. Je suis désolé de t'imposer ça… Ça m'embête de la laisser seule. Alors, est-ce que tu pourrais rester un moment pour t'assurer qu'elle ne fasse pas un malaise ?

Ça sentait l'embrouille à plein nez, se dit Kader, mais il ne pouvait pas refuser, au risque de perdre son job dès le lendemain.

— Je veux bien, mais je dois faire quoi ? Je suis pas médecin.

— Elle a juste besoin de compagnie.

Il sortit un billet de cent de sa poche.

— Pour le dédommagement…

Allongée sur le canapé, un gant rouge humide posé sur le front, Rosine gardait les yeux fermés. Kader s'approcha lentement, comme s'il avait affaire à un animal potentiellement dangereux.

Rosine l'aperçut. Elle retira le gant et lui fit un clin d'œil.

— C'est gentil de vouloir t'occuper de moi.

— Vous avez l'air d'aller mieux, tout d'un coup.

— Je n'avais pas envie de me rendre à cette soirée, les amis de Rayan sont assommants. Il fallait bien que je trouve un moyen.

— Ah… Je peux partir alors ?

— Ne sois pas ridicule. Viens t'asseoir.

Kader s’exécuta, se maudissant de ne pas avoir le courage de lui tenir tête.

— Il faut qu’on parle. Mais sers-toi un verre d’abord.

Kader attrapa la bouteille de gin posée sur la table basse et se versa une rasade. Rosine avala le sien et le lui tendit pour qu’il le remplisse à nouveau.

— Rayan est un connard ! lâcha-t-elle. Je le hais !

Elle récupéra une cigarette dans une boîte en nacre et la porta à sa bouche. Kader lui proposa du feu avec son mini briquet en plastique bleu.

— Je ne suis plus dupe, il se croit à l’abri grâce à sa belle petite gueule et à mon tempérament dépressif, mais c’est fini tout ça, terminé, j’ai assez souffert et je n’ai aucune raison de le supporter plus longtemps.

Elle se leva d’un coup, ce qui la fit tanguer légèrement avant qu’elle ne reprenne le contrôle de son équilibre.

— Viens, on va se baigner ? L’eau est délicieuse à cette heure-ci.

— Je n’ai toujours pas de maillot.

— Monte en chercher un dans la commode de notre chambre et rejoins-moi à la piscine, j’ai quelque chose à te proposer.

Kader gravit les escaliers au ralenti. Il se détestait de ne pas avoir eu le courage de faire front. L’éloquence de cette femme lui coupait le sifflet à chaque fois qu’il voulait s’exprimer. Un peu comme avec Mélissa, d’ailleurs.

La chambre lui parut d’une taille démesurée mais ce devait être souvent comme ça avec les riches, se dit-il. Ces gens ne partageaient pas le même sens des proportions que le commun des mortels.

Kader se dirigea vers la commode. Il ouvrit un tiroir et l’intérieur s’éclaira automatiquement. Des dessous de femme se chevauchaient en quantité. Il referma le tiroir brusquement et passa au suivant. Il reconnut le maillot que lui avait prêté Rayan la dernière fois et le récupéra. Il allait se changer quand il remarqua une jolie boîte à bijoux en bois de cerisier laqué posée sur la commode. Il souleva le couvercle et farfouilla dedans. Une grosse bague en or massif surmontée d’une pierre ovale d’un rouge intense attira son attention. Il n’y connaissait pas grand-chose en joaillerie mais il se doutait que Rosine n’était pas du genre à porter de la pacotille, et qu’il pouvait bien s’agir d’un rubis. Ne pouvant résister à la tentation, il empocha la bague et referma la boîte. Puis il enfila son maillot et redescendit.

Rosine était assise sur les marches de la piscine, l’eau lui arrivait juste au-dessus du buste. Elle tenait encore un verre à la main. Kader se dirigea vers l’autre bout du bassin et plongea directement. Il la rejoignit en trois coups de

crawl.

— Tu es très élégant quand tu nages, dit-elle.

Kader vint s'asseoir à ses côtés. Il commençait à oublier ses bonnes résolutions et se demanda à quel moment elle lui proposerait un billet jaune.

C'est alors que, sans prévenir, Rosine le saisit par la nuque et l'embrassa à pleine bouche. Ce qui eut pour effet immédiat de déclencher un début d'érection à Kader, qu'il tenta de masquer aussitôt en plaquant sa main sur son maillot.

Rosine éclata de rire et sortit de la piscine. Elle attrapa un des matelas des transats et le jeta sur la pelouse, puis s'allongea dessus tout en adressant un regard sans équivoque à Kader.

Il la rejoignit. Le billet viendrait plus tard.

Pendant que Rosine se déhanchait sur lui, Kader pensait à la tête que ferait Mélissa quand il lui offrirait la bague. Il faudrait quand même qu'il invente un petit baratin pour justifier la provenance d'un tel bijou mais il était confiant : dans ce domaine, l'imagination ne lui avait jamais fait défaut.

Rosine planta ses ongles dans son dos tout en lui rebattant les oreilles de : « Je t'aime, encore, je t'aime, encore… » Enfin, elle atteignit l'orgasme.

Ils se tinrent immobiles et silencieux jusqu'au moment où Rosine décréta qu'elle avait besoin d'un verre. Kader en profita pour renfiler son maillot de bain et partit à la recherche de ses affaires laissées dans le salon. Il se sentait vaguement honteux d'avoir encore trahi la confiance de Mélissa, mais se disait que la bague qu'il allait lui ramener rattraperait le coup. Une fois rhabillé, il décida de s'éclipser sans demander son reste, tant pis pour le billet.

Il se dirigeait vers son scooter quand il entendit la voix de Rosine dans son dos.

— Tu pars déjà ?

Il se retourna.

— Ma mère va s'inquiéter.

— Comme c'est mignon… Il faudra que tu me la présentes.

C'était bien la dernière chose qu'il comptait faire, mais il valida sa proposition d'un hochement de tête, l'essentiel étant de pouvoir déguerpir de cet endroit le plus vite possible.

Il démarra sèchement, la roue de son scooter patina et fit gicler une poignée de graviers.

Rosine le regarda partir avec dépit. Décidément, les hommes possédaient

tous cette fâcheuse tendance à prendre la tangente une fois réglée leur petite affaire. Toutefois, Kader venait de faire renaître tant de beaux sentiments en elle qu'il n'était pas question qu'elle le lâche d'une semelle. Elle ne se leurrait pas, l'argent resterait le plus solide des arguments pour obtenir ses faveurs. Cela n'avait aucune espèce d'importance, à son âge, et dans son état, l'illusion de l'amour lui suffisait. Elle espérait juste que Kader ne se montrerait pas trop mauvais acteur.

Il fallait fêter ça ! Elle retourna à sa bouteille tandis que le ronflement du moteur de la voiture de son mari parvenait à ses oreilles.

Rayan claqua la portière brutalement, lui aussi était un peu gris. Il s'approcha de la piscine. Son sang ne fit qu'un tour lorsqu'il découvrit Rosine étendue comme une geisha sur l'un des transats.

— On dirait que ta migraine s'est évaporée…

Rosine se servit un verre. Rayan lui confisqua la bouteille et la vida dans la piscine.

— Connard ! lâcha Rosine.

— Où est Kader ?

— Je lui ai dit de rentrer chez lui.

— T'as vu dans quel état tu te mets ?

— Et alors, qu'est-ce que ça peut te foutre ?

La colère de Rayan monta encore d'un cran.

— Ferme-la !

— Je veux divorcer !

— C'est marrant toutes ces choses que tu décides dès que tu franchis le milieu de la bouteille ! Souviens-toi l'autre soir, tu voulais qu'on vive un mois dans une yourte. Rien que ça ! La semaine dernière il était question que tu reprennes tes études. Soit dit en passant, à part des cours d'œnologie, je ne vois pas trop ce qui pourrait t'intéresser… Bref, cuve d'abord ton gin, on en discutera demain.

— Pas la peine, je suis en pleine possession de mes moyens. Je veux qu'on se sépare ! Tu comprends ce mot ? SÉ-PA-RA-TION ! Tu m'en as trop fait baver, entre ton insupportable nombrilisme et tes putes, j'ai eu mon compte… Tu vois Rayan, quand je t'ai épousé, j'étais une fille positive et bien dans sa peau, prête à t'offrir le meilleur de moi-même. Regarde ce que tu as fait de moi ! Espèce d'enfoiré ! Car il n'y en a jamais eu que pour toi. TOI, TOI, TOI et TOI ! Pauvre minable… Mais fini de pleurnicher sur mon sort, j'ai

compris avec Kader que je pouvais encore plaire, et que…

— … Kader ? Laisse-moi rire !

— Et alors ? Du moment qu'il me donne du plaisir, comme toi avec tes putes !

— Comment ça, du plaisir ?

— Eh oui ! Là, sur ce matelas, il m'a baisée, comme jamais tu n'as su le faire…

— Ma pauvre fille… C'est ça que tu appelles du plaisir ? Boire jusqu'à plus soif et coucher avec une petite racaille des cités ? Tu es juste pitoyable…

— Tu crois que ça me pose un problème ? Kader vaut cent fois mieux que toi. Et puis je me fous de ce que tu penses, tu ne représentes plus rien pour moi, c'est fini, Rayan. désormais, chacun sa route. Et compte sur moi pour te faire raquer !

Elle avait lâché cette dernière phrase sur un ton froid et détaché, mais Rayan ne l'entendait pas de cette oreille et les mots de Rosine, lourds de sens, eurent pour effet de déclencher sa fureur. Cela débuta par un léger tremblement des mains immédiatement suivi par une sensation de chaleur extrême qui s'engouffra en lui à la vitesse d'un tsunami incontrôlable.

Rayan attrapa sa femme par les cheveux et l'extirpa violemment de son transat. Elle se mit à crier. Cela ne fit que décupler la colère de Rayan. Il voulait lui faire du mal, il voulait voir son visage se déformer sous la douleur, il voulait qu'elle pleure, qu'elle l'implore, qu'elle se pisse dessus.

Il la tenait toujours par les cheveux, désormais incapable de se maîtriser, livré tout entier à sa rage… Il s'empara de la bouteille de gin vide posée sur le bord de la piscine et la fracassa contre sa tête.

Rosine chancela un instant, puis tomba dans l'eau.

À moitié immergée, elle ne bougeait plus. Rayan mit quelques secondes avant de comprendre qu'elle venait de perdre connaissance et allait bientôt se noyer s'il n'intervenait pas.

Rapidement, il envisagea le futur. Avec la mort de sa femme, il n'aurait plus à subir ses vociférations et son alcoolisme chronique, il pourrait faire comme bon lui semble sans avoir à se justifier, et surtout il se verrait dispensé d'un coûteux divorce. Il devait se décider, et vite ! Une telle occasion ne se représenterait pas de sitôt.

Il ferma les yeux, respira un grand coup…

Et puis merde après tout ! Elle n'avait qu'à crever !

Cependant, la caboche de Rosine s'avéra plus solide que prévu, à tel point qu'elle reprit connaissance et se redressa d'un coup tout en recrachant l'eau qui commençait à s'infiltrer dans ses poumons. Un mince filet de sang glissait sur sa tempe tandis qu'une douleur lancinante envahissait sa tête. Se rendant soudain compte qu'elle n'avait pas pied, elle tâcha de coordonner ses mouvements pour rejoindre le bord.

Rayan, qui s'était déjà fait à l'idée de sa disparition, comprit qu'il devait agir.

Il s'empara de l'épuisette de surface télescopique et se servit du manche pour asséner de violents coups sur le crâne de sa femme. Rosine, déjà fragilisée, n'offrit qu'une molle résistance. Elle tenta en vain de parer les attaques de Rayan en mettant ses mains en protection, mais le combat était trop inégal, et, sans jamais faiblir dans l'intensité, Rayan, en bourreau appliqué et méthodique, lâchait ses puissants coups avec la régularité d'un métronome.

Dès lors, Rosine comprit qu'elle allait mourir.

Les événements passés de sa vie défilèrent mécaniquement dans sa tête, pas grand-chose à vrai dire, juste quelques souvenirs périssables d'une existence luxueuse et formatée.

Puis elle sentit que son corps l'abandonnait, que sa conscience s'évanouissait.

Alors, le néant tant redouté ouvrit sa grande gueule noire et l'avala.

Le golgoth vient d'être terrassé, pensa Rayan, même si ses mains serraient encore le manche de l'épuisette comme pour parer à un ultime soubresaut. Il comprit assez rapidement que c'était à un poids définitivement mort qu'il faisait face.

Il avait donc commis un meurtre, un vrai. Il ne se sentit pas pour autant vraiment différent, juste intrigué par cette nouvelle compétence qu'il venait d'acquérir. Par contre, c'était maintenant que les choses allaient se compliquer. Il devait réfléchir vite, prendre les bonnes décisions avant que la police ne débarque et ne lui pose tout un tas de questions.

Il se mit à faire les cent pas autour de la piscine, pensant à la meilleure stratégie à adopter. Il n'eut pas besoin de cogiter bien longtemps, la solution paraissait évidente, il devait impliquer Kader. C'était sa parole contre la sienne. Surtout que face à un jeune rebeu de la cité il avait toutes les chances d'emporter la confiance des enquêteurs.

Rassuré par ses propres arguments, Rayan, à l'aide d'une serviette de bain, s'occupa d'essuyer soigneusement toutes les traces d'empreintes papillaires se trouvant sur le goulot de la bouteille de gin et sur le manche de l'épuisette. Il alla ensuite récupérer la carte SD stockant les images des caméras de sécurité et la remplaça par une neuve.

Puis, tel un sportif qui cherche à se motiver pour tenter de battre un record, Rayan s'infligea plusieurs gifles avant de composer le numéro du commissariat.

Malgré la fenêtre ouverte et le ventilo sur pied poussé à fond, Mattis étouffait. À ses côtés, Carole, insensible au dérèglement climatique, dormait profondément.

L'écran de son téléphone portable posé sur sa table de chevet s'illumina. C'était Alfonsi.

— On est peut-être en présence d'un meurtre ! dit-elle avec un enthousiasme non dissimulé dans la voix.

Vingt minutes plus tard, Mattis passa la prendre en voiture devant chez elle.

La commissaire portait une robe fendue à la cuisse. Son parfum, dont la note de tête révélait une senteur de fleur d'oranger, prit possession de l'habitacle.

— Vous sortez d'une soirée, patron ?

— Pas vraiment. Autant vous le dire, Franck, j'ai rencontré quelqu'un.

— Ah, je vois, d'où le changement de look.

— Effectivement. Je fréquente une personne assez raffinée, et cette personne se trouve être sensible à l'allure des femmes… Franck, je peux vous poser une question ?

— C'est vous le patron.

— Oubliez le patron, pour une fois.

— Pas de problème, je vous écoute.

— Comment me trouvez-vous ?

— Je pense que vous faites partie des meilleurs chefs qu'il m'ait été donné l'occasion de côtoyer.

— Laissez tomber le cirage, je vous parle de mon physique, Mattis ! Comment me trouvez-vous physiquement ? Soyez franc, hein ! Je vous promets qu'il n'y aura aucune répercussion sur votre carrière, même si vous

dites que je me rapproche plus du thon albacore que de Naomi Watts.

Mattis se racla la gorge.

— Pour ma part, je vous trouve très bien.

— Ah… Vous êtes sûr que vous êtes sincère ?

— On ne peut plus, patr…

— Merci, ça me touche, vous savez. Bien, revenons à ce qui nous occupe ce soir… Le mari, un certain Rayan Martel, vient de découvrir sa femme noyée dans la piscine.

Le cœur de Mattis bondit à l'évocation du nom de Rayan, pressentant la tonne d'emmerdements qui risquait de s'abattre sur lui dans les prochaines heures si on le reliait d'une façon ou d'une autre à cette affaire.

Il préféra garder le silence.

Des rubans de balisage délimitaient la scène de crime, les techniciens de la Scientifique, accoutrés comme des chasseurs alpins, s'activaient aux quatre coins de la piscine, prenant des photos de sécurité avant de se lancer à la recherche d'indices.

Incrédule, Rayan assistait au déroulement des premières investigations. Mattis et Alfonsi se portèrent à sa hauteur.

— Que s'est-il passé ? questionna la commissaire.

— J'aimerais bien le savoir. Nous devions nous rendre chez des amis, mais ma femme s'est désistée au dernier moment à cause d'une grosse migraine. Je l'ai donc laissée se reposer, et j'ai demandé à Kader, un jeune homme qui est employé chez nous, de veiller sur elle le temps que ses médicaments fassent effet. Néanmoins, comme je m'inquiétais pour elle, j'ai finalement décidé d'écourter ma soirée et je suis rentré. C'est là que… que je l'ai découverte dans la piscine…

Rayan tentait de faire monter une larme pour paraître plus crédible, rien ne venait.

Alfonsi, dont le regard s'était attardé sur les débris de verre de la bouteille de gin éparpillés aux abords de la piscine, se rapprocha de Rayan.

— Votre femme était-elle dépressive ? Souffrait-elle d'une addiction quelconque ?

— Disons qu'elle nourrissait une petite faiblesse pour l'alcool, répondit Rayan, trop heureux que les questions s'orientent déjà vers ce sujet. Sauf que ma femme n'aurait jamais attenté à ses jours, ajouta-t-il ? Elle avait très peur de la mort.

— Donc, le dernier à l'avoir vue vivante serait votre employé, le dénommé Kader ? poursuivit Alfonsi.

— Il semblerait.

— Depuis quand travaille-t-il chez vous ?

Rayan se tourna vers Mattis et lui lança un regard plein de sous-entendu.

— Quelques jours. Il s'est toujours montré disponible et courtois. J'avoue qu'au début, j'avais émis quelques réserves à son sujet, mais il les a vite dissipés par sa bonne volonté et son envie de bien faire.

Rayan était content de lui. Brosser un tableau élogieux de Kader lui ferait marquer des points auprès de la police.

— De quelles réserves voulez-vous parler ?

— Eh bien… Le fait qu'il soit issu de la cité voisine ne plaidait pas vraiment en sa faveur, vous connaissez la réputation des jeunes de là-bas…

— La plupart ne posent aucun problème.

— Oui, oui, bien sûr. Toujours est-il qu'il m'a donné entière satisfaction et que je ne le vois pas mêlé à cette histoire.

— L'enquête le déterminera. Tentez de dormir un peu. Il vous faudra venir faire votre déposition au commissariat dès demain matin. Je vois que vous possédez un système de vidéosurveillance.

— Malheureusement, je ne le mets plus en fonction que lorsque je pars en voyage. Nous avions, ma femme et moi, la sensation d'être épiés dans notre propre maison.

— C'est bien dommage.

— Dites-moi, ils vont la laisser longtemps comme ça ? demanda Rayan en désignant du regard la dépouille de Rosine encore à moitié immergée dans l'eau.

— On ne peut pas toucher à la scène de crime tant que la Scientifique opère. Ne restez pas là, allez vous reposer, dit Mattis.

Ils attendirent que Rayan quitte les lieux pour débriefer l'entrevue.

— Trois hypothèses s'offrent à nous, dit Alfonsi : accident, suicide ou meurtre. Partons du principe qu'il s'agisse d'un meurtre… Encore trois possibilités, ça peut être l'employé, une personne extérieure ou le mari. Vous en pensez quoi ?

— Pour tout vous dire, je connais le gamin. C'est moi qui ai suggéré à Martel de le prendre. Je ne crois pas une seconde qu'il soit capable de tuer quelqu'un.

— Je ne saisis pas très bien.

— J'ai voulu jouer au bon samaritain, c'est tout.

— Je vois, j'espère pour vous qu'il n'est pas impliqué, ça la foutrait mal ! Un rôdeur peut-être, ou le mari ? Il m'a pas l'air bien net.

— Je confirme, je le trouve borderline moi aussi. Mais de là à tuer sa femme…

Enfin, les techniciens de la Scientifique donnèrent leur feu vert et deux agents extirpèrent le corps de Rosine de la piscine. Mattis et Alfonsi examinèrent le cadavre à la lueur d'une lampe de poche.

— Elle présente plusieurs plaies au niveau de la tête, nota Mattis. Impossible de se faire ça toute seule.

— Bon, on peut en déduire que quelqu'un s'est acharné sur son crâne. La bouteille fracassée pourrait être l'objet qui a servi à lui porter l'un des coups.

— Nous sommes d'accord.

— Nous avons donc affaire à un crime, jubila Alfonsi. Faites-moi passer la zone au peigne fin, qu'on retrouve ce qui a causé les autres plaies. Maintenant, allons converser avec ce Kader.

Ils regagnèrent la voiture. Alfonsi s'installa côté passager et s'alluma une cigarette pendant que Mattis tournait la clef de contact.

— Franck, vous ne trouvez pas drôle son histoire de caméra de sécurité ?

— Bah, les riches ont l'habitude de s'offrir des tas de gadgets dont ils ne se servent jamais.

— C'est vrai, et pas seulement les riches. Vous verriez le nombre de trucs qui ne sortent jamais de mes placards, et que j'ai pourtant achetés en toute connaissance de cause.

Alfonsi posa sa main sur l'avant-bras de Mattis.

— Au fait, Franck, je dois vous avouer. Quand j'ai dit qu'un jugement négatif sur mon physique n'influerait pas sur votre carrière, j'ai menti…

Ils arrivèrent aux alentours d'une heure du matin.

Avant de frapper, Alfonsi se tourna vers Mattis, l'air grave.

— Il est peut-être armé ? Vous en pensez quoi ?

— Je vous l'ai dit, Kader est juste un gosse désœuvré. Il n'y a rien à craindre.

— Passez devant quand même.

Mattis appuya sur la sonnette. À peine quelques secondes plus tard, la

porte s’ouvrit sur Kader, encore habillé.

— Tu ouvres comme ça, toi ? fit Mattis.

— J’ai cru que c’était quelqu’un d’autre…

— T’es seul ?

— Heu… oui. Ma mère dort chez sa sœur, dans le bâtiment d’en face.

— Bien, on a quelques questions à te poser.

— C’est qui, elle ?

— Elle, c’est le commissaire, alors va fourrer tes fesses sur ce canapé et tiens-toi tranquille.

Kader s’exécuta.

— Tu sais pourquoi on est là ? demanda Mattis.

Kader reluqua ses pieds.

— Je me doute. Comment vous avez fait ? Z’êtes encore plus rapides que dans *Les Experts*. Je suis désolé, j’ai pas réfléchi.

— Ça, c’est un problème récurrent chez toi, reprit Mattis.

— Donc, tu avoues ! dit Alfonsi.

— Oui, elle est dans ma chambre.

Mattis se sentit parcouru d’un frisson désagréable.

— Qui est dans ta chambre ?

— Ben, la bague.

— Quelle bague ?

— Celle que j’ai volée chez mes patrons.

— Ha ! Parce qu’en plus t’as barboté des bijoux !

— En plus de quoi ?

— En plus d’avoir tué ta patronne, sombre crétin !

Kader se redressa d’un coup.

— Vous êtes dingues, j’ai tué personne !

— C’est ce qu’on va voir. Reprenons depuis le début. Raconte-nous ce que t’as fait de ta nuit.

— Ben, j’étais avec ma patronne.

Mattis lui colla une tape sur le crâne.

— Ho ! Kader ! On parle d’un meurtre là ! Alors tu passes la seconde !

— OK, OK ! J’ai pris la bague dans sa chambre pendant qu’elle picolait dehors. Après, comme elle allait mieux, je suis parti.

— C’est tout ? relança Alfonsi.

— Bien sûr que c’est tout ! Vous pensez tout de même pas que je l’ai tuée ? C’est une histoire de ouf !

— Bon, on l’embarque, dit Alfonsi. On va poursuivre l’interrogatoire au poste.

— J’arrive pas à croire qu’elle est morte… dit Kader d’une voix chevrotante.

Prise d’une soudaine compassion devant l’apparente sincérité du jeune homme, la commissaire se saisit de sa main l’espace d’une seconde, comme une mère aurait pu le faire pour rassurer son enfant. Troublée par son propre geste, elle se tourna vers Mattis et lui chuchota :

— C’est vrai qu’il a pas l’air bien méchant. Mais nul doute que même innocent, il aura besoin d’un bon avocat…

# CHAPITRE 15

Affalé dans son fauteuil de bureau, la tête alourdie par le manque de sommeil, Mattis luttait pour ne pas s'écrouler sur son clavier d'ordinateur. Les événements de la veille restaient bien ancrés dans son esprit. S'était-il fourvoyé sur le compte de Kader ? Son instinct de flic lui soufflait pourtant le contraire. Il avait le sentiment de savoir encore faire la différence entre un simple voleur de supérette et un vrai meurtrier.

Il se repassa le fil de la soirée telle qu'elle aurait pu se dérouler en variant les angles d'approche. Mais chacun des scénarios qu'il élaborait le ramenait immanquablement à Rayan. Depuis le début, il ne le sentait pas, ce type, son petit air satisfait, son arrogance teintée de mépris. Ce Rayan faisait partie de ces gens qui vous rendent mal à l'aise dès le premier contact. Mais pour l'instant, Mattis ne possédait aucune preuve pour étayer son raisonnement et devait se contenter de son intime conviction.

Après quarante-huit heures de garde à vue, Kader fut mis en examen pour vol avec récidive et écroué à la prison de Fresnes.

Une semaine plus tard, à la lumière des premiers résultats de l'autopsie, il apparut que Rosine avait eu un rapport sexuel juste avant sa mort et que son sang contenait assez d'alcool pour servir l'apéritif à tout un régiment. Des fragments de peau furent retrouvés sous ses ongles, fragments dont l'ADN correspondait à celui de Kader. Ce dernier fut donc inculpé d'homicide, même si à ce stade de l'enquête il était difficile de reconstituer avec précision le déroulement des événements de la soirée.

Étendu sur son matelas, Kader fixait la teinte cadavérique du plafond de sa cellule. À partir des traces de moisissures qui commençaient à coloniser sa surface, il tentait de composer des silhouettes humaines ou animales comme il s'était parfois amusé à le faire avec la forme des nuages quand il allait s'allonger sur la pelouse du parc de la ville. Mais le cœur n'y était pas et son imagination ne produisait que des figures trop approximatives pour qu'il se prenne réellement au jeu.

Lassé, il se demanda de quoi serait fait son futur. Il ne se faisait guère d'illusions sur ce qui l'attendait. Avec ses antécédents, il pouvait être sûr que le juge lui appliquerait la peine maximale sans forcément chercher à dénouer le vrai du faux. Personne ne croirait qu'un petit rebeu comme lui, ait pu séduire une femme comme Rosine. Le scénario du drame était déjà acté dans leurs têtes. Rosine avait repoussé ses avances, il ne l'avait pas supporté et s'était vengé en lui fracassant son crâne de sale bourgeoise. C'était plié, il prendrait vingt ans au bas mot, peut-être plus. Merde ! Pour une fois qu'il était innocent…

Les jours qui suivirent la mort de sa femme furent compliqués à gérer pour Rayan. La rage avait fait place à la culpabilité, et la vision du corps de Rosine flottant à la surface de l'eau ne quittait plus sa tête.

Au bout d'une semaine, il décida qu'il devait se ressaisir. Pas question que Rosine continue à lui pourrir la vie, bien planquée dans l'au-delà. Certes, si on se référait au cinquième commandement du Décalogue, nul doute qu'il était fautif. Il devait donc s'attendre à rendre des comptes tôt ou tard s'il ne faisait rien pour regagner son salut.

Rayan avait bien pensé prier de longues heures, mais il sentait que cela pouvait paraître un tantinet léger aux yeux du Créateur, vu la gravité du péché commis. Restait la confession. Démarche assez risquée quand on connaissait les positions réformistes du curé de la paroisse. Face à un meurtre, il pouvait très bien décider de ne pas respecter son devoir de silence et prévenir la police. Non, le mieux était qu'il se donne lui-même l'absolution en expiant ses péchés à sa manière. Il devait éprouver physiquement ce deuil, le ressentir jusqu'au plus profond de sa chair. Seule la souffrance le délivrerait.

Il pénétra dans le bar vers 20 heures et s'installa au comptoir. Les rares clients tétaient leur bière en silence. Rayan commanda un double scotch. Il avait pris soin de s'habiller le plus élégamment possible, chemise blanche en soie, pantalon de flanelle à pinces, mocassins en daim. Après son troisième verre, un type posté au bout du comptoir lui lança :

— Tu paies ta tournée, beau gosse ?

Comme c'est facile, pensa Rayan, ces gens sont vraiment prévisibles…

— Et pourquoi donc ?

— T'as l'air d'avoir les moyens.

Rayan étudia son éventuel challenger, il mesurait dans les 1m80, une carrure de hockeyeur, des pognes de gorille. Ses joues étaient bouffées par

d’innombrables petites crevasses, son regard suintait l’alcool et la méchanceté. Il ferait l’affaire.

— Je préfère boire seul.

— Alors pourquoi tu restes pas chez toi ?

Rayan jubilait, se rendre odieux était l’une de ses spécialités.

— J’aime profiter de la faune locale et j’avoue qu’ici je suis servi !

— La faune ? Tu nous compares à des bestioles ?

Rayan ne répondit pas et commanda un autre scotch. Il devait y aller *crescendo* s’il voulait être sûr de déclencher son châtiment.

— Vous biberonnez tous autant chez les bourges ? lança le gorille.

— Il faut bien s’occuper.

— Qu’est-ce que tu fous ici ? Tu cherches à t’encanailler ? Rentre chez toi avant que je m’énerve vraiment.

Le barman torchait ses verres en faisant comme s’il assistait à une conversation anodine tandis que les autres clients se préparaient déjà au spectacle.

— C’est un endroit public que je sache, c’est plutôt toi qui devrais dégager, gros plouc !

Un instant, Rayan se demanda si son insulte ne revêtait pas un côté trop daté, mais il n’eut pas besoin de réfléchir plus avant, le type venait de cogner son verre contre le zinc du comptoir et se dirigeait vers lui d’un air menaçant.

Nous y sommes, pensa Rayan. Pourvu qu’il prenne son temps…

La patte du gorille agrippa son cou.

— Pas ici ! gueula le barman. Allez dans la cour.

Rayan fut traîné jusqu’au fond de la salle. On ouvrit une porte qui donnait sur une courette dans laquelle s’empilaient des caisses de bouteilles vides et des containers à ordures.

La dizaine de clients présents forma un cercle autour des deux compétiteurs.

Le gorille relâcha son étreinte et Rayan en profita pour le frapper immédiatement à la tempe, mais le type ne cilla pas d’un pouce.

— Tu vas morfler ! déclara-t-il en se frottant la joue.

Et en effet, Rayan morfla. Comme jamais de sa vie.

*Maranatha !* répétait-il après chaque coup reçu.

— Mais tu vas la fermer ! hurlait le gorille, dont la rage décuplait au fur et

à mesure qu'il cognait.

Rayan ne cherchait même pas à se protéger, la dérouillée qu'il se prenait représentait pour lui une victoire, un appel à Dieu, un acte ultime de repentance. Gorille, lui, continuait de frapper sans discontinuer, il voulait lui faire sauter toutes les dents, à ce connard d'aristo, lui briser la mâchoire, détruire sa belle petite gueule de nanti.

À la vue du massacre, les spectateurs détournèrent les yeux. En moins de trois minutes, Rayan n'était plus qu'une chiffe molle qui rebondissait sous les coups de boutoir de son bourreau. Puis ce dernier, comme pris par une grande lassitude, cessa subitement de le démolir. Il sortit un mouchard et essuya ses phalanges tuméfiées avant de retourner dans le bar, suivi par la procession des curieux.

Rayan avait eu plus que son compte : allongé sur la dalle en béton, son visage ressemblait à une boule de viande hachée. Un léger râle s'échappait de sa bouche gorgée de sang.

Le barman se pencha vers lui pour tenter d'identifier ce que Rayan murmurait.

*Maranatha, Maranatha*… répéta-t-il avant de sombrer.

Une fois de plus, il se réveilla à l'hôpital. On lui apprit peu après qu'un inconnu l'avait déposé aux urgences dans un sale état.

Le diagnostic fut sans appel, fractures du nez et de la mâchoire, côtes fêlées, contusions multiples, ainsi que trois dents aux abonnés absents.

Rayan refusa l'administration d'antalgiques, il voulait profiter des restes de sa douleur en toute lucidité. Quelque chose d'important s'était produit dans cette cour, quelque chose qui tenait de l'ineffable, du grandiose, du mystique. Dieu l'avait touché du doigt, il le sentait, le message du pardon était passé, désormais il pourrait reprendre son chemin en toute quiétude.

Sur l'écran télé, un animateur déguisé en lapin interviewait un homme politique tandis que derrière eux le public applaudissait sur commande. Tout le monde avait l'air de bien se marrer.

Rayan éteignit le poste et se replongea dans les lettres de saint François à tous ses frères :

*« Or, que tous le sachent bien ; si un homme – que ce soit ici ou là, aujourd'hui ou demain, de telle manière ou autrement, peu importe – meurt en état de péché mortel, sans pénitence et sans réparation, alors qu'il avait la*

*possibilité de réparer et qu'il ne l'a pas fait, le diable lui arrache l'âme du corps, lui causant tant d'angoisse et de tourment, que nul ne peut s'en faire une idée, sauf celui qui en est la victime. »*

Rien qu'à l'idée de se retrouver confronté à cette situation, Rayan ne put réprimer un frisson. Il espérait juste que son acte de pénitence suffirait à l'éloigner durablement de ce genre de châtiment car il estimait avoir quand même bien dégusté…

Il glissa le signet en tissu entre deux pages et referma son livre.

C'est alors que Mattis fit son entrée. Il poussa un « Whaou ! » de stupéfaction en découvrant l'état de Rayan.

— Ben dites donc… On vous a bien arrangé. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Il s'agit des conséquences d'une divergence d'opinions, gargouilla-t-il.

— Vous ne comptez pas porter plainte ?

— À quoi bon ? Le mal est fait.

— Quelle grandeur d'âme, Martel !

Mattis jeta un coup d'œil par la fenêtre. Un type en béquilles traversait lentement le parvis de l'hôpital pendant qu'une ambulance se rangeait toutes sirènes hurlantes devant l'accueil des urgences.

— Bien. Je venais vous dire que la thèse de l'accident ne tient pas, l'autopsie a révélé des marques de coups sur la tête de votre femme, on peut même dire que le meurtrier s'est acharné sur elle. Je suis aussi chargé de vous informer que Kader a eu une relation sexuelle avec elle le soir du drame. Nous ne savons pas encore à ce stade de l'enquête si elle était consentie ou pas.

— Ma femme, avec ce jeune ! ? Vous êtes sûr ?

— Je vais vous épargner les détails, mais oui, nous en sommes sûrs.

— Quelle est votre conviction, lieutenant ?

Mattis plongea son regard dans celui de Rayan.

— Ma conviction ? Eh bien, je pense que ce n'est pas Kader qui a fait le coup.

— Intéressant. Un cambrioleur peut-être ? On m'a dit qu'une bande sévissait par chez nous ces derniers temps…

— Je parierais plutôt pour une personne de son entourage.

— Sous-entendu, moi, n'est-ce pas ?

— C'est une éventualité que je ne dois pas négliger.

— Et pour quel motif ? Nous formions un couple soudé, Rosine et moi. De plus, nous sommes riches à parts égales.

— Pas de baratin, Martel. La passion que nourrissait votre femme pour l'alcool, comme vous dites, prouve que tout n'était pas si rose entre vous deux. On a retrouvé des cadavres de bouteilles planqués un peu partout dans votre maison.

— Sauf que le ministère de la Justice – votre ministère, dois-je vous le rappeler ? – en a décidé autrement en emprisonnant ce jeune homme…

— Oui, préventivement. Mais si mon intuition se vérifie, il ne restera pas incarcéré longtemps.

— Je pense, lieutenant, que l'inimitié que vous me portez fausse votre jugement.

— Je vais vous laisser Martel, mais ne vous inquiétez pas, on se reverra…

— Encore une intuition sans doute ? Vous devriez ouvrir un cabinet de cartomancie.

— Je préfère mettre les criminels sous les verrous, c'est plus gratifiant. À bientôt… Martel.

# CHAPITRE 16

Les visages du Che et de Jim Morrison voisinaient sur le mur de sa chambre. Deux regards noirs portés vers l'horizon, deux destins tragiques qui continuaient à marquer les générations au-delà de leur époque. Mais il y avait bien longtemps que Mélissa ne prêtait plus attention à leurs effigies, ses idéaux romantiques avaient été supplantés par des préoccupations beaucoup moins triviales, dont celle de se trouver un travail stable pour qu'enfin elle puisse envisager de quitter le nid familial. Car être obligée de rester cloîtrée chez ses parents à l'approche de ses vingt-deux ans constituait à ses yeux un aveu d'échec insupportable.

Elle s'était pourtant donné du mal, mais rien n'y avait fait, malgré sa licence de lettres, sa bonne éducation, sa culture personnelle, et son joli minois, la société ne semblait pas disposée à lui faire de la place. Bien sûr, comme tant d'autres, elle venait d'aligner toute une série de CDD dans l'animation, la restauration ou le télémarketing. Des boulots ingrats aux tâches répétitives qui finissaient toujours par l'anéantir nerveusement et la faisaient démissionner au bout de quelques semaines. Ses parents, tous deux professeurs des écoles, ne désespéraient pourtant pas de la voir changer de cap et tenter le concours du CAPES. Sauf que Mélissa ne voulait en aucun cas reproduire leur schéma et finir comme eux, à ressasser de vieux préceptes libertaires auxquels plus personne ne croyait selon elle.

Et dire qu'ils avaient délibérément choisi de continuer à vivre dans cette cité pour soi-disant rester en accord avec leurs idées. Tu parles ! Cela n'avait eu pour effet que de les rendre encore plus aigris, incapables de s'avouer qu'ils rêvaient d'être finalement comme les autres, paisibles propriétaires d'une maison et d'un carré de gazon, bien loin de tous ces cas sociaux. Mais non, ils se tenaient bien droits dans leurs santiags de babos et persistaient à refaire le monde en se passant des vinyles de Ferrat et Brassens chaque samedi soir, tout en éclusant jusqu'à plus soif leur vin des coteaux de l'Ardèche qui leur rappelait leurs sempiternelles vacances d'été en camping.

Quand elle avait appris la nouvelle de l'incarcération de Kader, Mélissa

était restée enfermée dans sa chambre deux jours durant, persuadée de son innocence. Elle le connaissait trop bien et le jugeait incapable de lever la main sur une femme, encore moins de l'assassiner.

Plus tard, elle avait téléchargé puis rempli le formulaire de permis de visite, avant de l'envoyer au chef d'établissement de la maison d'arrêt de Fresnes. Une semaine plus tard, le juge rejeta sa demande au motif que sa visite risquait d'interférer de façon négative sur le bon déroulement de l'enquête.

Mélissa décida alors de se rendre au commissariat pour obtenir de plus amples renseignements. Elle se sentait désormais investie d'une mission. À défaut de trouver un job intéressant, elle mènerait son enquête, ferait éclater la vérité, et arracherait son petit ami aux barreaux de sa cellule.

À son arrivée, elle découvrit le lieutenant Mattis en pleine effervescence. Agrippé au téléphone, il décrivait de grandes circonvolutions avec son bras libre, comme pour étayer ses arguments, mais cela ne semblait pas émouvoir son interlocuteur, vu son état d'énervement.

Mattis finit par raccrocher sèchement le combiné sur sa base.

— Ces artisans ne doutent de rien. Le type voulait que je m'occupe de ses amendes de stationnement en échange d'une remise sur son devis. J'ai eu beau lui expliquer que tout est automatisé…

— Je venais me renseigner sur l'évolution de l'enquête concernant Kader Arouf.

— Et vous êtes qui exactement ?

— Sa petite amie.

Mattis la jaugea un instant. Finalement, ce Kader pouvait faire preuve de goût, pensa-t-il.

— Bien. Ce que je peux vous dire mademoiselle, c'est que votre ami est pour l'instant considéré comme le suspect numéro un.

— Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas la peau claire et qu'il a grandi en cité ?

— Et qu'il se trouvait sur les lieux le soir du crime, et qu'il a dérobé un bijou de grande valeur appartenant à la victime, et qu'il a eu un ra…

Mattis s'arrêta net dans sa phrase. Il n'était peut-être pas utile que la jeune amie de Kader soit mise au courant de ses exploits nocturnes…

— Je ne savais pas pour le vol… mais ça n'en fait pas pour autant un meurtrier.

— Écoutez, l'enquête ne fait que débuter. J'espère obtenir de plus amples

informations. En attendant, soutenez-le, écrivez-lui. Faites-lui parvenir un peu d'argent si vous le pouvez pour qu'il puisse cantiner.

Il lui tendit sa carte professionnelle.

— Si vous apprenez quoi que ce soit…

Tout en se dirigeant vers son arrêt de bus, Mélissa repensait à cette conversation… Elle avait la nette impression que ce lieutenant lui cachait des choses. En tout cas, lui aussi semblait douter de la culpabilité de Kader, c'était un point à retenir.

Elle prit l'initiative de rendre visite à la mère de Kader, craignant qu'elle ne soit au plus mal depuis l'incarcération de son fils.

Vingt minutes plus tard la porte s'ouvrit et Mélissa put constater l'étendue des dégâts : cette femme, qu'elle avait toujours connue avenante et joyeuse, n'était plus que le spectre d'elle-même, le teint blême, les yeux bouffis de chagrin… Elle s'effaça pour la laisser entrer. Puis elle sortit un morceau de tissu de sa manche et se moucha bruyamment.

— Tu n'as pas changé, se reprit-elle en détaillant Mélissa de pied en cap. Tu as toujours été jolie. Et ça depuis la petite section ! Viens t'asseoir avec moi.

Elles s'installèrent dans la cuisine devant un mug de thé.

— Je peux pas croire que mon fils, il a tué cette dame…

— Je ne le crois pas non plus.

Mélissa fit tout son possible pour la consoler en lui assurant qu'il était innocent et que la vérité ne manquerait pas d'éclater d'ici peu.

— Depuis un moment, je ne sais plus qui est mon fils. Et je suis fatiguée avec tout ça…

— Je comprends, comptez sur moi pour vous tenir au courant. Et si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas.

La mère de Kader prit les mains de Mélissa dans les siennes. Elle allait parler quand on sonna à la porte.

C'était un monsieur très soigné qui se présenta, même si son visage semblait s'être pris de passion pour le mouvement cubiste.

— Je me présente, Rayan Martel dit-il d'une voix qui se voulait rassurante. Je suis la personne qui employait votre fils.

La mère de Kader commença à défaillir et s'accrocha au bras de Mélissa.

— Ne vous inquiétez pas, madame, enchaîna Rayan, je suis uniquement là dans le but de vous exprimer mon soutien.

Ils prirent à nouveau du thé, mais dans le salon cette fois-ci. Les deux femmes se montraient captivées par l'éloquence et les bonnes manières de Rayan. Lequel se disait lui aussi persuadé de l'innocence de Kader, et comptait même engager un ténor du barreau pour le défendre. Mélissa pensa que cet homme faisait preuve d'une profonde humanité en ne cédant pas au réflexe conditionné de tous ceux qui voyaient en Kader un meurtrier fait sur mesure. Finalement la terre n'était pas uniquement peuplée de salauds comme elle avait tendance à le croire ces derniers temps…

La discussion dévia ensuite sur les problèmes d'insertion de la jeunesse actuelle et sur l'incapacité des politiques à traiter les grands sujets de société. Mélissa en profita pour parler de ses difficultés à trouver un travail tandis que Rayan ne la quittait pas des yeux.

Juste avant de prendre congé, il déposa de façon anodine un chèque sous le sucrier de la cuisine.

Mélissa le rattrapa à l'ascenseur. Elle mit sa jambe en opposition pour empêcher la fermeture de la porte coulissante.

— Je voulais vous dire, c'est bien ce que vous faites… Quand je vois cette femme qui se saigne aux quatre veines sans jamais se plaindre…

— Une mère courage, sans aucun doute.

Mélissa pénétra dans la cabine.

— Je vous raccompagne.

Le regard fixé sur l'indicateur d'étage, Rayan lança :

— J'y songe, demain j'organise une soirée chez moi pour honorer la mémoire de ma femme. Vous n'avez qu'à venir. Le candidat divers droite aux prochaines élections municipales m'a promis de passer. Je pourrais lui toucher deux mots de votre situation. Il y aura aussi un DJ que l'on dit très côté sur la scène parisienne.

Sans savoir pourquoi, Mélissa s'arrêta de respirer pendant quelques secondes. Une fête, un homme important, un DJ !

Le soir venu, Rayan dîna d'un avocat et d'un yaourt à la figue. Puis il s'installa devant son ordinateur pour tenter d'en savoir plus sur Mélissa. Il devait l'avouer, cette jeune femme lui avait tapé dans l'œil. Comment un garçon aussi ordinaire que Kader avait-il bien pu la séduire ?

Ses investigations ne le menèrent à rien. Mélissa semblait ne faire partie d'aucun réseau social et sa recherche par images ne lui fournit que des photos

d’homonymes. Déçu, il s’accorda un cognac Grande Champagne et s’alluma un cigare Vegas Robaina tout en écoutant des *Nocturnes* de Chopin. Peu avant minuit, après avoir finalement liquidé un quart de la bouteille, il se remit face à son clavier d’ordinateur et ouvrit le fichier contenant toutes ses vidéos. Il allongea ses jambes sur son bureau et lança l’une d’elles.

C’était comme dans un film dont il serait l’acteur principal. Il avait beau l’avoir visionnée à de multiples reprises, il restait toujours fasciné par l’intensité dramatique qui se dégageait de la scène. Un unique plan-séquence dans lequel deux destins s’affrontaient dans une lutte à mort. Tout lui plaisait, le mouvement des corps tout d’abord, cette excitation palpable, cette tension omniprésente, malgré l’absence de son sur les images. Ensuite venait la déformation des visages sous l’effet de la colère, la bouteille qu’il vidait dans la piscine, les insultes, l’explosion du verre sur la tête de sa femme, sa chute, suivie de ce court moment de latence, quand il l’avait cru morte une première fois. En guise de climax, la répétition des coups face aux efforts pathétiques de Rosine pour se défendre.

Et enfin, son corps inerte rejoignant le monde du silence. Une vraie tragédie shakespearienne.

Rayan savait qu’il prenait un gros risque en conservant les images captées par la caméra de sécurité. Mais impossible pour lui de se contenter d’un souvenir, volatil par essence. Il voulait pouvoir se replonger à sa guise dans cette vidéo. Il n’arrivait pas à comprendre cette fascination morbide qui s’exerçait sur lui depuis quelque temps déjà. Ce goût immodéré pour la souffrance, le sang et la mort.

Il ne l’expliquait pas, c’était en lui.

# CHAPITRE 17

On assistait à un blocage de la situation anticyclonique. Les températures restaient anormalement hautes, à tel point que le mercure franchissait la barre des vingt degrés dès huit heures du matin.

Comme tout le monde, Mattis souffrait de la chaleur. Il détestait se sentir moite toute la journée ou s'essouffler au moindre effort. Au moins, tant que la sécheresse persistait, il pouvait continuer à dormir au sec et repousser les travaux de rénovation de la toiture.

Cette même chaleur semblait aussi abrutir la délinquance et, faute de plainte à traiter, le lieutenant passait le plus clair de son temps à suer seul dans son bureau. Cela lui laissait le loisir de gamberger sur son affaire. Il avait beau retourner le problème dans tous les sens, il en revenait toujours à la même conclusion. Kader ne pouvait avoir commis ce crime, et cela pour plusieurs raisons : un, il le savait assez malin pour dérober une bague sans se faire prendre en flag par sa patronne, deux, les griffures superficielles constatées dans son dos témoignaient plus d'une réaction de plaisir de la part de la femme de Rayan que d'un acte d'autodéfense désespéré. De plus son taux d'alcoolémie le soir du drame s'était révélé ridiculement bas, on pouvait donc écarter le meurtre sous emprise.

Sauf que ces arguments mis bout à bout ne suffiraient sans doute pas à emporter la décision d'un jury. Mattis avait certes interrogé le gérant du bar puis l'espèce de colosse qui s'était occupé de corriger Rayan, mais cela n'avait pas permis de dégager de nouveaux éléments, mis à part le fait que Rayan avait cherché à tout prix à se faire démolir. Ce qui d'ailleurs le confortait dans son jugement. Ce type était très certainement dérangé, dérangé et dangereux.

À peine arrivé chez lui, il ouvrit son frigo et descendit une mini-bouteille d'eau de source en une seule gorgée. Puis il s'écroula dans le canapé pendant que Carole se douchait pour la troisième fois de la journée. Mattis mourait d'envie de se servir un whisky agrémenté d'une petite clope, mais il patienta,

sachant que sa femme n’apprécierait pas qu’il commence à boire sans elle.

Enfin, elle apparut, ruisselante, une serviette nouée autour du buste.

— Je prendrais bien un verre, dit Mattis sur un ton détaché.

— On n’est pas vendredi !

— Je sais, ce sera l’exception qui confirme la règle.

— Si tu veux.

Mattis fut étonné que Carole ait cédé aussi facilement.

Il partit chercher des glaçons et remplit deux verres.

— Tu les charges trop, dit Carole.

— C’est les glaçons qui font cet effet.

— Mouais…

Carole s’installa dans le vieux fauteuil en cuir râpé qu’ils avaient chiné dans une brocante de village.

— Cette serviette te va à ravir, ma chérie.

— C’est l’œuvre d’un jeune créateur, tu vois le magasin tout rouillé au fond de la zone industrielle ? J’en ai eu trois pour vingt euros. Sinon, comment te sens-tu ?

Mattis ne flaira pas l’embrouille et répondit :

— Très bien. Pourquoi ?

— Parfait, j’avais besoin de te savoir détendu avant de t’annoncer la nouvelle.

Mattis avala son whisky en grimaçant, comprenant que la bienveillance de Carole était calculée.

— Alors voilà, selon toute vraisemblance, je suis enceinte.

Mattis serra son verre comme s’il voulait en éprouver la résistance.

— Tu es sérieuse ! ?

— T’as pas l’air content ?

— Si, si…

Carole se leva.

— J’étais sûre que tu allais mal le prendre, y’a qu’à voir ta tête !

— Merde, Carole, j’ai rien dit !

— Justement.

— Laisse-moi au moins le temps de digérer la nouvelle !

— Digérer ?

— C’est une façon de parler.

— Bon, je vais m’habiller, saoule-toi si ça te chante.

— Carole…

Elle quitta le salon, laissant Mattis face à sa digestion. Comment pouvait-il lui avouer que malgré ses efforts d’adaptation, la vie lui paraissait le plus souvent dépourvue d’intérêt et que, par là même, il doutait sérieusement du bien-fondé de se reproduire à tout prix ?

Peut-être valait-il mieux s’en tenir là et attendre sagement que le monde s’éteigne de lui-même…

Il jugea plus prudent de dormir sur le canapé, Carole devait encore ruminer leur conversation et il ne voulait pas d’une engueulade supplémentaire au coin de l’oreiller.

Sa nuit fut entrecoupée de cauchemars. Il se réveilla vers 6 heures, le tee-shirt collé à la peau par la sueur et le dos en vrac. Après une douche froide et un café noir, il se rendit à son bureau sans pouvoir penser à autre chose qu’à sa dispute de la veille.

La commissaire Alfonsi débarqua alors qu’il tapait l’expression « père indigne » sur son moteur de recherche.

— Vous êtes bien matinal, Mattis.

— La chaleur m’empêche de dormir.

— Faites installer une clim’.

— J’ai d’autres priorités pour l’instant.

— En tout cas, j’espère que vos sens sont toujours en éveil. Du nouveau sur Martel ?

— J’ai appris qu’il utilisait les services d’un salon de massage plusieurs fois par semaine.

— Et… ?

— Rien de plus, ça nous donne juste une indication supplémentaire sur le bonhomme.

— D’accord, Franck. Mais je ne vois rien qui puisse nous amener à lui passer les menottes. Si on commence à enfermer tous ceux qui se font palucher par des professionnelles, on va exploser les capacités d’accueil des prisons !

— C’est déjà le cas.

— Effectivement. Franck, je veux bien vous suivre dans vos convictions, mais il me faut quelque chose de tangible.

— Je sais, patron. Je vais creuser.

À peine rentré, profitant de l’absence de Carole, Mattis se dirigea vers le frigo et se décapsula une bière. Après une conséquente gorgée, il se sentit mieux et sortit sur le perron s’allumer une cigarette.

Le gamin n’était même pas encore sorti du ventre de sa mère qu’il se forçait déjà à fumer à l’extérieur de chez lui, pensa-t-il. Il devait se rendre à l’évidence, il ne voyait dans ce môme qu’une somme d’obligations qu’il n’avait plus envie d’assumer. D’un autre côté, il lui paraissait difficile d’être à nouveau père en traînant des pieds, éduquer un enfant ce n’était pas comme descendre la poubelle chaque semaine, il fallait s’investir un minimum, et ce minimum, il ne l’avait pas.

Sa bière terminée, il eut dans l’idée d’en ouvrir une autre, histoire de se sentir vraiment à l’aise. Mais la crainte que Carole ne débarque et ne lui fasse encore une scène l’emporta et il monta à l’étage voir ce qu’elle faisait.

Dans la chambre, il découvrit un mot posé bien en évidence sur le lit.

*Franck,*

*Je pensais que les choses se feraient naturellement, mais apparemment ce n’est pas le cas. Je te sens absent, pas concerné. Tu continues à vivre dans ta sphère, sans te soucier des autres. Jamais tu ne cherches à savoir ce qui se passe dans ma tête, ce que je peux ressentir, désirer. C’est comme si tu passais ton temps à regarder par la fenêtre pendant que moi j’attends derrière que tu daignes te retourner.*

*Peut-être que je ne suis pas la personne qu’il te faut, peut-être que tu ne sais pas vivre autrement qu’entre deux eaux. Je pars donc prendre l’air quelques jours. Ça nous fera du bien à tous les deux. Profite de ce laps de temps pour réfléchir.*

***Upload by www.bookys-gratuit.com***

*Carole*

Mattis relut la lettre puis la glissa dans le petit tiroir de sa table de nuit. Encore une fois, Carole avait visé juste en pointant son égoïsme et son indétermination chronique. Pourtant, à quarante ans passés il ne voyait pas comment y remédier. Il arrivait plus ou moins à contrôler ses addictions et à mettre de côté ses tendances autodestructrices, mais forcer ainsi sa nature lui

demandait une telle débauche d’énergie qu’il se sentait toujours à la limite du pétage de câble définitif…

# CHAPITRE 19

Mélissa hésita quelques secondes avant de sonner à l'interphone, pareille à une actrice qui s'apprête à monter sur scène, elle se sentait un peu traqueuse. Elle se passa les mains sur les hanches pour gommer les plis de sa robe noire achetée dans une boutique de dégriffe et pressa le bouton.

Un témoin lumineux clignota. Le portail coulissa.

Mélissa s'engagea dans l'allée et aperçu Rayan qui venait à sa rencontre. Il portait un sarouel blanc, une paire de spartiates en cuir, et des lunettes de soleil cerclaient le sommet de son crâne.

— Vous êtes en avance, tant mieux.

Mélissa s'en voulut, mais elle avait tellement trépigné toute la journée à l'idée de participer à cette fête qu'elle n'avait pu s'empêcher de prendre son bus plus tôt que prévu.

— On en peut plus de cette chaleur ! Venez-vous installer à l'ombre, près de la piscine.

Rayan lui tendit une coupe de champagne.

— Il faut penser à s'hydrater.

Mélissa répondit par un petit sourire de convenance et effectua un panoramique admiratif de la propriété. Le vent agitait la cime des arbres et les rayons du soleil miroitaient à la surface de l'eau. À aucun moment il ne lui vint à l'esprit qu'un cadavre avait récemment séjourné dans cette étendue limpide.

— C'est un très bel endroit.

— Oui, il n'y a qu'ici que je me sens apaisé. Même si les choses vont être différentes maintenant… s'empressa-t-il d'ajouter.

— Je comprends.

— Mais place à la fête. Je veux que les gens soient heureux et qu'ils s'amusent. Rosine n'en attendrait pas moins. Je vais devoir te laisser… On peut se tutoyer ? Je dois m'occuper des derniers réglages. Prends tes aises, je reviens vite vers toi pour te présenter aux éminences de cette ville. Tu verras,

belle comme tu es, les propositions ne vont pas manquer. Je te parle de travail bien sûr !

Mélissa se sentit rougir et avala le reste de son champagne pour faire diversion.

Elle s'installa sur une balancelle et sirota une autre coupe tout en observant Rayan accueillir les invités qui arrivaient au compte-gouttes. Elle fuma deux cigarettes coup sur coup avant d'aller se poster près du buffet que le personnel de restauration était en train d'achalander en boissons et amuse-bouche de toutes sortes.

Mélissa ne savait pas comment se tenir et se demandait ce qu'elle pourrait bien raconter de sa vie si quelqu'un lui adressait la parole. Elle n'eut pas besoin de cogiter plus longtemps, Rayan revenait déjà.

— Je vais te présenter au futur maire, Henri Montcalm. Enfin, je l'espère, j'ai misé gros sur lui. Profitons qu'il ait encore les idées claires pour lui parler de toi.

Accompagné d'un labrador et d'une jolie blonde reformatée des pieds à la tête, le candidat tournait au whisky sans glace.

Rayan et Montcalm échangèrent une accolade aussi sincère qu'une promesse électorale. Rayan fit les présentations.

— Comment allez-vous, monsieur le maire ?

— Faut arrêter avec ça, tu vas finir par me porter la poisse, Rayan. Les sondages ne sont pas bons. Je voulais me positionner au centre droit, mais on dirait que je ne clive pas assez, que les gens veulent du lourd. Du coup, mon équipe est en train de réfléchir à des propositions plus radicales, sur la sécurité notamment. J'ai ce connard du FN qui me talonne, il n'arrête pas de surenchérir à chacune de mes suggestions. La semaine dernière, je dis : « Il nous faut plus d'agents municipaux et de caméras de surveillance ! » et cet enfoiré publie illico un communiqué comme quoi il faut tripler les effectifs et organiser des milices citoyennes pour sécuriser nos résidences. Mais attends, je lui prépare un Scud qu'il va pas voir venir. On va lancer un programme de quartiers résidentiels fermés et protégés, comme aux States avec les « *gated communities* ». On va faire une maquette, pondre un budget et lancer un appel d'offres. Je suis sûr que c'est le genre d'idée qui peut cartonner.

— N'oublie pas la classe moyenne.

— J'y songe. Je leur parle bio et piste cyclable. Avec mon équipe, on a aussi fait une descente dans les quartiers. Un peu pour la forme d'ailleurs, car

on sait que le taux de retours reste marginal. Les gens ont trop la flemme d'aller s'inscrire sur les listes électorales. Couché, Obama ! lança Montcalm à l'adresse de son chien qui frétillait autour d'eux dans l'espoir qu'un des invités lui lâche un toast. Les lois ne sont pas assez coercitives, reprit-il, les socialistes n'ont aucune politique sécuritaire, la droite est trop molle, quant au FN, ce sont des incapables. On doit renouer avec l'autorité de l'État, faire comprendre à tous ceux qui ne respectent pas la république que la sanction sera forte, que notre main ne tremblera pas !

La compagne d'Henri acquiesçait sagement de la tête pendant qu'il martelait son discours pré-usiné.

— À ce propos… Dire que j'ai fait un selfie avec l'assassin de ta femme, merde, je te jure, ça me rend malade.

— Tu pouvais pas savoir, et rien ne prouve que ce soit lui.

— Mouais, il est quand même en taule.

— En préventive, précisa Mélissa.

— Au fait, dit Rayan en la désignant du regard, cette charmante jeune femme est à la recherche d'un emploi. C'est une personne motivée et dynamique.

Semblant découvrir sa présence, Henri, la jaugea un instant.

— Mon équipe de campagne est au complet, mais si je remporte les élections j'aurai besoin de sang neuf. Et puis… que ne ferais-je pas pour l'un de mes meilleurs donateurs !

Mélissa n'en revenait pas, l'affaire paraissait réglée. Elle repensa à toutes les galères administratives qu'elle avait dû endurer, ces heures d'attente dans des bureaux impersonnels, sous une lumière crue, les fesses vissées sur une chaise en dur. Ces coups de fil incessants, ces tonnes de mails ou ces montagnes de lettres qui n'aboutissaient jamais. Quel besoin à ce moment-là d'élaborer des lois, de mettre en place toutes ces procédures éreintantes s'il suffisait d'une discussion informelle pour résoudre son problème ?

Les serveurs, le plateau soudé à la main, virevoltaient entre les grappes d'invités. Rayan, très à son aise, passait lui aussi d'un groupe à un autre. Les gens l'embrassaient ou l'étreignaient chaleureusement. Il n'avait rien du type censé honorer la mémoire de sa femme, pensa Mélissa, mais sans doute était-ce pour lui une façon de masquer son chagrin que d'arborer cet air jovial, une sorte de contre-feu qui l'empêchait de craquer devant tout le monde.

Les hommes que croisait Mélissa la fixaient tous d'un même air libidineux. Ça ne la dérangeait pas, elle avait l'habitude de ces regards braqués sur son corps. Ce n'était rien par rapport aux réflexions salaces dont elle était la cible dans la rue, ou à ces pervers qui venaient se frotter contre elle aux heures de pointe dans les transports en commun. Au moins, ici, les gens savaient se tenir.

La fête battait son plein, les conversations se déliaient, les corps se rapprochaient, on se tapait sur l'épaule, on riait aux éclats tandis que le DJ dépêché sur place montait le son.

Mélissa arrivait parfois à saisir quelques bribes de ce qu'il se disait. En général, les hommes discutaient business ou se plaignaient des taux de prélèvement prohibitifs du gouvernement, les femmes quant à elles s'en tenaient aux dernières tendances en matière de mode ou s'échangeaient les plans d'endroits « *Awesome* » qu'il fallait ABsolument visiter.

L'ambiance monta encore d'un cran. Des filles, qui apparemment avaient tout prévu, sortirent en maillot de bain de la maison et se jetèrent dans la piscine. Elles entamèrent alors une sorte de danse aquatique au rythme de la musique techno pendant que les hommes les plus éméchés retiraient à leur tour leurs vêtements et plongeaient en caleçon rejoindre les sirènes d'un soir, sous le regard consterné de leurs épouses.

Mélissa s'éloigna du cœur de la fête pour aller s'en griller une.

Un type l'aborda. La cinquantaine, chevelure poivre et sel, mâchoire carrée, portant une chemise claire largement déboutonnée qui laissait apparaître une peau cuivrée, recouverte d'une toison blanche. Son élocution était fluide, son phrasé agréable. Il s'appelait Mel. Il lui parla de la côte méditerranéenne, Saint-Tropez, Menton, Capri. Ce qui retint toute la curiosité de Mélissa, elle qui n'avait pour souvenir de la mer que les bords frais et venteux de la Manche.

À peine dix minutes venaient de s'écouler qu'il voulait déjà l'inviter dans sa villa du Lavandou et lui faire découvrir la plongée sous-marine, la pêche sportive et les clubs à la mode. Mélissa écoutait poliment, impressionnée et flattée à la fois d'être l'objet de tant d'attention. Elle commençait à se sentir un peu spéciale et mourait d'envie de se fondre dans ce monde où tout semblait possible.

Mel restait courtois, souriant, ne la quittait pas des yeux. Il s'éclipsa pour ramener une coupe de champagne. Mélissa se laissa tenter, une fois, deux

fois… puis elle perdit le fil de la soirée, les sons alentour s'étouffèrent et elle éprouva de la difficulté à se maintenir en équilibre. Elle sentit même un bras la soutenir puis la diriger vers l'intérieur de la villa.

Elle se réveilla avec un arrière-goût de vomi dans la bouche alors que la lumière commençait à poindre à travers les rideaux. Elle se trouvait dans une chambre, encore habillée, allongée sur un lit aux dimensions extravagantes et recouverte d'un drap de satin mauve.

Elle tenta de se remémorer la soirée, mais ses souvenirs s'arrêtaient toujours au moment où le type à la mâchoire carrée lui parlait du carénage de son Riva.

C'est à ce moment que Rayan entra dans la chambre. Lui aussi portait encore ses vêtements de la veille et n'avait pas l'air frais.

— Tu verrais le bordel qui règne en bas… Alors, comment te sens-tu ?

— J'ai affreusement mal à la tête. Je peux savoir comment je me suis retrouvée dans ce lit ? Je ne me souviens de rien.

— Tu as trop bu, ma petite, et tu as vomi dans mon salon… On t'a donc rapatriée ici.

— Je ne comprends pas, j'ai à peine touché au champagne !

— Ce sont des choses qui arrivent…

— Je suis vraiment désolée. Si ton ami Henri a assisté à ma prestation, je ne suis pas près de faire partie de son équipe.

— Ne te tracasse pas pour ça. Et puis je vais te dire, une fille comme toi n'est pas faite pour se retrouver coincée derrière un bureau.

— Je me demande bien pour quoi je suis faite…

— Dîner avec moi demain soir, par exemple.

Mélissa le dévisagea, elle ne s'attendait pas à ce genre de proposition après sa performance de la veille.

— C'est gentil, mais…

— Le meilleur restaurant de la ville, deux étoiles au Michelin, crois-moi, c'est une expérience qu'on n'oublie pas.

— Dans ce cas…

— Parfait. Je passe te prendre demain vers 20 heures. Il y a une salle de bains au bout du couloir. Je te laisse, j'ai moi aussi besoin de récupérer.

Rayan prit congé et regagna sa chambre. Il s'allongea sur son lit sans se donner la peine de retirer ses chaussures et se remit en tête le déroulement de

la soirée à partir du moment où il avait vu Mélissa entrer dans le salon en titubant, soutenue par un de ses amis.

Il allait s'enquérir de son état quand il fut happé par un petit groupe d'invités surexcités qui tenait absolument à le faire danser sur le dernier tube de Rihanna.

Dix minutes plus tard, il retourna dans le salon mais Mélissa n'y était plus. Inquiet, il grimpa à l'étage et ouvrit l'une de ses chambres d'ami. Il la découvrit, inconsciente, allongée sur le dos, sa robe remontée jusqu'au niveau du bassin. Face à elle, Mel, le pantalon ratatiné au bas des chevilles, s'apprêtait à la chevaucher.

Il tourna la tête en direction de Rayan.

— C'est un sacré joli petit bout que tu nous as ramené. Ça te dérange pas si je passe en premier ?

— Laisse-la tranquille.

— T'en fais pas, elle ne se rendra compte de rien, j'ai versé quelques gouttes de GHB dans son champagne.

— Dégage de cette pièce.

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est qu'une fille des quartiers…

— Dépêche-toi avant qu'il ne soit trop tard.

— Ah j'ai compris, tu la veux pour toi tout seul. Je t'ai connu plus partageur.

Rayan se saisit alors d'un bouddha en bronze posé sur une commode et le projeta sur Mel.

Dans toute sa sagesse, le bouddha frôla son crâne et finit sa course dans le mur.

— T'es malade !

— Ça se pourrait bien…

Comprenant à son regard que Rayan ne plaisantait pas, Mel remonta son pantalon précipitamment et quitta la pièce en courbant l'échine, de peur qu'une autre divinité ne tente de s'abattre sur lui.

Rayan s'approcha de Mélissa. Il posa sa main sur l'intérieur de la cuisse de la jeune femme et la fit glisser jusqu'à sa toison brune. La sensation était extrême. Il suffisait de la contempler pour s'en convaincre, qui d'autre que Dieu aurait pu créer une créature aussi délicate, harmonieuse et sensuelle ?

Il sentit son sexe durcir à l'intérieur de son pantalon, mais il rabaissa la robe de Mélissa et la recouvrit avec le drap.

# CHAPITRE 20

La chute était interminable, comme une pierre qui enfile précipice sur précipice. Kader se réveilla, le souffle court, le visage tordu par la peur, à peine soulagé d'être encore vivant.

La chaleur et la crainte de replonger dans un nouveau cauchemar l'empêchèrent de se rendormir. Il se dit que tout aurait pu être différent s'il s'était plus impliqué dans ses études ou s'était mis en quête d'un vrai travail, au lieu de passer son temps à se fracasser la tête et laisser filer les jours, les mois, les années, pour en arriver là, au milieu de nulle part, coincé dans ce caisson irrespirable, pénétré par ce sentiment étrange que sa vie était déjà derrière lui.

Assis sur le matelas du dessous, ses deux collègues de cellule se confectionnaient un joint à l'aide d'une page de la Bible empruntée à la bibliothèque. C'était le papier le plus fin qu'ils aient dégoté pour remplacer leur pénurie de feuilles à rouler. Leur sujet de discussion portait encore sur la blonde tatouée de l'émission de télé-réalité *Secret Story* qu'ils jugeaient trop bonne. Après deux trois autres considérations anatomiques, ils imaginèrent d'audacieux scénarios dans lesquels ladite blonde se trouvait soumise à forte contribution.

Kader poussa le son de son iPod pour ne plus les entendre. Mélissa avait raison, il ne valait pas mieux que ces deux abrutis, pauvre mouche revenant sans cesse se cogner contre le carreau de ses illusions.

Il fallait que ça change.

Il se replongea alors dans le livre de nouvelles qu'elle lui avait prêté. Au fil des pages, il se rendit compte qu'il commençait à prendre goût à la lecture. C'était comme une fenêtre ouverte sur le monde, une évasion temporaire qui lui faisait oublier sa détention. Il aimait se mettre dans la peau des différents protagonistes, s'identifier à eux et, un peu comme dans un jeu FPS, vivre leurs actions à la première personne.

Ce soir-là, il lut cinquante pages d'affilée, sans jamais céder au sommeil.

# CHAPITRE 21

Une fois rentrée chez elle, Mélissa éprouva le besoin de reprendre une douche. Elle dîna ensuite dans sa chambre d'une barquette de lasagnes surgelées passée au micro-ondes pendant que ses parents s'échangeaient leur lot quotidien d'invectives. L'élément déclencheur, ce soir-là, venait de la cartouche d'encre de la photocopieuse que son père tardait à remplacer.

La mère de Mélissa débarqua sans frapper.

— C'est vraiment plus possible… Ton père…

— S'il te plaît, maman, ne me prends pas à témoin à chaque fois que vous partez en vrille tous les deux.

— Tu as raison, ça n'en vaut pas la peine. On verra comment il se débrouillera quand j'aurai fait mes valises.

— Votre problème c'est que vous vous croyez indispensables l'un à l'autre. Pense à toi, pour une fois.

*T'as pris vingt ans, maman, t'as encore grossi*, pensa Mélissa. *Tu ne te maquilles plus, tu portes les mêmes fringues depuis dix ans, tu manges sans compter. Je ne te vois jamais ouvrir un bouquin, parler d'un film. T'es malheureuse, ça se voit tellement tu sais. Pourquoi tu ne te casses pas vraiment, qu'est-ce qui te retient ? Certainement pas l'amour, l'habitude peut-être, à moins que cela ne soit la peur de te retrouver seule avec plus personne avec qui t'engueuler ? Où sont passés tes putains d'idéaux ? Tes éclats de rire, ton amour de la fête, tes week-ends improvisés* ?

Sa mère lui tendit une enveloppe.

— Tiens, tu as reçu une lettre ce matin. Ça va sinon ? On se voit de moins en moins, pourquoi tu manges tout le temps dans ta chambre ?

— À ton avis, maman ?

— Et ta recherche d'emploi ?

— Je suis sur un truc mais je préfère pas en parler tant que c'est pas sûr.

— Je comprends… Bonne nuit, ma chérie.

Mélissa attendit que la porte se referme pour ouvrir l'enveloppe. Elle

reconnut immédiatement l'écriture désordonnée de Kader.

Elle lut.

*Slt*

*C'est galère ici. Les matons nous parlent comme à des chiens, les deux autres gars de la cellule passe leur temps à maté la télé et les jours se ressemble tous. Tu vois, la prison ça fait réfléchir. Le soir, t'entend des cris et impossible de savoir si c'est des dingues ou des types qui se font lattés ou pire encore… Je te parle même pas des toilettes, Ya une séparation, mais tu peux pas fermer la porte complètement à cause de la sécurité. Du coup t'as le droit aux bruits et aux odeurs, LOL. Je pense souvent à toi, vu que j'ai que ça à faire, penser. mais j'ai décidé de changer, vraiment, j'arète les conneries, je prend ma vie en main. Je lis ton livre, ça m'aide, et yen a plein d'autres à la bibliothèque que je vais prendre. Faut que j'aprenne à parlé à l'endroit ! Avec mon accent de racaille je trouverai jamais un taf valable. Tu sais, j'y suis pour rien dans la mort de cette femme. Quand je suis parti de chez elle, elle était bien vivante, décalquée au gin, mais vivante. J'espère que tu me crois, c'est important pour moi que tu me crois. J'en ai marre de cette vie, je veux faire quelque chose de moi. Bon, pour les études c'est mort, mais je pourrai trouvé un travail, faire mon trou et me calmer sur le chichon. Je pourrai apprendre la mécanique, réparer des scoots, achetés hein ! ;-) Voilà, c'est pas très gai tout ça, mais la prison est pas faite pour faire marré, sinon tout le monde irait. J'aimerai bien que tu m'envoie une photo de toi, ça me ferai de la compagnie. J'ai jamais écris une aussi longue lettre, je t'ai dit je change !*

*J'espère que tu me kiffe encore.*

*Kader*

Mélissa replia la lettre et la glissa entre les pages de son livre fétiche *La Faim* de Knut Hamsun. Qu'espérait-il cet idiot ? C'est sûr qu'il avait de quoi faire rêver avec son orthographe niveau cm2, son super appart' de 9 $m^2$, et ses alléchantes perspectives d'avenir. Comment avait-elle pu s'éprendre d'un garçon comme ça ? Ce n'était certainement pas lui qui allait la tirer vers le haut.

Sans doute avait-elle cru pouvoir le modeler à sa façon, mais il lui aurait

suffi de faire preuve d'un peu plus de jugeote pour se rendre compte que c'était peine perdue avec ce genre de spécimen. Sans compter qu'elle n'était plus si sûre qu'il soit vraiment innocent.

Elle s'allongea sur son lit et ferma les yeux. Elle repensa aux années de collège, lorsque Kader tentait de carotter quelques points en copiant par-dessus son épaule pendant les contrôles de maths ou d'histoire. Ou quand il la faisait rire en mimant les profs du bahut pendant les heures de récré. Elle avait conscience de l'ambivalence de ses sentiments le concernant, pourtant, en son for intérieur, elle savait qu'elle n'aurait pas la force de le suivre ou de s'occuper de lui, elle avait déjà suffisamment à faire avec sa propre vie.

Rayan tendit sa clef de contact au voiturier pendant que Mélissa s'assurait de la bonne tenue de sa coiffure dans le reflet d'une vitre du restaurant.

Ils montèrent une volée de marches et pénétrèrent dans la grande salle. Une verrière de style Art nouveau surplombait les tables tandis que des reproductions de tableaux de Klimt ornementaient les murs.

Planté derrière son pupitre, le maître d'hôtel les salua avec une déférence un peu trop appuyée pour être sincère. Il vérifia le registre des réservations puis les accompagna à leur table.

Impressionnée, Mélissa se sentit soudain moche et ridicule dans sa petite robe noire sans prétention, au milieu de ce décor si raffiné.

— Je ne pensais pas que ce serait aussi habillé, dit-elle.

— Les gens sont comme ça dans le coin, ils ne peuvent pas s'empêcher d'enfiler un smoking à la moindre occasion.

Rayan fit un signe en direction du sommelier pendant que Mélissa parcourait la salle du regard. Dans un silence monacal, les clients manipulaient leurs couverts avec une parfaite maîtrise.

— Les gens ont l'air triste, remarqua Mélissa.

— Ils le sont.

— Je me demande pourquoi ! On ne va pas les plaindre quand même…

— Crois-moi, chaque être humain sur cette terre est à plaindre. Sinon, l'endroit te plaît ?

Bien sûr que l'endroit lui plaisait, tout avait l'air si calme, si posé, si parfait… Bercée par la musique et le champagne, en face d'un homme doux et attentif… La meilleure place qui soit. Elle aurait voulu que cet instant ne finisse jamais.

— Ça fait bizarre d’être traités comme si nous étions des gens importants.

— Nous le sommes !

— En tout cas, c’est une sensation agréable.

— Qu’il ne tient qu’à toi de renouveler.

Ne sachant quoi répondre, Mélissa changea de sujet.

— Tu as encore tes parents ?

Rayan se raidit sur sa chaise, ne s’étant pas attendu à ce que son passé resurgisse aussi brutalement.

— Morts avec mes sœurs dans le crash de notre avion. Je suis l’unique survivant.

Mélissa déglutit péniblement.

— C’est horrible !

— Je trouve le terme assez approprié. Ne t’en fais pas, c’est vieux tout ça, j’avais neuf ans.

— Et après, que t’est-il arrivé ?

Rayan fut touché que l’on s’inquiète de son sort. C’était bien la première fois.

— J’ai été éduqué par un de mes oncles, Heureusement pour moi, il est mort lui aussi assez rapidement.

— Rayan…

— Crois-moi, il n’y avait que du venin en lui. Je ne vais pas me plaindre, j’ai hérité d’une petite fortune, ça valait bien quelques sacrifices !

— Je te trouve très cynique.

— Comme tous les grands sensibles. Un peu de champagne ?

— Je ne sais pas, je ferais peut-être bien de surveiller ma consommation… Je ne comprends pas ce qui s’est passé l’autre soir, je ne suis pourtant pas du genre à m’écrouler au bout de trois verres.

— Oublie ça. Ici, il n’y a que l’addition susceptible de te rendre malade.

— Je vais me laisser tenter alors.

Le plat fut servi peu après, un turbot aux copeaux de truffe accompagné d’un Puligny-Montrachet premier cru 2005. La finesse et la diversité des goûts explosèrent dans la bouche de Mélissa, la laissant pantoise d’admiration. Jamais elle n’aurait cru qu’un plat puisse lui provoquer ce genre d’émotion.

Rayan se montrait un excellent convive, il connaissait tout un tas de

blagues qui déclenchaient l'hilarité de Mélissa.

Des murmures commencèrent à monter des tables voisines. Certains clients se retournèrent.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous à me regarder ! ?

— Ils te regardent parce que tu es vivante alors qu'eux se sentent déjà morts…

Après leur timbale de kiwi aux poires, Rayan commanda un café et une fine d'armagnac pour ponctuer leur festin.

Mélissa crut halluciner quand elle le vit lâcher un billet de cinquante euros en guise de pourboire.

Une fois dans la voiture, comme elle s'y attendait, Rayan lui proposa de venir prendre un dernier verre chez lui. Elle savait qu'elle accepterait de coucher avec lui s'il lui en faisait la demande. Et même si elle ne se sentait pas vraiment amoureuse, Mélissa ne pouvait refuser de lui offrir la seule chose qu'elle possédait et qui semblait représenter une certaine valeur à ses yeux, son corps.

Ils s'installèrent au bord de la piscine. Mélissa retira ses chaussures à talon, s'assit, et fit tremper ses longues jambes dans l'eau tiède. Elle déclina le cognac que lui proposait Rayan et opta pour un coca light. Elle voulait être sûre de garder toute sa tête cette fois-ci.

Rayan se déchaussa à son tour et vint la rejoindre.

Il décrivit des cercles dans l'eau avec son pied.

— Tu peux te baigner si tu veux.

— Je n'ai pas de maillot.

— Raison de plus…

La main de Rayan se posa sur la cuisse de Mélissa, il remonta jusqu'à découvrir légèrement le pan de sa robe.

— Alors, tu décides quoi ?

— D'accord, je me baigne, mais je garde mes dessous.

— Pas de problème, j'aime bien deviner aussi.

Mélissa se leva et fit passer sa robe par-dessus sa tête.

Rayan retint son souffle en découvrant le corps longiligne et musclé de la jeune femme. Oui, c'était bien ça, une créature divine…

Il la regarda nager quelques mètres en brasse coulée avant qu'elle ne stoppe au milieu du bassin et se mette à faire la planche.

— Tu viens me rejoindre ?

Rayan, dont les traits s'étaient subitement durcis, se redressa.

— Sors maintenant.

— Quoi ?

— Sors immédiatement !

Mélissa s'exécuta sans chercher à comprendre. Rayan lui tendit une serviette.

— Je suis désolé, c'est juste que de te voir étendue comme ça au milieu de l'eau… Ça m'a rappelé le soir où j'ai découvert Rosine…

— Oh… pardon, je suis vraiment une idiote.

— Tu n'y es pour rien. C'est de ma faute. Allons à l'intérieur, tu veux ?

Enveloppée dans sa serviette, Mélissa récupéra sa robe et suivit Rayan jusqu'au salon.

— Je peux me servir de la salle de bains ?

— Tu connais le chemin.

Elle prit les escaliers.

Un verre, se dit Rayan, j'ai besoin d'un verre.

Il prit ce qui lui tombait sous la main, un whisky.

Il porta le liquide ambré à ses lèvres, s'imprégna de son arôme tourbé avant de l'avaler lentement.

Il fuma ensuite une cigarette sur la terrasse.

Ne voyant pas Mélissa redescendre il monta à l'étage.

La salle de bains était vide. Intrigué, il se rendit dans sa chambre.

Couchée dans le lit, le drap remonté jusqu'au menton, Mélissa le regardait avec l'air d'une gamine qui vient de faire une bonne blague.

Rayan ne dit rien. Il éteignit la lumière et se déshabilla dans la pénombre. Il se coucha, tout en gardant ses distances. Ils restèrent un long moment figés, chacun de leur côté. À tel point d'ailleurs que Mélissa finit par s'endormir. Rayan ne s'en formalisa pas pour autant, il se demanda juste de quelle manière se comporter avec elle à l'avenir. Allait-il la traiter comme une traînée ou en faire une reine ? Cela restait encore à déterminer.

# CHAPITRE 23

Un bol de thé fumant entre ses mains, Carole détaillait les magnets plaqués contre la porte du frigo, souvenirs des nombreux voyages de son amie. Un taxi pour New York, un taureau pour l'Espagne, un scooter pour l'Italie. Elle aussi se sentait loin, loin d'elle-même, loin de ce que devrait être sa vie avec Franck. Elle devait l'admettre, certaines personnes n'atteindraient jamais leurs objectifs, si modestes soient-ils… Elle ne demandait pourtant pas grand-chose : un mari responsable, un enfant, une maison…

Soit, Mattis n'était pas le plus simple des hommes, mais elle s'était imaginé qu'elle pourrait le transformer ou tout du moins le stabiliser. Une fois de plus, elle aurait mieux fait d'écouter la petite voix lui affirmant que les êtres ne changeaient pas, qu'ils ne faisaient qu'empirer et ce jusqu'à leur mort.

Que décider alors ? Plier bagage pour de bon ? Retourner à l'anonymat le plus complet et vivre seule en emménageant tout au fond d'une ville grise et froide de préférence, histoire que tout soit bien raccord ?

Le chat de son amie ondula contre sa jambe avant de bondir et d'aller s'étendre sur le gros accoudoir du canapé. Carole glissa la main sous son tee-shirt et caressa sa rondeur naissante. Cela n'arriverait jamais… elle le pressentait. Il fallait qu'elle l'accepte et passe à autre chose. Franck pouvait aller se faire foutre, la terre entière pouvait aller se faire foutre.

# CHAPITRE 24

Cela faisait bientôt quatre jours que Carole s'était éclipsée du domicile conjugal et ne donnait plus aucun signe de vie. Mattis savait ce qu'il encourait à rester seul trop longtemps… Il pensait quand même tenir une longueur d'avance sur ses vieux démons, mais, à son âge, on s'essoufflait vite et il sentit qu'il avait besoin de soutien.

Il appela donc Rémi, son meilleur ami, lui aussi flic en banlieue.

Qui débarqua un samedi soir avec une bouteille d'épineuil dans chaque main.

— J'espère que t'as prévu quelque chose à manger dit-il en tendant le vin à Mattis.

— Tu me connais, le livreur de pizza ne devrait pas tarder.

Mattis déchira l'emballage d'un paquet de noix de cajou et en versa le contenu dans un bol. Ils partagèrent une bière, plaisantant sur leur surcharge pondérale respective et les cheveux blancs qui commençaient à coloniser leur crâne.

On sonna à la porte.

En découvrant le visage juvénile du jeune livreur casqué, Mattis ne put s'empêcher de penser à Kader, ce qui lui fit lâcher cinq euros de pourboire assorti d'une admonestation amicale sur l'importance de bien se tenir dans la vie.

Ils dégustèrent leurs deux regina à même la boîte, se remémorant les anecdotes les plus savoureuses de leur carrière, lorsqu'ils faisaient équipe ensemble, tout en délaissant volontairement d'un accord tacite les situations sordides et crasseuses qu'il leur avait été donné de vivre.

L'alcool aidant, la discussion prit un tour plus intime.

— Faut que je fasse gaffe, je n'ai plus l'habitude de boire, fit Rémi.

— Tu l'as jamais vraiment eue.

— Pourtant j'aurais de quoi me saouler tous les soirs, figure-toi.

— C'est-à-dire ?

— Avec Annie, on traverse une passe difficile. Je n'ai pas vu le coup venir, ça s'est fait petit à petit, insidieusement, mais le résultat est là. On ne se parle quasiment plus et on dort chacun dans notre coin. On va mettre ça sur le compte de l'usure du couple. Et toi ?

— Pas mieux… Carole veut un gosse, et disons que je ne me suis pas montré très enthousiaste à cette idée.

— C'est sûr que toi et la psychologie, ça n'a jamais fait bon ménage.

— Commence pas, Rémi ! Je deviens susceptible en vieillissant.

— Le problème chez les femmes, enfin, en tout cas celles avec qui j'ai pu partager ma vie, c'est qu'elles essaient d'amener l'homme dans des coins où lui ne désire pas forcément se rendre.

— Du genre ?

— La stabilité, les rituels, l'organisation. C'est leur côté terrien, et c'est pour ça qu'on les aime, elles nous remettent à notre vraie place.

— Sans doute, mais parfois, je dis bien parfois, ça m'étouffe. Tu comprends, les types fêlés comme moi ont besoin de sentir le chaos autour d'eux une fois de temps en temps.

— Ton métier ne te suffit pas ?

— Je te parle de ma vie, pas de celle des autres.

— Je croyais que t'en avais fini avec tes conneries ?

— C'est jamais fini, ce genre de truc.

— Elle a peur que tu replonges. Elle a envie que tu t'engages, que tu fasses de vrais choix.

— Je sais, Rémi. Et pour l'instant je m'y colle…

— Montre-toi plus enthousiaste !

— Merde ! T'en as rien à foutre de mes soucis existentialistes, tout ce que tu veux c'est que je me comporte comme un mignon petit toutou.

— T'es pas heureux avec Carole ?

— Si, peut-être trop d'ailleurs…

— Ah Franck… En tout cas, ne désespère pas, t'as sûrement un cancer qui sommeille quelque part et qui devrait se déclarer d'ici peu. Et ton fils Lucas ?

— Il fait ses études à Montpellier. On devrait pas tarder à se voir.

— Il va bien ?

— En pleine forme ! Il est tout le contraire de moi, sportif, équilibré, idéaliste.

— Je serais toi je demanderais un test de paternité.

Ils terminèrent le vin. Mattis commençait seulement à se sentir bien, il n'était pas saoul, juste réjoui de partager un moment en compagnie de son meilleur pote. Le seul dont l'amitié s'était toujours montrée indéfectible même quand, jadis, il lui arrivait de se comporter comme le dernier des enfoirés.

— Sinon, au niveau du taf, t'es sur un truc ? demanda Rémi en froissant son paquet de cigarettes vide.

Mattis lui exprima ses doutes concernant l'enquête dans laquelle Kader se trouvait impliqué.

— Pas mal, dis donc ! Tu penches pour le mari ? C'est ton côté Ken Loach, hein ! ? Toujours prêt à défendre la veuve et le Maghrébin… Sinon, par chez moi, rien de bien croustillant. C'est étrange, dès que les gens ont un salaire et un logement décent, les choses se passent mieux… C'est à n'y rien comprendre, hein ? Mais ce n'est pas pour me déplaire, je préfère de loin rentrer à la maison et profiter de ma femme et de mes gamins. Enfin, surtout de mes gamins, en ce moment…

Mattis partit chercher des bières. Au bout d'une heure à épiloguer sur la gent féminine ils mirent de la musique. Les bouteilles vides leur firent office de micro et ils improvisèrent un play-back de leurs meilleures années. Volume poussé à fond, les carreaux de la porte-fenêtre tremblèrent sous les riffs aiguisés et surpuissants de Jimmy Page pendant que Rémi s'ingéniait à mimer le jeu de scène de son idole en se lançant dans d'improbables sessions d'*air guitar*.

Vers 5 heures, lessivés et vautrés sur le canapé, ils firent redescendre la tension en écoutant du Reggiani tout en liquidant le dernier tiers d'une bouteille de grappa.

Ils se réveillèrent en fin de matinée. Rémi installé en chien de fusil sur le canapé, Mattis recroquevillé dans son fauteuil en vieux cuir. La chaîne Hi-fi était coupée mais un groupe de métal tapait un bœuf monstrueux dans leur crâne. Rémi refusa de prendre une douche ou d'avaler quoi que ce soit, s'attendant déjà à de solides représailles de la part de sa femme. Qu'importe, la soirée avait été mémorable et la vie s'était remise à couler dans leurs veines durant quelques heures.

Mattis raccompagna son ami jusqu'à sa voiture.

— Ça va aller pour conduire ?

— J’ai dû redescendre à un gramme. Te bile pas pour moi, frangin, je ferai gaffe. Fais plutôt attention à toi, tu reprends tes airs de grand mélancolique. *Take as it comes* ! Tu feras le tri quand tu seras mort…

— Eh merde !

— Quoi encore ?

— J’ai complètement oublié de te parler de ma toiture…

# CHAPITRE 25

Ionut préférait la nuit. Il s'y sentait dans son élément, bien à l'abri des regards méprisants qu'il subissait de jour quand il campait, assis en tailleur, à l'entrée de la supérette de la ville pour récolter un peu de monnaie.

Face à la maison qu'il s'apprêtait à visiter, il songeait à son frère. Qu'était-il advenu de lui ? Il se repassa les images de Sorin stoppé net dans sa course par le tir tendu du policier. Il imagina le projectile pénétrer d'un trait dans sa chair, déchirer ses tissus puis irradier son corps de douleur. Jamais il n'aurait pensé que l'on puisse faire feu sur un jeune qui ne faisait que fuir. Même si, par expérience, il savait que les flics qui opéraient la nuit se montraient beaucoup plus agressifs que leurs collègues de jour…

Peut-être ressentaient-ils une certaine forme d'impunité à être ainsi livrés à eux-mêmes dans des quartiers désertés et plongés dans une quasi-cécité ? À moins que ce ne soit la nuit qui leur déclenche des choses dans la tête… Allez savoir.

Toujours est-il que son frère lui manquait. Cambrioler des maisons, seul, n'avait plus la même saveur, et les risques s'en trouvaient décuplés.

Mais il n'avait pas le choix, il ne l'avait jamais eu d'ailleurs, sa vie depuis sa naissance ressemblait à un éternel combat de coqs. Maintenant, il venait d'avoir vingt ans et il se sentait déjà vieux, usé.

La peur de se faire arrêter l'avait poussé à dormir loin de son campement. Il s'était ainsi confectionné un abri de fortune à l'aide de feuillages, de branches mortes et de cartons de récup pour tapisser le sol. Un de ses oncles lui avait apporté à manger la première semaine, mais depuis deux jours plus personne ne lui rendait visite, signe implicite qu'il devait songer à se démerder tout seul.

Ionut cessa de penser et se hissa au sommet de la grille d'entrée, avant de verser de l'autre côté, tout en faisant bien attention de ne pas s'empaler sur les pointes de lance en fer forgé.

Pour l'avoir surveillée plusieurs soirs durant, il savait que la villa était

inoccupée, les gens aisés ne passaient jamais leur été dans leur résidence principale.

Il déboucha sur le jardin puis inspecta la façade de la maison à la recherche d'une ouverture. Tous les contrevents étaient fermés et il n'avait aucun outil sur lui pour en fracturer un. Cependant, il remarqua une lucarne non sécurisée située juste sous le toit. Une descente en zinc passait à proximité. Il agrippa la gouttière et, à la manière d'un grimpeur de cocotier, se hissa jusqu'au niveau de la petite fenêtre. Il se stabilisa ensuite en plaçant ses pieds sur les colliers de fixation. Il tira sur la manche de son sweet pour qu'elle recouvre partiellement sa main droite. Puis il se pencha avec précaution et brisa le carreau d'un coup de poing. Il actionna la poignée intérieure. Se trouvant à moins d'un mètre de l'ouverture, son agilité fit le reste et il put pénétrer dans la maison.

Le dos de sa main saignait légèrement. Ionut se rendit dans une salle de bains à l'étage. Par chance, l'eau n'avait pas été coupée et il décida de prendre une douche. Il se déshabilla et entra dans la cabine tout en verre transparent. Il testa les jets multifonctions et se frictionna avec un gel parfumé à l'extrait de papaye. Un jus noir s'écoula dans la bonde de la douche pendant qu'il fredonnait un vieux morceau de Romica Puceanu.

Une fois récuré, il s'enroula dans une serviette puis visita chaque pièce de la maison. Il s'arrêta dans la chambre et fit coulisser le panneau d'une penderie. Le propriétaire taillait du XL, comme lui. Il choisit des pulls et des tee-shirts, des gants, une écharpe, en prévision de l'hiver, ainsi qu'un flight jacket noir avec col en fourrure qu'il glissa dans un sac trouvé sur place. Les pantalons s'avérèrent trop larges et les chaussures trop grandes, tant pis, il devrait se contenter de n'être présentable qu'à moitié. Il fouilla les autres pièces et récolta une tablette, deux téléphones d'ancienne génération, un sautoir en argent et de la monnaie qui s'entassait dans un pot en cuivre.

Il savait qu'il n'était pas raisonnable de prendre ainsi ses aises. En général, il parcourait les villas au pas de charge et repartait aussi sec avec ce qui pouvait tenir dans un sac, l'idéal étant de tomber sur du cash ou des bijoux. Mais ce soir, il se sentait prêt à courir le risque. Ces nuits passées dans les bois l'avaient trop éprouvé, il lui fallait absolument souffler, retrouver un semblant de dignité, quitte à se faire coffrer.

Il descendit dans la cuisine et inspecta le congélateur. Il se dégota trois steaks hachés et un paquet de frites micro-ondables qu'il accompagna de quelques canettes de bière. Il fermait les yeux de plaisir à chaque bouchée

tout en poussant des râles de contentement. Une fois son repas terminé, il fit la vaisselle et rangea ses couverts. C'était sa façon à lui de remercier les propriétaires pour leur hospitalité… Mais avant, il voulut encore prendre du bon temps et s'installa dans l'immense canapé en L du salon. Il fit défiler les chaînes du non moins immense écran plat tout en dégustant un whisky trente ans d'âge au goulot.

À en croire les images que crachait le poste, le monde ne semblait pas tourner bien rond. Ionut coupa la télé, de toute façon ce monde-là ne le concernait pas. Il continua à boire, l'alcool le rendait philosophe, et il se demanda quel était le but de chaque être sur cette terre… Y avait-il une logique, un plan secret élaboré à l'avance par une instance divine ? C'est ce que ses parents lui avaient toujours inculqué, mais il commençait à sérieusement en douter. Certains ne souffriraient jamais de leur existence, ne connaîtraient ni la faim ni le froid et pourraient jouir des plus belles choses, alors pourquoi pas lui ? De quoi s'était-il rendu coupable pour subir tous ces tourments ? « Dieu seul le sait » s'entendit-il répondre à haute voix, comme pour mieux s'en persuader.

Il s'endormit avant d'atteindre le milieu de la bouteille.

À son réveil, la lumière commençait à percer par les rainures des volets et il sut qu'il était temps de partir.

Il se fit du café, grignota quelques biscottes accompagnées de confiture d'abricot, puis quitta la maison avec son butin.

Les rues étaient désertes, mais il se dépêcha de les traverser pour regagner la forêt. Il comptait retourner au campement et reprendre sa vie d'avant. Les flics pouvaient bien l'arrêter, au moins il dormirait entre quatre murs, peut-être même qu'il retrouverait son frère en prison.

Il marchait tranquillement, encore étonné de sentir si bon, ne cessant de jeter des coups d'œil admiratifs à son tee-shirt Armani, quand il vit un type en survêtement qui courait dans sa direction. Un joggeur, pensa-t-il, je n'ai rien à craindre, je porte un beau tee-shirt, je sens bon, je suis quelqu'un de normal.

Le coureur arriva à sa hauteur et c'est à ce moment qu'ils se reconnurent mutuellement. Ionut eut à peine le temps de réagir que le type était déjà sur lui, le plaquant brutalement au sol.

— C'est mon jour de chance ! postillonna Dan à sa figure.

Il le traîna par le col à l'écart du chemin et le colla contre un arbre.

— Tu vois, c’est marrant, mais plusieurs fois je me suis dit en faisant mon footing matinal, peut-être bien qu’un jour je tomberai sur ce petit enculé. Parce que les mecs comme toi, ça vit toujours dehors, comme des animaux, pas vrai ? À cause de toi et ton pote, je suis train de perdre mon job. Je suis sûr que ça te fait ricaner, face de rat. Mais crois pas que tu vas t’en tirer comme ça, t’es à ma botte maintenant.

Ionut ne comprenait pas tout, juste que le policier était très énervé et qu’il allait vraisemblablement se prendre une dérouillée. Il se dit qu’il devait se concentrer, ce n’était qu’un mauvais moment à passer. Il avait suffisamment reçu de coups dans sa vie pour ne plus les craindre.

Dan aplatit le visage de Ionut contre le tronc de l’arbre. L’écorce s’enfonça dans sa chair et ses joues se mirent à saigner. La douleur était intense, mais Ionut ne voulait pas crier, il allait lui montrer qu’il se comportait en homme, pas en animal.

— C’est quoi dans ton sac ? hurla Dan à ses oreilles.

Ionut garda le silence pendant que Dan ouvrait le sac et découvrait les objets du cambriolage. Ce qui eut pour effet de le pousser à bout.

— Y’a pas moyen de vous arrêter, hein ? La prison et les coups ne suffisent pas, vous recommencerez toujours, hein ? Mais moi je connais une solution radicale pour t’ôter définitivement l’envie de nous faire chier, l’Albanais de mes deux.

Ionut essaya de penser à autre chose, quelque chose d’agréable. Il se remémora alors son souvenir préféré, celui-là même qui meublait ses nuits quand la mélancolie le gagnait.

C’était à l’occasion du mariage d’un cousin. La fête avait été belle, le vin doux et fruité, la viande excellente. La jeune fille n’avait cessé de lui sourire durant tout le repas, jusqu’au moment où il s’était décidé à s’approcher d’elle. Ils avaient parlé, plaisanté, sans jamais se quitter du regard. Le soir venu, après encore plus de vin et quelques danses, ils s’étaient isolés dans un coin du campement. Et là, dans une certaine urgence, ils avaient fait l’amour sur l’herbe tiède. Ils ne s’étaient jamais revus, la jeune fille n’était que de passage et vivait à Marseille. Mais elle lui avait laissé un goût merveilleux dans la tête.

C’est ainsi que Ionut ne vit pas Dan se saisir d’une branche, qu’il ne sentit pas le bois dense s’abattre plusieurs fois sur son crâne.

Son esprit était resté là-bas, prêt de la jeune femme à demi nue, rempli de

cette volupté amoureuse, insouciant de sa propre mort.

# CHAPITRE 26

La canicule touchait à sa fin et l'air recommençait à devenir plus respirable.

Mélissa passait le plus clair de son temps chez Rayan. Chaque matin, elle se levait avec le sentiment que sa vie baignait désormais dans un tourbillon de champagne millésimé, et que le monde lui appartenait. Une vie sophistiquée qui ne faisait jamais relâche, une fête perpétuelle, un rêve éveillé dont elle goûtait chaque minute. Tout paraissait si évident, si facile, notamment grâce à la Black Card de Rayan. Il suffisait par exemple qu'elle s'attarde quelques secondes devant une vitrine pour qu'immédiatement son amoureux lui intime l'ordre d'acheter la robe ou la paire de chaussures à peine entrevue. Les bijoux qu'elle portait n'étaient plus de pacotille, les repas se déroulaient le plus souvent dans de grands restaurants, et il ne se passait pas une semaine sans que Rayan ne débarque avec un cadeau ou une proposition de voyage.

La seule chose qui intriguait Mélissa était que Rayan se refusait pour l'instant à tout rapport sexuel. Arguant du fait qu'il se devait de respecter une période de deuil raisonnable avant de songer à nouveau au plaisir des sens. Ça ne la dérangeait pas outre mesure, ne se sentant pas naturellement portée sur la « chose », mis à part peut-être lorsqu'elle était avec Kader.

Kader…

Comme il paraissait loin désormais, un point minuscule qui ne tarderait pas à s'effacer complètement. D'ailleurs, Mélissa ne se donnait plus la peine de récupérer les lettres qui s'entassaient dans sa chambre quand elle passait chez elle en coup de vent pour voir ses parents.

Cela eut d'ailleurs pour effet de déclencher leur curiosité. Surtout, celle de sa mère, qui insista pour rencontrer l'heureux élu.

Ils arrivèrent sur le coup de 20 heures, avec des macarons et une bouteille de champagne. Le père de Mélissa tendit une main ferme à Rayan. Depuis deux mois, il portait une barbe drue et mal entretenue qui lui donnait un air

de bûcheron ombrageux. Sa mère, une grande femme brune à la tignasse aussi épaisse et noire que celle de sa fille, se montra plus accueillante et embrassa Rayan avec chaleur.

Ils prirent l'apéritif autour d'un touret de câble réhabilité en table basse de salon et recouvert d'une ignoble mosaïque. Par courtoisie, Rayan se força à grignoter quelques amuse-bouches industriels disposés dans des coupelles en verre.

— Alors comme ça, vous enseignez, dit-il pour lancer la conversation.

— Ouais, répondit le père. Enfin, enseigner c'est un bien grand mot. Disons que je tente de faire rentrer à coups de pioche quelques notions élémentaires à des gosses déjà à moitié formatés.

— L'éducation, c'est essentiel.

— Ça dépend de quelle éducation on parle.

— Transmettre des valeurs, s'ouvrir au monde.

— S'ouvrir au monde ? Je ne suis pas sûr que les gens de votre quartier partagent cette opinion, hein ?

Mélissa sentait que la conversation pouvait vite déraper et proposa un toast.

— Devinez où Rayan veut m'emmener ? À New York !

— Chez les Ricains… commenta le père d'un air désabusé.

— Les New-Yorkais ont une mentalité différente du reste du pays, se défendit Rayan. Il y a un vrai brassage des cultures dans cette ville, comme à Paris, d'ailleurs…

— Eh ben, ça promet…

— Papa !

— Il est jaloux, intervint sa mère.

— Pas du tout, je déteste faire le touriste.

— Ça c'est bien vrai ! s'énerva Mélissa. Avec toi c'est l'Ardèche ou rien.

— Ben quoi ? c'est bien l'Ardèche.

Le plat principal se composait d'un gigot d'agneau accompagné d'une poêlée de légumes. Le père remplit généreusement le verre de Rayan avec son fameux vin ardéchois qu'il avait pris soin de carafer pour lui donner un semblant de cachet.

— Vous faites quoi exactement dans la vie ? lança-t-il sur un petit ton perfide.

— Je vis de mes rentes, comme on dit.

— La propriété, c'est ça le problème.

— Je ne vous suis pas.

— C'est pourtant simple. Si les richesses étaient mieux partagées, on n'aurait pas toute cette misère, misère qui engendre la délinquance et la violence.

— Certes, mais les gens ont le droit de profiter du fruit d'une vie de labeur.

— Vous venez de me dire que vous ne travaillez pas.

— Je parlais de mes parents… Vous êtes contre la transmission du patrimoine ?

— Totalement. Il faudrait remettre les compteurs à zéro à chaque génération…

Mélissa intervint :

— Papa, arrête avec ce discours ! Il est usé jusqu'à la moelle. Le monde change, avec ou sans toi… À dix ans de la retraite, vous n'êtes même pas encore propriétaires de votre appartement, votre fille n'a aucune perspective d'avenir et tu oses nous sortir tes vieilles recettes ? Y'a plus de communisme, y'a plus de socialisme, désormais c'est chacun pour soi. Quand est-ce que tu vas le comprendre ?

— Tu es vraiment sincère dans ce que tu dis ?

— Je n'ai plus le temps de m'occuper du sort de la planète, je dois penser à ma vie. Tu sais, ce truc qui t'arrive qu'une fois ! T'as vu où ça t'a mené toutes tes idées politiques ? Nulle part. Tu te complais dans un monde virtuel, un monde fait de slogans d'un autre âge et de théories à deux balles.

— Mélissa, n'oublie pas que tu parles à ton père.

— Vous vous pensez différents, mais en réalité vous êtes aussi conformistes dans vos idées que les autres.

Rayan assistait au massacre non sans éprouver une certaine délectation. Finalement, les gens avaient tous tendance, quel que soit leur milieu, à passer leur temps à se rendre la vie insupportable.

Le repas fut ponctué par un court échange concernant la canicule et ses effets sur l'organisme. Le père de Mélissa tenta une dernière chevauchée en solitaire en stigmatisant les coupes opérées par le gouvernement dans le budget de la santé, mais le cœur n'y était plus et il se mua dans un silence boudeur tout le reste de la soirée.

Une fois installée dans la voiture, Mélissa s’alluma une cigarette.

— Je suis désolée, j’ai honte pour lui. Il n’avait pas à t’agresser comme ça.

— Ne t’inquiète pas, j’en ai vu d’autres. Ton père est un idéaliste, ça se respecte.

— Ils n’ont jamais vécu pour eux. Toujours à se préoccuper des autres. Par contre, moi c’était comme si je n’existais pas, j’avais l’impression d’être en trop, de déranger.

— Je connais bien ces sentiments… Je suis là maintenant. Et je vais m’occuper de toi, comme jamais personne ne la fait.

# CHAPITRE 27

Même si DiCaprio paraissait tout à fait crédible dans son rôle de trader cynique et carriériste, Mélissa n'arrivait pas à entrer totalement dans le film. Son regard déviait sans cesse de l'écran portatif vers le hublot de l'avion et se perdait dans une observation sans fin de la stratosphère.

Le Boeing décrivit une longue courbe avant de fondre sur New York. Vue d'en haut, la ville ressemblait à une monumentale maquette en carton. Les gratte-ciel de style moderne ou Art déco pointaient vers le ciel en rangs serrés et il fallut attendre que l'appareil se rapproche pour prendre la mesure de leur véritable dimension.

Dans le soleil couchant, ils survolèrent l'écrin de verdure de Central Park puis atterrirent sans encombre à l'aéroport de Newark. Ils firent ensuite la queue plus d'une heure avant de se présenter face à un agent d'immigration déplaisant et suspicieux qui scanna leurs empreintes, leur tira le portrait à l'aide d'une webcam et leur posa les questions d'usage : motif de leur venue, durée du séjour, lieu de résidence.

Une limousine blanche, affrétée à l'avance, les conduisit ensuite à leur hôtel, dans le quartier de Manhattan.

Située au trentième étage d'une élégante tour faite de verre et de métal, leur chambre bénéficiait d'une vue imprenable sur Time Square. Mélissa, comme happée par la ville, resta un bon quart d'heure à s'émerveiller du déluge stroboscopique des différentes enseignes lumineuses et des écrans géants bombardant l'asphalte de clips acidulés, tandis qu'une file ininterrompue de badauds déambulait sur les larges trottoirs et que des dizaines de taxis fendaient l'avenue, pareils à une épaisse coulée de lave jaune.

Après une douche régénératrice et un changement de tenue, ils gagnèrent le *rooftop* pour déguster un cocktail de bienvenue.

Les sons provenant de la rue remontaient jusqu'à leurs oreilles, concert de Klaxon, sirènes hurlantes, marteaux-piqueurs et divers bruits de fête scandaient le rythme effréné de la ville. Une ville à cœur ouvert, boulimique

d’activité, dont les battements résonnaient aux quatre coins de la planète, un organe en perpétuelle surchauffe, qui respirait l’urgence de vivre.

À la demande de Mélissa, ils descendirent faire quelques pas pour mieux s’imprégner de l’atmosphère. La nuit était tombée mais les gens semblaient avoir encore des tas de choses à faire, chacun traçait sa route, le regard fixé sur son objectif.

Étourdis par ce flux incessant et le contrecoup du décalage horaire, ils remontèrent se coucher directement.

Le lendemain, après un gargantuesque petit déjeuner servi au lit, ils partirent à l’assaut de la mégapole. Pour y avoir séjourné à maintes reprises, Rayan connaissait bien la ville. C’est ainsi qu’il fit découvrir à Mélissa dans la même journée le parc linéaire et suspendu de la High Line, le Chelsea Market, tout proche, les boutiques luxueuses du quartier de SoHo et les immenses pelouses de Central Park. Tout cela entrecoupé par un burger au Shake Shack et des cupcakes de la Magnolia Bakery.

Portée par une sorte d’euphorie enfantine, Mélissa ne cessait de s’émerveiller à chaque coin de rue. Elle voulait s’empiffrer de cette ville, quitte à friser l’indigestion.

Ils poursuivirent leur périple les jours suivants, messe gospel à Harlem, traversée du pont de Brooklyn à pied, vue nocturne du haut de l’Empire State Building, visite des grands musées, déambulation au hasard dans les rues de Brooklyn.

Chaque soir, ils regagnaient leur hôtel, éreintés, les bras chargés de paquets et des images plein la tête.

Mélissa parlait déjà de vivre ici, tellement les ressources de cette ville lui paraissaient inépuisables. Elle ne se sentait plus la même. La jeune fille un peu godiche de banlieue avait cédé la place à une femme en phase avec la modernité de ce monde, une femme pleine de désirs et d’énergie, semblable à cette ville dont elle venait de tomber amoureuse.

Le séjour touchait bientôt à sa fin.

C’est au sortir de la cathédrale Saint-Patrick que la chose se produisit. Sur le trottoir d’en face, un homme en costume cintré secouait sa compagne sous les regards incrédules des passants. Cette petite scène de rue, d’apparence anodine, eut pour résultat de plonger Mélissa dans un abîme de réflexion. En voyant ce type malmener cette femme puis la laisser seule, en pleurs au milieu de la rue, elle prit soudain conscience de la fragilité de sa situation.

Rayan pouvait en effet décider de mettre un terme à leur historiette d'un simple claquement de doigts. Surtout que depuis qu'ils étaient ensemble, il ne semblait nullement pressé de consommer leur relation. La plupart du temps, ils n'échangeaient que de brefs gestes de tendresse ou des baisers furtifs. Pourtant, Mélissa était consciente que son corps représentait son seul atout et ne ménageait pas sa peine en arpentant la chambre d'hôtel vêtue de ses plus beaux sous-vêtements. Malgré cette débauche d'arguments, Rayan se montrait toujours aussi imperturbable. Avait-il aimé sa femme au point de ne plus désirer faire l'amour avec une autre ? Mélissa en doutait. Cette abstinence cachait autre chose. Peut-être songeait-il déjà à se débarrasser d'elle et ce voyage n'était, en fait, qu'un cadeau d'adieu.

Elle devait en avoir le cœur net.

Le soir même, à la veille de leur départ, ils avaient décidé de dîner dans leur chambre. Un hamburger et une salade préparés par le cuisinier de l'hôtel firent l'affaire.

Rayan, confortablement installé dans un fauteuil Mushroom, consultait ses mails sur son écran de téléphone. Mélissa, de son côté, bien résolue à clarifier la situation, se planta devant lui. Elle avait déboutonné en partie son chemisier et son regard ne laissait planer aucun doute quant à ses intentions.

Se sentant observé, Rayan la jaugea par-dessus la monture de ses lunettes de lecture.

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

— J'ai l'impression que je ne te fais aucun effet.

— Tu me fais toujours de l'effet.

— Prouve-le-moi.

— Encore un peu de patience, ma chérie.

— Si t'es impuissant, dis-le tout de suite, que je sache au moins à quoi m'en tenir.

— S'il te plaît, cette conversation devient gênante. Tu dois me croire quand je te dis que tu es la femme de ma vie. J'ai juste besoin de faire ça dans les règles.

— Quelles règles ?

— Les règles que tout bon chrétien se doit d'appliquer.

— Ton deuil ? C'est de ça dont tu parles ?

— Pas seulement…

— Je suis vraiment gâtée entre toi et mon père. Vous me faites bien rire

avec vos convictions politiques ou religieuses ! Vous ne pouvez pas penser un peu par vous-mêmes ?

— Si tu m'avais laissé le temps de terminer ma phrase, je t'aurais dit que ce qui motive désormais mon abstinence n'est plus en lien avec ma période de deuil. Je tiens juste à respecter l'éthique chrétienne qui veut que l'on ne fasse pas l'amour avec sa promise avant d'être lié à elle de façon officielle.

L'agressivité de Mélissa redescendit d'un coup.

— Qu'est-ce que tu sous-entends par-là ?

— J'avais songé à faire ma demande ailleurs qu'à l'intérieur d'une chambre d'hôtel, mais vu les circonstances…

Rayan se leva et sortit une minuscule boîte de sa sacoche.

— Ouvre.

L'écrin contenait une bague surmontée d'une magnifique pierre octogonale en tanzanite.

Mélissa examina le joyau, fascinée par son éclat, mais surtout par ce qu'il laissait présager.

— Tu ne serais pas en train de me demander en mariage ?

— Tu m'ôtes les mots de la bouche, ma chérie !

Mélissa enfila la bague et la dirigea sous une lampe pour mieux contempler le travail du lapidaire sur la gemme. Elle avait envie de fondre en larmes et de se jeter dans les bras de Rayan, mais sachant qu'il n'était pas client de ce genre d'effusions, elle se contenta d'un laconique :

— Merci.

Rayan fit monter du champagne.

Mélissa n'en revenait pas… Elle qui quelques semaines auparavant se faisait encore suer dans un bus bondé en quête d'une hypothétique offre d'emploi, allait maintenant épouser un homme fortuné et mener une vie de gala. Jamais elle n'aurait imaginé pareil scénario. Certes, elle ne sentait pas vraiment amoureuse… Peut-être que cela viendrait avec le temps. Et si cela ne venait pas, elle s'en accommoderait.

Après avoir célébré leur future union en vidant la bouteille, Rayan prit une douche et enfila son pyjama pendant que Mélissa se délectait une dernière fois des lumières de Times Square à travers la fenêtre.

Allongé sur le lit, un épais coussin calé dans le dos, Rayan triait les photos prises dans la journée sur son ordinateur portable. La fatigue aidant, il se mit à piquer du nez plusieurs fois avant de succomber et de s'endormir.

Mélissa le débarrassa de l'ordinateur et lui retira ses lunettes. Rayan maugréa quelque chose et bascula immédiatement sur le côté.

Déjà nostalgique de cette ville avant même de l'avoir quittée, Mélissa n'avait pas sommeil. Elle s'appropria l'écran et visionna la production photographique de cette dernière journée, effaçant les rares clichés sur lesquels elle ne se trouvait pas à son avantage. Elle se mit ensuite à explorer les autres dossiers. Rayan ne lui laissait jamais prendre la main sur son portable, ce qui forcément aiguisait sa curiosité.

Elle cliqua au hasard dans les centaines de photos proposées. Étrangement, Rosine n'apparaissait nulle part, comme si quelqu'un l'avait délibérément effacée de la mémoire de l'ordinateur. À l'inverse d'un Rayan omniprésent, posant en short de bain hawaïen face à une mer bleu turquoise ou sur le pont d'un yacht luxueux, conduisant une voiturette de golf en pantalon écossais, trinquant au champagne, revêtu d'une combinaison de ski au milieu d'une meute de huskys sibériens. Bref, de quoi écœurer le commun des mortels pour le reste de leur vie.

Mélissa positionna le curseur du son au plus bas pour ne pas réveiller Rayan et ouvrit le dossier « vidéo ». Là aussi, tout n'était que luxe et volupté, succession d'instants privilégiés au milieu de paysages à forte valeur ajoutée.

Quel était donc le connard qui avait dit que l'argent ne faisait pas le bonheur…

Mélissa allait refermer le capot de l'ordinateur quand elle repéra une vidéo sans titre datant de cet été. Intriguée, elle lança la séquence.

Le film débutait par un plan fixe, en plongée, de la piscine. Rayan et Rosine se faisaient face. D'évidence, on avait affaire à une chaude dispute, même si l'absence de son ne pouvait confirmer ce que suggéraient les images.

Puis tout s'accéléra.

Mélissa étouffa un cri quand elle vit Rayan exploser la bouteille de gin contre le crâne de sa femme. Son cœur se mit à palpiter, ses mains à trembler, et ses yeux se remplirent de larmes, tandis qu'elle assistait, bouche bée, au meurtre de Rosine.

Chaque coup porté par Rayan la faisait tressaillir comme si elle en était elle-même la victime.

Elle tourna la tête vers lui, il dormait paisiblement.

De peur qu'il se réveille, Mélissa passa le reste de la scène en accéléré. La

dernière image du corps désormais sans vie de Rosine lui glaça le sang.

Très vite lui vint l'idée de faire une copie, sans vraiment savoir dans quel but.

L'ordinateur toujours en main, elle se glissa hors du lit avec précaution et s'en alla fouiller le sac dans lequel Rayan stockait tout son matériel informatique. Une petite poche extérieure contenait tout un tas de clefs USB. Elle en saisit une au hasard, se rendit dans la salle de bains et s'enferma.

Assise sur la cuvette des toilettes, gênée par le tremblement de ses mains, elle dut s'y prendre à plusieurs fois pour enclencher le périphérique correctement dans l'ordinateur. Elle dupliqua le film. Jamais un téléchargement ne lui parut aussi long. Enfin, la fenêtre du download en cours disparut.

Mélissa ressortit et rangea la clef dans son sac à main suspendu dans l'entrée. Puis elle retourna s'allonger.

Il lui fallait faire le point avant toute chose. Mais elle se rendit vite compte qu'elle n'était pas en mesure d'analyser quoi que ce soit. Seules les images des coups portés par Rayan alimentaient son cerveau. Elle passa le reste de la nuit comme ça, obnubilée par la scène à laquelle elle venait d'assister. Vers 6 heures, le sommeil l'emporta enfin et elle put dormir un peu.

Dès son réveil, toujours aussi bouleversée, Mélissa se concentra sur la préparation des valises, évitant de croiser le regard de Rayan et limitant les échanges au strict minimum.

Vers 10 heures, une limousine vint les cueillir au pied de l'hôtel et les conduisit à l'aéroport.

Le trajet se déroula en silence. La ville tant aimée défilait maintenant sous ses yeux comme un paysage fantôme, plus rien n'avait de sens, de valeur ou de légitimité, même le scintillement de la pierre précieuse cerclée sur son annulaire lui paraissait vain et obscène.

La fête était finie, les choses ne seraient plus jamais les mêmes et personne ne sortirait indemne de cette histoire, se disait-elle pendant que la limo noire filait sur la voie rapide.

Perchée à 10000 mètres d'altitude, un masque de sommeil recouvrant ses yeux, Mélissa tentait d'analyser la situation à froid.

La logique aurait voulu qu'elle se précipite au commissariat dès son arrivée pour dénoncer Rayan. Par sa faute, une personne était morte et une

autre croupissait à tort en prison. Pauvre Kader, comment avait-elle pu l'effacer aussi vite de sa mémoire ?

Mais dénoncer Rayan impliquait de devoir tirer un trait définitif sur sa nouvelle vie. Terminés les parures et les jolies robes, les dîners en ville, les soirées chics et les projets de voyages au long cours. Se sentait-elle capable d'abandonner une existence aussi pleine ? Supporterait-elle de replonger dans le décor insalubre de sa cité ? Et de reprendre une vie dont elle n'avait jamais voulu ?

Il lui restait moins d'une dizaine d'heures pour se décider. Elle souleva son masque et observa Rayan du coin de l'œil. Il feuilletait un magazine people, tout en s'esclaffant sur les photos volées d'un acteur pris au dépourvu à la sortie d'un bar à hôtesses. Vu sous cet angle, Rayan ne ressemblait en rien au type qu'elle avait surpris en train de massacrer sa femme à coups de manche d'épuisette. Restait à savoir s'il pouvait récidiver ou si son geste n'était que la conséquence d'un unique et dramatique pétage de plomb…

Le problème était qu'en refusant de le dénoncer, elle s'en faisait la complice par omission et condamnait Kader à la réclusion criminelle. Pouvait-elle renier à ce point ses propres valeurs, se transformer en reine des salopes et vivre avec le poids de ce mensonge jusqu'à la fin de ses jours ?

Elle remit son masque et tenta de se concentrer.

Lorsque l'avion se posa sur le tarmac de l'aéroport Charles de Gaulle, malgré son intense réflexion, Mélissa ne s'était toujours pas décidée. Elle choisit de se donner quelques jours de plus avant de se prononcer.

# CHAPITRE 28

Une semaine passa. Rayan se montrait disponible, affable et rempli d'excitation à l'idée d'organiser leur futur mariage.

Il voulait une cérémonie à la hauteur de ses sentiments, fastueuse, grandiose, monumentale. Quant au voyage de noces, il parlait déjà d'un périple de plusieurs mois à travers les plus beaux endroits de la planète.

Mélissa, quant à elle, tentait de donner le change, mais elle sentait bien que sa position n'était plus tenable. Elle ne trouvait plus le sommeil, obsédée par la vision du corps de Rosine baignant dans son sang. Lorsqu'elle s'endormait enfin, les cauchemars prenaient le relais, la plongeant dans toutes sortes d'abîmes inextricables.

Elle comprit que cela ne pouvait plus durer.

La place de Rayan était vide quand elle se réveilla.

Toute la nuit, elle avait mûri sa réflexion. Maintenant, sa décision était prise. Couvrir un meurtre, laisser Kader pourrir en prison tout en continuant à partager la vie d'un assassin était au-dessus de ses forces, sa conscience n'y survivrait pas.

Et puis, elle commençait à avoir peur.

Mélissa se leva et enfila les vêtements qui lui tombèrent sous la main, un short, un tee-shirt blanc et une paire de Stan Smith. Elle avait dans l'idée d'appeler un taxi et de prétexter un rendez-vous avec une copine pour pouvoir s'éclipser de la maison. Ceci fait, elle téléphonerait ensuite à Rayan pour lui dire qu'elle comptait prévenir la police. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, elle estimait logique de lui laisser une chance de s'en sortir. Fort de cette petite longueur d'avance, il pouvait très bien sauter dans un jet privé et s'envoler vers un pays qui ne pratiquait pas l'extradition, par exemple.

Elle hésita un instant à la vue de sa bague de fiançailles posée dans son écrin. Sachant que l'argent allait redevenir un problème, elle finit quand même par la glisser dans la poche de son short.

Elle se dirigea vers la porte de la chambre et actionna la poignée.

Le battant ne cilla pas d'un pouce.

Mélissa dut s'y reprendre à plusieurs fois avant d'admettre qu'on l'avait enfermée.

Un étrange frisson la parcourut, comme si son corps pressentait ce que son cerveau s'apprêtait à analyser. Elle se rendit à la fenêtre et observa le jardin à travers le carreau. Elle vit Rayan, il se tenait debout, au bord de la piscine, les mains plongées dans les poches, fixant le fond de l'eau d'un air absent. C'est alors que sa tête pivota légèrement et que leurs regards se croisèrent l'espace d'une fraction de seconde. D'instinct, Mélissa recula d'un pas pour sortir de son champ de vision. Mais ce qu'elle venait d'apercevoir dans les yeux de Rayan l'avait terrifiée.

Elle chercha en vain son téléphone portable puis s'assit sur le lit. La tête entre les mains, elle retint une montée de larmes, ce n'était pas le moment de céder à la panique.

*Calme-toi, fait fonctionner tes méninges. Il a dû fouiller dans ton sac et tomber sur la clef USB. Il doit certainement penser que tu veux le dénoncer. OK. Il faut faire avec maintenant. Première chose, tu dois communiquer avec lui, établir un lien. Comme un négociateur qui parlemente avec un forcené ou un preneur d'otages. Tout est une question de psychologie. Échanger, argumenter par petites touches pour créer une brèche et le faire pencher de ton côté…*

Le bruit de la clef actionnant la serrure coupa court à sa réflexion. Rayan entra dans la chambre et verrouilla la porte derrière lui.

— J'ai trouvé des choses assez déplaisantes dans ton sac à main, tu sais ?

— Comment as-tu pu…? demanda Mélissa qui, sous le coup de l'émotion, oubliait déjà son plan.

— Tu ne t'imagines pas tout ce que cette femme a pu me faire endurer pendant des années… Son égoïsme, sa méchanceté, son alcoolisme. J'ai dû faire un choix, je ne pouvais pas continuer à la laisser me détruire, je devais intervenir, me préserver, tu comprends ? C'était elle ou moi !

— On ne tue pas sa femme parce qu'on ne s'entend plus avec, on divorce !

— Crois-moi, il y a des gens qui ne méritent pas de vivre. Si tu l'avais vraiment connue, cent fois tu aurais souhaité sa mort. Je n'étais plus maître de moi, je n'ai pas pu retenir ma colère, surtout qu'elle venait de m'avouer qu'elle avait couché avec ton petit ami Kader.

— Kader ? Je ne te crois pas. Écoute, je voudrais sortir maintenant.

— Tu sais bien que c’est impossible.

— Je ne dirai rien, si c’est ça qui t’inquiète. C’est ton histoire, pas la mienne.

— Vois-tu, ma belle, j’ai bien envie de te faire confiance, mais je ne peux pas risquer ma liberté sur une simple promesse de ta part après ce que j’ai trouvé dans ton sac. Je suis désolé de t’imposer ça… J’ai besoin de réfléchir avant de prendre ma décision.

— De quelle décision parles-tu ? Écoute, je vais te dire pourquoi j’ai fait cette copie. Je voulais juste me protéger au cas où. Tu peux comprendre qu’en voyant ces images, j’aie eu peur !

— Possible. Mais dans ton sac, il y avait aussi une carte de visite avec le téléphone du lieutenant Mattis. Tu ne m’as jamais dit que tu le fréquentais…

— C’est lui qui me l’a donnée quand je suis allée prendre des nouvelles de Kader.

— À ce propos, ça ne te fait rien de le savoir innocent ?

— Plus maintenant. Et puis, que ce soit pour cette raison ou pour une autre, il aurait de toute façon atterri en prison.

— Je te trouve bien cynique, tout d’un coup.

— J’ai été à bonne école, non ?

— Quel besoin avais-tu de te montrer si curieuse ? Tu me mets dans l’embarras… Je te l’ai dit, je dois réfléchir. Je reviens te voir plus tard.

Et il quitta la chambre.

Cette fois-ci, Mélissa ne put retenir ses larmes, il était clair que Rayan ne la laisserait jamais sortir vivante d’ici, elle l’avait senti à sa façon de la fixer. Il la faisait juste patienter le temps d’orchestrer sa mort. Elle ne pouvait que s’en prendre à elle-même. Pourquoi ne s’était-elle pas davantage méfiée ? Pauvre petite pute si vite soumise ! Il avait suffi que ça brille pour qu’elle tire un trait sur toutes ses valeurs, qu’elle renie ses parents et oublie Kader…

C’est alors que sa colère prit le pas sur sa peur. Elle ne voulait pas mourir, pas tout de suite, pas comme ça. Hors de question qu’un psychopathe décide de son sort, elle devait trouver un moyen, tenter quelque chose, lutter !

Mélissa se rendit jusqu’à la fenêtre : Rayan avait pris soin de verrouiller la poignée. De toute façon, en sautant de cette hauteur, elle avait de fortes chances de se briser les os. La seule issue possible restait la porte d’entrée de la chambre. Il faudrait donc qu’elle force le passage. Aucun objet dans la pièce ne pouvait lui servir d’arme, et à mains nues, il était peu probable

qu’elle ait le dessus…

Elle se rendit dans la salle de bains attenante et fouilla l’armoire de toilette, et ne trouva qu’un pauvre coupe-ongles et une paire de ciseaux à bouts ronds…

Peu importe, pensa Mélissa, je dois me préparer.

# CHAPITRE 29

10 heures.

S’inspirant de la maxime de Nietzche selon laquelle « seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur », Rayan décida de passer le reste de la matinée à faire le tour de son jardin à la recherche d’une solution. Comment s’assurer du silence de Mélissa ? Était-il prêt à risquer des années de réclusion ? Devait-il lui laisser la vie sauve ? Il savait bien qu’en prison, il ne ferait pas long feu. Les conditions s’avéreraient trop rudes pour un homme comme lui, élevé dans le culte de l’élégance et du raffinement.

Rayan continua de marcher, en vain.

Midi.

Il déjeuna.

Après avoir dégusté quatre tranches de saumon bio et vidé une moitié de bouteille de château Angélus, il fit une sieste sur son fauteuil de lecture.

15 heures.

Rayan décida d’aligner quelques longueurs dans sa piscine, puis il se lança dans l’arrosage méthodique du jardin. Néanmoins, aucune activité ne semblait déclencher la moindre amorce de solution à son problème. Dépité, il s’installa dans son canapé et se plongea à nouveau dans une intense réflexion. Il songea à cette fille, Natascha Kampusch, restée séquestrée pendant près de huit années avant qu’elle ne réussisse à s’échapper. Se sentait-il capable de mettre en œuvre un plan aussi diabolique ? Non, trop compliqué, trop aléatoire, trop monstrueux. Il devait trouver autre chose.

17 heures.

Rayan se mit à respirer par le ventre, comme le lui avait appris un sophrologue en Thaïlande, lors d’un séjour censé le reconnecter à lui-même. Là encore, la technique s’était révélée inefficace. Surtout que ces vacances, loin de lui faire retrouver la voix de la sagesse, s’étaient finalement soldées par une orgie d’alcool et de jeunes femmes prépubères.

18 heures.

Toujours rien.

19 heures.

Un apéritif s'imposait. Il termina le vin blanc tout en grignotant des chips artisanales.

20 heures.

Il ouvrit une seconde bouteille d'Angélus. Il n'arrivait toujours pas à trancher, se sentant écartelé entre deux mauvaises solutions : supprimer celle qu'il s'apprêtait à épouser ou courir le risque d'atterrir en prison pour une bonne vingtaine d'années.

Il lui fallait prendre une décision…

22 heures.

Rayan alluma la télé. En zappant, il tomba sur un épisode du docu-fiction *Seul face à la nature*, une de ses émissions préférées.

Rayan ne cessait d'être épaté par la témérité et le sens de l'à-propos dont faisait preuve Bear Grylls. Voilà un gars qui sait se dépêtrer de n'importe quelle situation songea-t-il, en voyant l'aventurier traverser un torrent en furie tout en s'adressant en même temps au téléspectateur pour lui raconter une bonne blague.

Dans la séquence suivante, Bear capturait un serpent à main nue, avant de lui fracasser la tête contre une pierre et de le dévorer tout cru.

La parabole s'imposa d'elle-même : « Tuer pour survivre. » Effectivement, c'était bien de cela dont il s'agissait. La nature nous forçait parfois à faire des choix douloureux. Et puis, le fait que Mélissa ait fait une copie de sa vidéo n'avait rien d'anodin, il prouvait que son amour n'était pas si pur, si total… L'amour véritable, absolu, est celui qui pardonne et absout, pas celui qui juge et punit.

Il termina le vin tout en poursuivant son raisonnement. Vu la tournure des événements, il n'était pas loin de penser que Mélissa mentait depuis le début. Si ça se trouvait, elle opérait en sous-main pour le compte du lieutenant Mattis dans le but d'innocenter Kader.

Il éteignit le poste et s'avala deux cachets d'antipsychotiques en les mélangeant à du whisky. Espérant que l'effet conjugué des deux substances lui procurerait le courage nécessaire pour passer à l'acte. Car, malgré son exercice d'auto-persuasion, il imaginait bien que cela n'allait pas être simple de tuer Mélissa de sang-froid.

Au bout de quelques minutes seulement, ses systèmes internes de

vigilance faiblirent et il se sentit gagner par un sentiment d'euphorie mêlé à quelque chose de plus sombre qu'il n'arrivait pas à déterminer.

Maintenant les choses étaient claires, Mélissa s'était jouée de ses sentiments, cette petite salope l'avait manipulé, il n'y avait rien de divin en elle. Un comportement démoniaque, conclut-il en se dirigeant vers son secrétaire.

Rayan ouvrit un tiroir et récupéra un couteau à cran d'arrêt qu'il tenait de son père. Après l'avoir manipulé quelques secondes, il laissa la lame en position ouverte et monta à l'étage.

Désormais, il savait quoi faire.

Quand il pénétra dans la chambre, sa première surprise fut de la découvrir vide. Il se précipita vers la fenêtre, craignant que Mélissa ait trouvé le moyen de forcer la serrure, mais il constata avec soulagement que la poignée était toujours verrouillée.

Il prêta l'oreille et entendit le bruit de l'eau s'écouler dans les conduites.

Elle prenait une douche.

Tant mieux, pensa-t-il, cela évitera de laisser des traces compromettantes sur la moquette…

Il ouvrit la porte de la salle de bains.

La silhouette floutée de Mélissa se dessinait derrière la vitre embuée de la cabine.

Rayan voulait faire vite et bien. Limiter le nombre de coups, frapper au cœur, en espérant que la mort soit instantanée.

Sans plus attendre, il fit coulisser la porte.

Ce qu'il vit le décontenança totalement. Face à lui, Mélissa, chaussée et vêtue d'une tenue de jogging, tenait fermement le pommeau de douche à la main et le fixait d'un air étrange.

Puis tout s'enchaîna très vite.

Le visage de Rayan fut aspergé d'eau brûlante. Il hurla, et lâcha son couteau tout en portant les mains à son visage pour tenter de faire écran. Mélissa en profita pour lui envoyer un bon coup de genou dans les parties. Les jambes de Rayan cédèrent instantanément et il s'effondra dans la cabine, pendant que le tuyau de douche se mettait à serpenter nerveusement sur le carrelage écru.

Mélissa bondit hors de la salle de bains et traversa la chambre en courant. Par excès de précipitation, elle chuta sur l'épaisse moquette mais se releva

aussitôt. Elle s'engouffra ensuite dans le couloir et dévala les escaliers.

Elle déboula dans le salon, gagna l'extérieur, puis sprinta jusqu'au portail.

Dans quelques secondes elle serait libre et pourrait se fondre dans la nuit.

Le pouce collé sur le bouton-poussoir de la porte d'entrée, Mélissa attendit le déclic salvateur d'ouverture. Il n'y eut aucune réaction. Elle comprit que cet enfoiré avait dû bloquer le système manuellement à partir de la console de commande installée dans le garage.

Elle poussa un cri de rage, mais son instinct de survie fonctionnait encore et elle se dirigea vers le mur de la propriété pour tenter de l'escalader.

C'est à mi-chemin de son ascension que Mélissa entendit des pas fouler le gravier. Rayan s'approchait, jamais elle n'aurait le temps d'atteindre le sommet du mur. Elle lâcha prise, atterrit sur la pelouse et roula sur l'herbe. Elle courut ensuite à travers le parc, en privilégiant les endroits les moins éclairés.

Elle se rendit vite compte que rien ne saurait la protéger efficacement. Elle fonça alors jusqu'au cabanon.

Une fois à l'intérieur, Mélissa se mit à la recherche d'un outil qui pourrait lui servir d'arme. Elle opta pour une griffe de jardin qui traînait sur un établi. L'ustensile ne possédait pas une grande allonge, mais devrait s'avérer maniable. Il lui suffirait d'un coup bien placé pour ôter l'envie à ce taré de s'en prendre de nouveau à elle.

Elle sortit du cabanon. Rayan marchait dans sa direction, sans se presser, sûr de son fait.

Mélissa se dit qu'il était inutile de s'épuiser à faire indéfiniment le tour du jardin pour tenter de lui échapper. Mieux valait l'affronter tant qu'il lui restait assez d'énergie.

— Tu as besoin de te faire soigner, Rayan !

— C'est ce monde qu'il faut soigner, pas moi. Tu vas faire quoi avec cette chose ?

— Du mal, si tu t'approches.

— Tout était si parfait… Ta curiosité a tout gâché. Tu ne me laisses pas le choix, comment pourrais-je vivre en paix tout en sachant que tu peux me dénoncer du jour au lendemain ?

— C'est comme ça qu'un bon chrétien se comporte ? En supprimant son prochain ?

— Je ne connais pas tous les plans que Dieu a pour moi, je sais seulement

qu’il me commande d’agir.

— Cela n’a aucun rapport avec Dieu, c’est juste ton esprit malade qui te fait penser ça !

Rayan fit un pas dans sa direction.

Mélissa serra sa griffe et contracta ses muscles, elle aussi se sentait prête à tuer.

— T’es totalement cinglé, Rayan. Je jure que si tu fais un pas de plus, je te plante ce truc dans le crâne !

Rayan ne tint pas compte de l’avertissement. Il fit jaillir la lame de son couteau et s’avança.

Son erreur fut de penser que Mélissa représentait une proie facile. Il aurait pourtant dû se douter qu’un être luttant pour sa vie pouvait faire preuve de ressources insoupçonnées, mais son orgueil de mâle l’emporta et, tel un escrimeur, il se projeta sur Mélissa, la pointe de son couteau en avant.

Cette dernière n’eut aucun mal à esquiver l’attaque, son passé de handballeuse lui assurait une parfaite motricité et de bons réflexes. Un petit bond en arrière suffit pour que le coup de couteau de Rayan se perde dans le vide.

Mélissa en profita pour contre-attaquer. Elle asséna un violent coup de griffe contre le bras encore tendu de Rayan. Les dents d’acier s’incrustèrent dans sa chair et lui labourèrent l’avant-bras sur plusieurs centimètres.

Rayan hurla de douleur tout en reculant.

Mélissa se mit à tourner autour de lui, guettant la moindre faille qui lui permettrait de porter l’estocade. Cet étrange manège dura une bonne minute. Chacun campait sur sa position et n’osait prendre le risque de déclencher une nouvelle attaque. C’est alors que Mélissa feinta un assaut en espérant que Rayan se découvre. La ruse, pourtant grossière, fonctionna. Rayan, ne s’étant jamais battu de sa vie, n’avait aucun sens du combat rapproché, et sa lame fendit à nouveau l’air, en vain.

Mélissa, profitant de l’ouverture, riposta en le frappant en pleine poitrine.

Rayan s’effondra, l’outil de jardin encore planté dans le torse. Un long râle de douleur s’échappa de sa bouche.

En le voyant soudain si vulnérable, Mélissa sentit son adrénaline redescendre. Elle hésita un court instant à lui porter secours, mais son instinct de survie reprit vite le dessus et elle décampa en direction du garage.

Elle décrocha un VTT du râtelier puis actionna l’ouverture du portail de la

propriété.

La ville se trouvait à moins d'une dizaine de kilomètres de distance. Après une longue ligne droite en faux plat, la route descendait en sinuant sur le reste du trajet. Mélissa comptait se rendre directement au commissariat. Il lui était dorénavant impensable de laisser Rayan s'en sortir. Et même si elle ne possédait plus la clef USB, nul doute qu'une complète inspection de son ordinateur par les services techniques de la police suffirait à retrouver la trace de la vidéo.

Elle pédalait sans faiblir. L'air s'engouffrait dans sa gorge, alimentant des poumons déjà surchargés par l'effort. Ce qui ne l'empêcha pas de maintenir sa cadence. Plus elle mettrait de distance entre elle et Rayan, plus elle se sentirait en sécurité.

Mélissa espérait seulement ne pas l'avoir tué. Savait-on jamais ce que pourrait en conclure la justice ? Il ne manquerait plus que ça, qu'elle finisse derrière les barreaux !

Mais elle n'eut pas à se poser la question plus longtemps. Derrière elle, une paire de phares blancs venait de faire son apparition.

# CHAPITRE 30

Les mains cramponnées au volant, Rayan tentait de faire abstraction de la douleur qui irradiait sa poitrine.

Dans son cerveau résonnait encore le bruit du choc lorsqu'il avait percuté le vélo de Mélissa. Il l'avait vue s'élever dans les airs, tel un corps céleste, avant qu'elle ne retombe lourdement sur le sol.

Il pleurait, bouleversé, désemparé, déjà rongé par la culpabilité. Il n'avait pas voulu ça. L'amour de sa vie. Et maintenant elle était assise à ses côtés, la tête pendante, uniquement maintenue par la ceinture de sécurité.

Jamais elle ne connaîtrait les Terres des Sept Couleurs, le désert des Pinnacles, la plage du Paradis Blanc, le mont Hallelujah, le dragonnier de Socotra, les cavernes de glace, le Christ des Abysses, ou la vallée de la Lune bleue…

Et pour cause, Mélissa était morte.

Rayan continua de rouler. La porte du coffre faisait un bruit du tonnerre en venant cogner à répétition sur l'armature du vélo démantibulé qu'il avait eu toutes les peines du monde à faire entrer à l'arrière de sa Porsche.

Il s'engagea dans la forêt.

Pour la première fois, il doutait. Pourquoi Dieu lui infligeait-il autant de tragédies ? Quel péché innommable avait-il donc commis pour mériter ça ?

La question restait en suspens.

Un instant, l'idée lui traversa l'esprit de précipiter sa voiture contre un arbre et de rejoindre Mélissa dans la mort. Mais la crainte d'aller à l'encontre de l'Évangile en se suicidant prit le dessus. Il devait se ressaisir. Assumer ses actes et affronter ses propres démons.

Avec le temps et suffisamment de contrition, peut-être que le pardon viendrait.

Restait maintenant à savoir ce qu'il allait faire du corps. Le plus simple aurait été de l'enterrer dans un coin reculé de la forêt. Il ne pouvait s'y résoudre. Mélissa méritait mieux qu'un vulgaire trou terreux. Après tout ce

qu’il lui avait fait subir, il estimait inconcevable de la traiter comme un cadavre de seconde zone. Il se devait de lui offrir une véritable sépulture, pourvue de signes ostentatoires dignes de ce nom, et située dans un lieu discret et accueillant.

Mais avant tout, le vélo.

Il conduisit jusqu’au canal, à l’endroit même où il s’était débarrassé d’Olympe.

Les deux pieds bien ancrés dans le sol sableux et légèrement humide de la berge, Rayan, tel un lanceur de marteau, effectua plusieurs rotations sur lui-même, puis projeta le cycle aussi loin qu’il put.

Il attendit de le voir disparaître sous l’eau sombre avant de retourner à sa voiture.

Mélissa était bien arrimée sur le siège passager. Autant s’éviter la peine de la déplacer, se dit-il avant d’incliner sa tête contre la vitre pour qu’elle paraisse plongée dans un profond sommeil.

Il démarra. La route était déserte et Rayan put rejoindre son domicile sans croiser un seul véhicule.

Il se rendit au cabanon et remplit une sacoche d’outils. Puis il gagna la cuisine, récupéra quelques canettes de bière dans son frigo, les vida dans l’évier et les fourra dans un sac plastique qu’il emporta.

Une fois dans sa voiture, Rayan se tourna vers Mélissa. Ses épais cheveux noirs lui masquaient une partie du visage. C’était mieux ainsi, pensa-t-il, inutile d’ajouter à l’insupportable en croisant son regard définitivement éteint.

Il reprit la route. Quelques minutes plus tard, il se gara devant le cimetière communal.

Il descendit de voiture et se dirigea vers l’entrée. Après avoir enfilé une paire de gants multiusage, il sortit un marteau de sa sacoche d’outils. Il lui suffit de quelques coups bien appuyés pour faire sauter le cadenas et libérer la chaîne qui entravait l’ouverture du portail.

Il extirpa ensuite la dépouille encore tiède de Mélissa du siège passager et, malgré les multiples douleurs qui lui vrillaient le corps, la transporta à bout de bras jusqu’à la crypte du caveau familial.

Il hésita longtemps face aux deux cercueils qui reposaient sur leur support en marbre. Il finit par opter pour celui de sa mère.

Première difficulté, les vis de tête et de pied du cercueil étaient scellées à

la cire.

Rayan s'équipa d'un cutter. À la lueur de sa lampe torche posée sur le couvercle, il fit glisser sa lame minutieusement sous le cachet de cire pour le décoller le plus proprement possible et avoir ainsi accès au pas de vis.

Il savait très bien qu'en cas de perquisition, la police se rendrait vite compte que les scellés avaient été manipulés, mais son but était juste de faire illusion le temps qu'il trouve une solution plus sûre et plus pérenne.

Une fois son travail de découpe accompli, il se munit de son tournevis électrique sans fil et retira le reste des vis.

Il respira profondément avant de soulever le couvercle, angoissé à l'idée de ce qu'il allait découvrir.

Finalement, la vision du squelette de sa maman ne l'éprouva pas plus que ça. Rien, en effet, ne pouvait relier d'une quelconque façon ces ossements presque rendus à l'état de poussière à la si belle personne qu'avait été sa mère.

Il se signa puis attrapa Mélissa.

Le cercueil arrivait à hauteur de son bassin, ce qui lui facilita la tâche pour introduire le corps.

Mélissa était légèrement plus grande que sa mère et il dut tasser un peu ses jambes pour les faire tenir à l'intérieur. C'est alors qu'il remarqua une petite boursouflure au niveau de la poche de son short. Il fouilla et en ressortit la bague de fiançailles.

« Je n'aurais pas dû », s'entendit-il répéter plusieurs fois avant d'enfiler la bague sur l'annulaire gauche de Mélissa.

Il croisa ensuite ses mains sur son ventre et se recueillit longuement avant de conclure :

— Tu seras bien, ici.

Il repositionna le couvercle.

Il revissa le tout et appliqua deux points de colle sous les deux cachets de cire avant de les replacer sur les vis. Il chauffa ensuite légèrement le bord des scellés au briquet et leur fit à nouveau épouser le bois du cercueil en les lissant à l'aide d'une petite spatule.

Puis il ressortit du caveau et retourna à sa voiture chercher son sac plastique rempli de canettes vides. Après les avoir soigneusement essuyées à l'aide d'un chiffon, il les déposa sur l'une des tombes bordant l'allée du cimetière.

Rayan espérait ainsi que cette mise en scène, un poil sommaire, réussirait à convaincre le gardien que l'effraction du portail était due à une nouvelle incursion de la bande de jeunes satanistes en manque de célébration macabre.

Au volant de sa voiture, Rayan sentit que tout n'était pas réglé: la culpabilité, la honte et la colère lui mangeaient encore le cerveau. Quoi de plus normal quand on vient de tuer la femme de sa vie ? Car il s'en rendait compte maintenant, quoi qu'ait pu penser de lui Mélissa, il aimait cette femme profondément, et le mobile qu'il s'était inventé pour commettre son crime ne tenait plus la route face à la puissance et à la sincérité de ses sentiments…

Cette fois, les poings ne suffiraient pas, il lui faudrait trouver un sacrifice à la hauteur de son acte. Quelque chose qui ne cicatrise pas, une sorte de blessure permanente et définitive qui se signalerait à lui à chaque instant de sa vie.

Assis à la table de sa cuisine, bouteille de vodka en main, Rayan commença à boire. Au goulot, lentement. Sans reprendre son souffle. Jusqu'à ne plus sentir sa gorge.

Une fois qu'il s'estima suffisamment imbibé, il détacha une feuille de boucher de son support de rangement magnétique, s'équipa d'un torchon et revint se mettre à table. Il posa son auriculaire bien à plat et replia ses autres doigts pour éviter une éventuelle hécatombe.

D'une voix chevrotante, il récita :

*— Je confesse à Dieu Tout-Puissant, je reconnais devant mes frères que j'ai péché, en pensée, en parole, par action et par omission. Oui, j'ai vraiment péché. Père, Dieu de tendresse et de miséricorde, j'ai péché contre Toi. Accueille mon repentir.*

À peine eut-il terminé de psalmodier qu'il ne se laissa pas le temps de réfléchir et, se servant de son couteau comme d'une guillotine, il se trancha l'auriculaire gauche.

La douleur mit quelques secondes avant d'atteindre son cerveau, puis elle s'empara de lui, le submergea.

La cuisine s'emplit de ses cris pendant que son autre main martelait furieusement la table.

Le sang s'écoulait de la béance de sa plaie à une vitesse inquiétante. Il se fit un pansement compressif à l'aide de son torchon, et s'avala une nouvelle lampée de vodka, croyant que cela l'aiderait à se remettre d'aplomb.

C’est à ce moment qu’il déclencha un collapsus cardiovasculaire et s’effondra inconscient sur le sol de la cuisine.

Quand il se réveilla, le sang avait coagulé et formait des caillots brunâtres autour de la lésion. La douleur persistait mais avait perdu en intensité.

Rayan se leva. Et, dédaignant son doigt ensanglanté qui reposait encore sur la table, il monta dans la salle de bains s’occuper de sa plaie.

Après s’être rincé la main à l’eau claire, il l’enrubanna de gaze et grimpa dans sa voiture, direction l’hôpital, pour se faire recoudre.

Chemin faisant, il réfléchit aux éventuelles suites qu’allait donner la police concernant la disparition de Mélissa. Si on refilait les commandes de l’enquête au lieutenant Mattis, il pouvait être sûr de se retrouver sur la sellette. Pour une raison qu’il n’arrivait pas à déterminer, ce type lui en voulait à mort, et ce depuis le début. Il avait fallu que ça tombe sur lui, comme s’il n’avait pas déjà assez à faire avec ses propres démons !

Alors qu’il se garait sur la place handicapé du parking de l’hôpital, une idée lui traversa soudain l’esprit. Au point où il en était, pourquoi ne pas envisager de se débarrasser de ce flic ?

Une fois de plus, il s’en remit à Dieu.

# CHAPITRE 31

— J’ai une nouvelle affaire qui m’est tombée sur les bras hier soir, dit Alfonsi en replaçant nonchalamment son soutien-gorge push-up. On vient de retrouver le cadavre d’un jeune homme en pleine forêt. Le crâne de la victime à moitié défoncé. Tenez, voici une photo prise sur place.

Alfonsi tendit son téléphone portable à Mattis.

— Je le reconnais ! C’est le gamin qui a réussi à prendre la tangente quand on l’a surpris en flag l’autre soir avec Dan…

— Tiens, tiens… Bizarre tout ça…

— Sans doute un règlement de comptes entre Roms.

— Possible. À moins que tout ceci ne soit relié au meurtre de la femme de Martel et que nous ayons à faire à un serial killer. Vous imaginez, Franck ? Un serial killer !

— Et le remplaçant de Dan, on peut espérer le voir quand ?

— D’ici peu. Je vous avoue que ça m’embête d’avoir perdu un élément de cette valeur.

— Il devenait ingérable, patron.

— Je sais, Franck, mais ce sont souvent les éléments les plus indisciplinés qui font les meilleurs flics, vous en savez quelque chose !

Mattis allait descendre de voiture quand son portable vibra au fond de la poche de son pantalon.

C’était un SMS de Carole.

*« Je rentre… Tu veux que je ramène du pain ? »*

Le lieutenant réfléchit à sa réponse, hésitant entre « *OK* » et « *Je t’aime.* » Il opta finalement pour les deux.

Son bouquet de pivoines à la main lui rappela le jour où il s’était présenté chez Carole, vêtu de son ancien costume de mariage, pour lui faire sa déclaration. Il regrettait juste de ne pas avoir eu le temps de se changer et espérait que son tee-shirt sur lequel était floquée une tête de mort traversée

par une paire de tibias ne serait pas trop en décalage avec le message qu'il comptait faire passer.

À peine la porte franchie, il reconnut le bruit de l'aspirateur. Aucun doute, Carole venait de reprendre la maison en main.

Quand elle s'aperçut de sa présence, elle le gratifia d'un petit sourire en coin. Ses cheveux étaient maintenus en catogan et elle portait son vieux jean délavé, celui qui lui moulait si bien les fesses.

— Quel bazar ! T'as organisé des *after* pendant mon absence ?

Mattis aurait espéré un accueil plus chaleureux. Il tendit son bouquet.

Carole coupa le moteur de l'aspirateur et plongea son nez dans les fleurs.

— C'est gentil d'y avoir pensé.

Mattis fronça les sourcils, se demandant quelle étape il avait sautée. Puis l'illumination se produisit et il se souvint que c'était pile l'anniversaire de Carole.

— De rien, ma chérie, balbutia-t-il.

Ils s'embrassèrent.

— Ton cadeau… je l'ai commandé sur Internet, mais il est pas encore arrivé.

— C'est pas grave, t'as pensé aux fleurs !

Mal à l'aise, néanmoins reconnaissant de ce coup de pouce du destin, Mattis enchaîna :

— Tu logeais chez qui ?

— Annie.

— Comment elle va ?

— Moyen, elle somatise pour tout et s'est mise au régime vegan. C'est en partie pour ça que je suis rentrée, j'avais envie d'un vrai steak !

— Ça tombe bien, je comptais t'inviter au restaurant.

— Whaou ! On dirait que je fais face à un nouveau Franck Mattis. Avoue que t'es perdu sans moi !

— Je ne trouvais même plus le chemin de la douche.

— C'est par là, fit-elle en pointant son index en direction du couloir. Je veux sortir avec un homme qui sent bon.

Ils se rendirent dans un petit restaurant de cuisine traditionnelle du centre-ville. Carole, en pleine crise de manque, choisit une côte de bœuf tandis que Mattis opta pour un pavé à la sauce roquefort. Ils arrosèrent le tout d'une

bouteille de brouilly.

Penchés l'un vers l'autre, ils ne se lâchaient pas des yeux.

— Tu t'es fait couper les cheveux, remarqua Mattis.

— Enfin, tu t'en aperçois !

— Tu sais, j'ai longuement réfléchi pendant ton absence et j'en suis arrivé à la conclusion que j'étais le dernier des cons. Je me suis laissé une fois de plus gangrener par mes vieux démons. Mais je pense avoir retenu la leçon.

— Je ne demande qu'à te croire.

Mattis fit le service. Il voulait dire les choses à Carole le plus simplement du monde. Dire par exemple qu'il brûlait d'envie d'entendre les braillements intempestifs d'un marmot à trois heures du matin, dire qu'il rêvait de se retrouver les mains pleines d'excréments et qu'il n'envisageait plus une seule journée sans avoir visionné quinze fois d'affilée *Les Malheurs de Tchoupi* sur une tablette tactile, dire enfin qu'il aimait Carole au moins autant qu'il se détestait lui-même. Mais au lieu de cela, il se contenta de louvoyer et de remettre sur le tapis un vieux projet de vacances en Bretagne.

— Tu sais pourquoi on appelle ce littoral la Côte d'Émeraude ?

— À cause de la couleur de l'eau. Franck, arrête de tourner autour du pot, je veux qu'on parle… de nous trois.

— Oui, excuse-moi… Vas-y.

— Non, toi, livre-moi le fond de ta pensée.

— Eh bien, je dirais que… Et merde ! Faisons-le, ce gosse !

— Franck…

— Quoi ?

— Je suis déjà enceinte, au cas où tu l'aurais oublié…

Le lendemain matin, ils prirent leur café ensemble dans la cuisine. Le soleil tapait chaleureusement au carreau et une odeur de pain grillé embaumait la pièce.

Ils échangèrent des idées de prénoms entre deux tartines beurrées. Mattis se sentait bien, lavé de tout, prêt à assumer ses nouvelles responsabilités. Accompagné de Carole, il pouvait y arriver, il fallait juste qu'il se montre patient et attentif, une vraie gageure pour lui.

C'est ainsi qu'il monta dans sa voiture en sifflotant l'air italien *Nel blu dipinto di blu*. Une belle journée s'annonçait.

L’enquête sur la mort de Ionut patinait. On avait bien retrouvé quelques copeaux de bois incrustés au niveau de son lobe temporal, mais malgré une battue minutieuse de la gendarmerie, impossible de mettre la main sur ce qui avait servi à trucider le jeune homme. Même les éventuelles traces se situant aux abords de la scène de crime avaient été soigneusement effacées. Et il y avait fort à parier que, vu les origines et le statut social de la victime, les investigations ne seraient pas poussées plus avant. Pour certains êtres, l’inégalité pouvait perdurer bien au-delà de la mort.

En attendant que la commissaire Alfonsi vienne faire le point sur l’enquête, Mattis, le regard rivé sur son écran d’ordinateur, se poilait devant une vidéo compilant les plus beaux fails planétaires du moment.

C’est alors que les parents de Mélissa entrèrent dans son bureau.

— Ma fille a disparu, dit le père sans préambule.

Mattis troqua son hilarité pour un air plus adapté à la circonstance.

— Procédons par ordre, de qui parlez-vous ?

— Je viens de vous le dire, ma fille. Mélissa Galant.

C’est en dévisageant la mère que Mattis fit le rapprochement avec la jeune femme qui était venue prendre des nouvelles de Kader. Il y avait une similitude dans le regard qui ne trompait pas. Les cheveux aussi, de longues torsades couleur réglisse.

Le père raconta que Mélissa ne donnait plus aucun signe de vie depuis quinze jours. Elle ne répondait ni aux appels téléphoniques ni aux SMS. Ce qui n’était pas dans ses habitudes, même si, depuis quelque temps, leurs relations s’étaient pour le moins rafraîchies.

Mattis griffonna quelques notes sur son carnet.

— Elle a peut-être choisi de prendre du recul ?

— Chez nous, quand on doit s’expliquer, on ne se gêne pas pour mettre les points sur les i. C’est pour cette raison que je vous dis que le silence de ma fille n’est pas normal !

Mattis ne put s’empêcher de soupirer. Combien de fois avait-il eu affaire à des parents tombant des nues quand il leur apprenait que leur fils détroussait des petites vieilles à coups de jet de lacrymo ou que leur fille pratiquait la sodomie de groupe moyennant finance…

— Mélissa est majeure, elle a parfaitement le droit de ne plus vous donner de nouvelles.

— Vous semblez ne pas comprendre.

— Ce que je veux vous dire, monsieur Galant, c'est qu'à ce stade, on ne peut pas déclencher une enquête pour disparition inquiétante, il est encore trop tôt.

— Vous préférez attendre qu'il soit trop tard ?

— Et son nouveau compagnon s'avère lui aussi injoignable, ajouta la mère.

— Nouveau compagnon ?

— Oui… un certain Rayan, Rayan Martel.

Mattis rejeta son fauteuil en arrière et se leva. Martel ! Encore lui ! Il suffisait de mentionner son nom pour qu'immédiatement ses sens se mettent en ébullition.

— Un problème, lieutenant ? demanda le père, intrigué par son coup de sang.

— Non, c'est juste le manque de sommeil, ça a tendance à me rendre irascible. Bien, étant donné les zones d'ombre qui entourent cet homme, je vais faire une petite entorse à la règle et voir ce que je peux faire.

Dans l'après-midi, Mattis se rendit chez les parents de Mélissa pour inspecter sa chambre. De façon méthodique, il explora chaque tiroir, examina chaque dessous de meuble, éplucha chaque livre, fouilla chaque poche de vêtement. Mais il ne trouva rien qui puisse l'orienter sur une nouvelle piste. Hormis peut-être une boîte à chaussures qui contenait plusieurs lettres non décachetées. Il ouvrit la dernière en date. Elle émanait de Kader.

*Salut*

*Je m'éclate tellement que je croi que je vais resté encore un peu. C'est vrai, je me suis fai plein de copains inteligents, le genre à tous vouloir travailler dans les banques ou les bijouteries, mais pas plus de cinq minutes hein ! Bon, je déconne, mais j'ai pas trop le moral, tu me manque, je sais meme plus a quoi tu ressembles. Tu m'a pas envoyé de photo, tu réponds plus à mes lettres. Tu m'a déjà zappé ou quoi ? Je pense qua sortir et a marcher droit. Je continue a lire j'aime bien, je m'endors plus. Tu vas voir, c'est un nouveau Kader que tu aura en face de toi. J'espère que tu viendra me chercher, comme dans les films quoi ! Voilà, je dois te quitté, c'est l'heure d'aller au Jakusi.*

*Je te kiss et je te kiff ! t'entends ce riff ?*

*Le nouveau Kader*

Malgré son mental en kevlar, Mattis ne put s'empêcher de ressentir une profonde compassion pour le jeune homme. Il ouvrit les autres lettres. Elles étaient de la même teneur et n'apportaient aucun éclairage particulier.

Cependant Mattis restait persuadé que cette disparition n'était pas le fruit du hasard. Depuis le début, quelque chose se tramait dans son dos.

Il était temps d'agir.

Mattis remonta l'allée tout en admirant la beauté du jardin paysager et ses massifs de fleurs multicolores, ses arbres remarquables et sa pelouse à la tonte millimétrée. Même s'il trouvait finalement que l'ensemble revêtait un côté factice assez déplaisant.

Il découvrit Rayan assis sur un transat, au bord de sa piscine. Chemise entrouverte, short de bain bicolore, la figure badigeonnée d'écran total, il sirotait une menthe à l'eau. Mattis remarqua tout de suite son visage encore boursouflé, l'épaisse couche de gaze enroulée autour de sa main, et surtout, l'absence d'auriculaire gauche.

— Décidément, Martel, à chaque fois que je vous vois il vous manque quelque chose. L'autre fois c'était les dents, maintenant le petit doigt, vous allez finir en kit… Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ?

— Un accident.

— Quel genre d'accident ?

— Je ne tiens pas à m'étendre sur le sujet. À moins que vous ne désiriez ouvrir une enquête sur la disparition de mon petit doigt ?

— Pas vraiment. Par contre, sur la disparition de Mélissa Galant, oui. Maintenant expliquez-moi pourquoi vous ne donnez pas suite aux appels de ses parents ?

Rayan planta son regard reptilien dans celui de Mattis.

— Je n'ai rien à leur dire, je suis suffisamment atteint par son départ. J'avoue que je ne comprends pas. Elle avait tout pour être heureuse, et elle décide de me quitter du jour au lendemain, sans fournir la moindre explication.

— Vous ne trouvez pas étrange de fréquenter la petite amie de l'assassin de votre femme, non ?

— L'étrangeté fait partie intégrante de la vie, vous ne trouvez pas ? Et

puis Mélissa n’avait rien à voir avec ce type, enfin, c’est ce que je croyais jusqu’à hier.

— Montrez-moi sa chambre.

— Notre chambre. Rien ne m’y oblige, lieutenant. À moins que vous ne disposiez d’une commission rogatoire ?

— Ne commencez pas à jouer à ce petit jeu.

— Je tenais simplement à vous rappeler le code de procédure. Il semblerait que vous ayez tendance à l’oublier parfois… Ceci dit, je n’ai rien à cacher.

Ils se rendirent dans la chambre. Mattis jeta un œil à la penderie, puis, sous le regard amusé de Rayan, se mit à genoux sur la moquette pour l’étudier de plus près.

— Vous cherchez quoi exactement ?

— À votre avis ? Votre moquette sent le frais, elle a été shampouinée ?

— Comme chaque semaine. Vous vous attendiez à découvrir quoi ? Une mare de sang ? Un cadavre suspendu à un crochet ?

— Allons voir votre garage maintenant.

Ils descendirent.

— Vous avez donc changé de voiture, dit Mattis en voyant une Porsche Panamera noire garée en lieu et place de la rutilante Cayman S.

— Oui, j’étais lassé de sa couleur. J’ai voulu opter pour quelque chose de plus sobre et moins sportif.

— Vous devriez aller faire un tour dans le dictionnaire concernant le sens du mot sobriété. Sinon, qu’avez-vous fait de l’ancien modèle ?

— Vendu à un garagiste.

— Je peux voir les papiers de la transaction ?

— Je vais vous chercher ça.

Mattis attendit que Rayan quitte le garage puis il sortit de sa poche un traceur GPS de la taille d’une boîte d’allumettes, ouvrit l’une des portières et l’aimanta sous le siège passager de la voiture.

Sachant qu’il n’obtiendrait jamais l’aval de sa hiérarchie pour déclencher une procédure de surveillance sur la base de vagues suspicions, Mattis avait décidé d’emprunter, sans en référer à qui que ce soit, une de ces balises espion qui restaient stockées dans le coffre-fort du commissariat. Grâce à elle, il lui suffirait de consulter l’application sur son téléphone portable pour suivre les déplacements de Rayan.

C’est à ce moment qu’il remarqua un objet posé sur l’une des étagères fourre-tout du garage.

Il s’approcha.

L’urne mortuaire de Rosine prenait la poussière entre deux bidons d’huile de vidange.

Il s’en saisit, tandis que Rayan revenait avec les papiers de la vente de sa voiture.

— Vous n’avez pas trouvé mieux comme endroit pour honorer la mémoire de votre femme ?

— Ne tirez pas de conclusions trop hâtives. Ses cendres ont déjà été dispersées dans la mer Égée pour satisfaire à ses origines grecques. Cette urne ne représente qu’une enveloppe symbolique. Et puis, je dois vous avouer, lieutenant, que ça me secouait trop de la voir trôner dans mon salon à toute heure du jour et de la nuit.

Le lieutenant n’insista pas. Il avait eu ce qu’il voulait en plaçant le mouchard dans la voiture et avait hâte de savoir ce que Rayan fabriquait de son temps.

Cigarette au bec, Mattis patientait sur le quai. Six mois qu’il n’avait pas vu Lucas, son fils. Depuis son divorce, il avait l’impression d’être passé à côté de quelque chose avec lui, d’avoir raté des événements essentiels. Alors, pour se rassurer, mais aussi se dédouaner, il se répétait souvent que, de toute façon, les enfants n’appartiennent pas à leurs parents, qu’il faut les laisser se construire eux-mêmes et qu’ils ont vite fait d’avoir leur propre vie. Pourtant, quelque part dans sa tête, il savait bien que ce statut de père absent l’avait toujours rongé de l’intérieur et qu’il se sentait coupable de n’avoir pas su sauver son couple.

Le RER entra en gare.

En découvrant son fils, Mattis comprit qu’il avait désormais affaire à un homme. Le regard juvénile avait disparu, ses traits s’étaient affirmés, légèrement durcis, emportant avec eux tous les restes de l’enfance.

Il n’y eut pas d’effusions, juste un échange de bises à peine appuyé.

Lucas siffla d’admiration en voyant la voiture de son père garée sur le parking.

— T’as eu une promotion ou quoi ?

— Commence pas les vannes.

Mais Lucas n’en fit qu’à sa tête et resta sur le même ton railleur durant tout le trajet :

— C’est pas très prolétarien par ici.

— Attends que je te montre ma baraque.

Enfin, ils arrivèrent.

— Ah ouais, quand même ! s’exclama Lucas en découvrant la maison. Y’a du taf. Qu’est-ce qui t’a pris ? Je t’ai jamais vu planter un clou !

— C’était ça ou un F2 pour le même prix.

Carole vint à leur rencontre et les accueillit avec une chaleur non dissimulée. Puis Lucas monta son sac dans la chambre d’ami avant de redescendre dans le salon.

— Je vous laisse discuter entre hommes, dit Carole. Je vais préparer le repas. T’aimes les spaghettis bolos, Lucas ?

— J’adore.

— Tu veux boire quelque chose ? proposa Mattis.

— Yep, une bière, si t’as.

Mattis ne broncha pas même s’il aurait préféré que son fils s’en tienne au jus de fruit.

Il ramena deux bouteilles du frigo.

— Alors, ces études ?

— Assommantes, on te gave de théorie toute la journée. Mais bon, je dois en passer par là si je veux ma licence de socio.

— Tu comptes faire quoi ensuite ?

— Bouger, voyager, me confronter au réel, me rendre utile.

— C’est génétique, ça, on a toujours senti ce besoin de servir dans la famille.

— Ah…

— Quoi, ah… ?

— Ben, j’ai du mal à rapprocher la notion de service avec le fait d’être flic.

— Protéger les gens, arrêter les méchants…

— Tu protèges qui exactement ? Ceux qui sont obligés de vivre en marge parce qu’on leur a fait comprendre depuis tout petit qu’il n’y avait pas de place pour eux dans la société, ou ces pourris de politiques qui se gavent sans jamais être inquiétés ?

— Je suis d’accord avec toi, je ne vais pas nier qu’il existe une différence de traitement selon tes origines ethniques ou sociales, pourtant entre ces deux extrêmes il y a aussi des citoyens qui aspirent à vivre tranquillement.

— Oui, mais t’es du côté du manche, papa.

— Je dirais plutôt de la crosse… Écoute, j’essaie juste de faire mon boulot du mieux que je peux. Si tu voyais le nombre de tarés qui traînent dehors, tu changerais vite d’opinion.

— Des purs produits de la société. À force d’ingurgiter de la merde les gens deviennent complètement aliénés et ils pètent les plombs, c’est normal.

— Je te rejoins sur bien des points, mais crois-moi, retire la police de ce pays et ce sera l’enfer au bout d’une semaine. Dis donc, tu serais pas un peu anarchiste sur les bords, toi ?

— Je ne fais pas de politique. Les partis ne m’intéressent pas, ils sont tous à la solde du grand capital. Ce que je veux, c’est vivre dans un monde meilleur, et je le veux tout de suite !

— Et comment s’y prendre alors ?

— J’en sais rien, tout reste à inventer. En tout cas, ce qui est sûr, c’est que votre génération s’est plantée.

— On verra ce que donne la tienne, fiston.

La discussion se poursuivit sans animosité autour des spaghettis bolognaises et d’une bouteille de vin. Mattis appréciait finalement de pouvoir traiter d’égal à égal avec son fils, et, même si leurs points de vue divergeaient, ils arrivaient à communiquer, c’était bien là l’essentiel.

# CHAPITRE 32

Le journaliste radio déclinait sur un ton parfaitement monocorde les différents drames survenus en l'espace de vingt-quatre heures : tuerie de masse à l'est, dommages collatéraux à l'ouest, inondations au nord, incendies au sud. Rayan bascula sur une station musicale classique et ouvrit la fenêtre de sa voiture. Bonne pioche. En quelques secondes l'air d'opéra de Léo Delisbes emplit l'habitacle. Malika répondait à Lakmé :

*« Sous le dôme épais où le blanc jasmin*
*À la rose s'assemble,*
*Sur la rive en fleurs, riant au matin,*
*Viens, descendons ensemble. »*

Deux larmes roulèrent sur les joues de Rayan. Certaines musiques, par la finesse des émotions qu'elles arrivaient à provoquer, fournissaient une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, se dit-il pendant que les voix des deux sopranos se fondaient progressivement dans le silence.

Rayan commençait à croire que quoi qu'il fasse, les flics ne mettraient jamais la main sur lui. Il suffisait de leur raconter une histoire ou de leur offrir un coupable pour qu'immédiatement ils se jettent dessus comme un banc de piranhas sur un morceau de barbaque, trop contents de pouvoir clore le dossier rapidement, faire monter la stat', et passer à autre chose.

Une fois arrivé au cimetière, il se rendit directement dans son caveau en évitant la guérite du gardien. Depuis que Mélissa logeait à proximité, il se disait qu'il valait mieux se montrer discret.

*Sois subtil jusqu'à l'invisible ; sois mystérieux jusqu'à l'inaudible ; alors tu pourras maîtriser le destin de tes adversaires.*

Sun Tzu *L'Art de la guerre*.

Devant les cercueils, il se mit à penser aux défunts, persuadé qu'ils étaient à l'écoute. Il commença par louer la rigueur de son père, son inventivité, son

courage. Il félicita ensuite sa mère pour sa fidélité, sa ténacité dans la tenue de son couple et sa force d'âme face aux événements tragiques qui avaient jalonné sa vie. Il termina par Mélissa, s'excusa de ne pas avoir pu lui fournir une sépulture à son nom, mais elle devait comprendre que sa propre liberté en dépendait…

Et qu'importe, conclut-il en plaquant son visage contre le couvercle du cercueil. Un jour, ils se retrouveraient dans leur Élysée, et tout serait pardonné.

# CHAPITRE 33

Installé sur la terrasse, Lucas conversait par Skype avec sa petite amie, une jeune étudiante en arts plastiques. Carole s'affairait déjà en cuisine. De son côté, Mattis consultait l'application GPS de son téléphone portable pour se renseigner sur les déplacements qu'avait effectués Rayan la veille. C'est ainsi qu'il apprit qu'il s'était rendu dans un cimetière.

Comme il ne travaillait pas de la journée, il décida d'aller y faire un saut avant de revenir déjeuner.

Une fois sur place, il toqua à la guérite du gardien pour l'interroger.

— C'est l'heure de ma pause, dit le jeune homme en enfouissant sa main au plus profond de ses longs cheveux gras.

En observant la pâleur de son visage, Mattis se demanda s'il avait déjà été mis en contact avec le soleil.

— Dis donc Bob, pas besoin d'être un chien renifleur pour savoir ce que tu fumes !

— D'abord, je m'appelle pas Bob, et puis, de quoi je me mêle ?

Mattis lui présenta sa carte.

Le fraîchement nommé Bob eut un léger mouvement de recul en découvrant la bande tricolore barrant le coin gauche de la carte de Mattis.

— Pas de panique, je ne viens pas pour te causer de ta consommation d'herbe. Je suis moi-même partisan de la dépénalisation.

Il lui tendit la photo de Rayan.

— Ça te parle ?

Bob considéra le cliché.

— Oui, il vient plusieurs fois par semaine.

— Et qu'est-ce qu'il fait ?

— Ben comme tout le monde, je suppose, il se recueille. Il possède un caveau au bout de l'allée.

— Plusieurs fois par semaine, tu dis ? Y'a qui dans ce caveau ?

— Ses parents, je crois.

— Quelle ferveur dans le recueillement, tu trouves pas ?

— C’est récent en tout cas. J’ai commencé à bosser début juillet et je l’ai à peine vu de l’été. Ça correspond peut-être à leur date anniversaire ou un truc du genre. Je sais pas.

— Peut-être bien… Tu me fais visiter ?

Ils remontèrent l’allée principale sous le cagnard de midi. Mattis hâtait le pas, les cimetières possédaient une fâcheuse tendance à le faire déprimer dès qu’il y mettait les pieds, certainement parce que cela le renvoyait à sa propre finitude. Il enviait les croyants, ce devait être si bon d’être persuadé qu’un ailleurs patientait au-delà de cette vie, tellement rassurant, et sans doute préférable que d’affronter un néant noir et glaçant. Mais il ne pouvait pas forcer sa nature et, le concernant, c’était bel et bien ici-bas que tout se terminait.

Ils pénétrèrent dans la crypte.

Mattis siffla d’admiration.

— Faut avouer que c’est bien décoré. Mais tu vois, Bob, une chose est sûre : t’as beau avoir tout le blé que tu veux, quand t’es mort, plus moyen de négocier.

Il fit le tour des cercueils, passa le plat de sa main sur celui de la mère de Rayan sans toutefois faire attention aux huisseries.

— Hum… Rien d’autre à me signaler ?

— Non, je vois pas. Ah si, des jeunes qui sont encore venus foutre le dawa l’autre soir.

— C’est-à-dire ?

— Certainement les mêmes qui ont bousillé la porte d’entrée le mois dernier. Le gardien que je remplace m’a dit que ça arrivait parfois. C’est une bande de fêlés qui s’invite à boire des bières sur les tombes tout en invoquant Satan, paraît-il.

— Mouais, ça m’avance pas trop ton histoire.

Mattis repartit. Il sentait qu’il se rapprochait du but, il lui manquait juste la pièce maîtresse du puzzle…

# CHAPITRE 34

Le scénario s’avérait assez sommaire : des gens réincarnés en zombies s’excavaient des tombes et se mettaient à croquer toutes les nuques qui passaient à leur portée, sous le regard hilare de Lucas. Mattis prit une gorgée de bière, il n’était pas très friand de ce genre de film, surtout après avoir déjà consacré toute sa matinée à un cimetière… Le principal était qu’il puisse partager un moment avec son fils.

Carole, de son côté, avait déclaré forfait devant le déversement continu de litres d’hémoglobine et était montée se coucher.

Le film s’étirait en longueur. Les protagonistes disparaissaient dans d’abominables souffrances les uns après les autres mais il n’était pas compliqué de deviner que le beau brun et la jolie blonde finiraient par s’en sortir. Mattis se désintéressa du film et songea à son toit. Il allait devoir prendre un crédit, il ne voyait que ça.

Un fil de plus à la patte.

Il prit congé avant la fin et monta rejoindre Carole.

Allongée sur le lit, elle avait troqué la nuisette sexy pour un pyjama pilou sur lequel gambadaient deux joyeux lapins. Elle compulsait un magazine traitant des dernières tendances en matière de poussettes. Mattis jeta un œil par-dessus son épaule.

— C’est le prix, ça ?

— Oui, et c’est de la super came, le top du top.

— On pourrait s’acheter un ordinateur portable avec une somme pareille.

— Sans doute, mais tu aurais plus de mal à promener ton enfant avec.

Mattis embrassa Carole dans le cou et se retourna. Il voulait ne penser à rien, juste dormir du sommeil du juste et se réveiller en pleine forme, armé d’une foi inébranlable en l’humanité. Sauf qu’il passa la nuit à se faire courser par une horde de zombies polyphagiques.

Au petit matin, il se réveilla en sursaut, persuadé que son appareil reproducteur et son bras gauche n’avaient pas survécu.

Une longue douche et un café corsé lui remirent les idées en place.

Réconforté de se savoir entier, il partit fumer dehors en attendant que Lucas termine son sac.

En voiture, il roula lentement en direction de la gare. Dans quelques minutes son fils allait une nouvelle fois sortir de sa vie.

Lucas dut sentir la tension qui régnait et engagea la conversation :

— Elle est sympa, Carole. Elle a du caractère.

— Je le constate tous les jours.

— Une maison, un gosse, de l'embonpoint… T'es mûr, papa.

— Tu freines jamais, toi !

— Non, sérieux, ça m'a fait plaisir ces deux jours. Faudra renouveler l'expérience.

— C'est quand tu veux. T'as vu, y'a la place.

Mattis le raccompagna jusqu'au quai.

— Et si t'aimes les films de zombies, je te conseille Romero ou la série *The Walking Dead* dit Lucas.

— Sans façon. Une Latina à qui il manquait la moitié du visage m'a poursuivi toute…

Mattis s'arrêta soudain de parler comme si une force mystérieuse venait de le mettre sur pause.

— T'es québlo, papa ? Tu nous fais pas un AVC quand même ?

— Ho putain !

— T'es pas marrant là…

— Faut que je te laisse, j'ai un truc urgent à faire. Allez viens, on se fait un *hug*, c'est bien comme ça que vous dites ? Prends soin de toi, fiston, mets des capotes, t'as le temps. Si tu voyais le prix des poussettes…

La Clio donnait tout ce qu'elle pouvait, c'est-à-dire pas grand-chose. Mattis, surexcité, parlait tout seul :

— Mais comment j'ai fait pour ne pas y penser plus tôt ? Comment j'ai fait ! ? J'aurais dû me douter que ce taré en était capable…

Le visage de Mélissa s'était imposé à lui, juste après avoir évoqué cette zombie latina aux mêmes longs cheveux noirs et torsadés qui l'avait coursé toute la nuit entre les tombes. L'association d'idées avec les fréquentes allées et venues de Rayan au cimetière s'était ensuite faite naturellement et Mattis en avait déduit que ce barjot avait dissimulé le corps de Mélissa dans un des

cercueils de son caveau.

C'était pourtant une méthode qu'il utilisait depuis longtemps déjà. Chercher à établir une corrélation entre des faits distincts, étudier chaque possibilité, relier des éléments qui d'apparence semblent antinomiques. Certainement que son esprit n'était plus aussi affûté qu'avant : l'âge, les expédients et les nombreux emmerdements auxquels il devait faire face érodaient sa sagacité. Même si, pour l'instant, il n'en était encore qu'au stade des suppositions…

Il se gara devant l'enceinte du cimetière, à côté d'une vieille Ford transit. Puis fonça jusqu'à la loge. Le gardien était en train de régler la saturation de son ampli.

— Salut, Bob ! Prends tes outils et ramène-toi, j'ai besoin de tes services.

Face aux deux cercueils des parents de Rayan, Mattis trépignait.

— Ouvre-les.

— Impossible, j'ai pas le droit. Ils sont scellés, je vais me faire virer.

— T'occupe pas de ça. Dis-toi que tu pourrais bien faire les gros titres des journaux si mon raisonnement s'avère fondé.

À l'évocation d'une possible notoriété, Bob se ravisa.

— Lequel vous voulez que j'ouvre ?

Mattis se souvint de celui sur lequel il avait passé sa main. Il y vit un signe.

— Celui de la mère.

Bob se mit au travail.

— Merde ! Fit-il au bout de quelques secondes. On a fait sauter les scellés.

— Continue, je sens qu'on approche.

— La cire a été recollée et…

— Allez, allez, allez ! Ouvre, ouvre !

Une fois les vis retirées, ils se postèrent chacun à un bout du cercueil et soulevèrent le couvercle.

Mattis se pencha à l'intérieur.

Il regretta immédiatement de ne pas avoir retenu sa respiration. Tout au long de sa carrière, il avait déjà eu l'occasion de voir des cadavres, mais jamais dans un état de décomposition aussi avancé.

Mélissa en était au stade de la putréfaction noire. Son corps, recouvert de cloques, était boursouflé sur toute sa surface, sa peau avait pris une teinte

verdâtre et commençait à partir en lambeaux.

— *Very bad trip*, commenta Bob d'une moue dégoûtée.

Malgré l'odeur pestilentielle, Mattis effectua quand même quelques clichés sous différents angles avec son téléphone.

— Bon, maintenant, tu touches plus à rien, on sort.

Ils regagnèrent l'air libre. Mattis dégaina à nouveau son portable mais il n'arrivait pas à capter de réseau.

— Je vais appeler les collègues de ton poste fixe. Putain, une môme ! Qu'est-ce qu'il avait besoin de tuer une môme ! ?

Ils se dirigèrent vers la loge du gardien.

Tout en marchant, Mattis visionnait les photos qu'il venait de prendre quand Bob lui fila un coup de coude.

— Regardez qui s'amène…

Au bout de l'allée, Rayan, un bouquet de roses blanches à la main, se dirigeait vers eux.

Les reconnaissant à son tour, il stoppa net.

Les trois hommes se jaugèrent un instant.

Au regard plein d'animosité que lui jeta Mattis, Rayan comprit immédiatement que sa planque venait d'être découverte.

Dès lors, il lâcha son bouquet, fit volte-face et courut vers la sortie du cimetière.

Mattis se lança à sa poursuite.

Il partait avec un handicap d'une bonne cinquantaine de mètres, mais rien qu'à l'idée de pouvoir enfin mettre la main sur Rayan, il oublia qu'il ne faisait jamais de sport, mangeait gras et carbonisait une vingtaine de cigarettes blondes par jour.

Rayan sortit de son champ de vision, il venait d'atteindre la grille d'entrée et sa course ne faiblissait pas. Quelques secondes plus tard, Mattis entendit une portière claquer, bientôt suivie par le bruit d'un moteur qui s'emballe.

C'est en arrivant devant la grille qu'il découvrit Rayan au volant de sa Panamera exécuter une marche arrière à toute blinde et venir s'encastrer comme un taureau furieux dans la calandre de sa brave Clio. La carrosserie et son moteur n'y résistèrent pas, la puissance de la Porsche emporta tout sur son passage, transformant l'avant de la voiture de Mattis en accordéon pour enfant.

Rayan enclencha ensuite la première et arracha son bolide de la tôle

froissée en hurlant. En moins de dix secondes, la Porsche ne fut plus qu'un point noir gagnant l'horizon.

— C'est à toi le fourgon ? demanda Mattis au jeune gardien, encore plus pâle qu'à son habitude.

— À mon père, il me…

— File-moi les clefs. Vite !

— Et je fais comment pour rentrer chez moi ?

— Appelle le commissariat, raconte tout ce que t'as vu, ils te ramèneront.

Le transit démarra en couinant.

Une fois sur la route principale, Mattis roula jusqu'à ce qu'il puisse récupérer du réseau pour son téléphone. Il se rangea sur le bas-côté et lança son application de localisation. Un point rouge lumineux matérialisant la voiture de Rayan apparut sur une carte affichant les indications topographiques des environs. Mattis observa le point se déplacer en temps réel le long d'une ligne jaune simulant la route qu'il empruntait. Vu la distance qui le séparait de Rayan, impossible de le rattraper. Mais il pouvait au moins le pister.

Le téléphone posé sur sa cuisse, Mattis redémarra. Il n'eut pas longtemps à rouler. Quelques minutes plus tard, le point rouge s'immobilisa. Mattis se demanda ce que ce fumier pouvait bien manigancer. Il devait bien se douter que ce n'était pas le moment de musarder, qu'une armada de flics allait bientôt se lancer à sa poursuite et que ses heures étaient comptées.

Il zooma sur son écran pour obtenir l'adresse du lieu où Rayan venait de se ranger.

C'est alors qu'il se sentit traversé par un courant d'air hyperboréen.

Il s'agissait de sa propre adresse.

# CHAPITRE 35

Elle sentait son souffle sur sa nuque, le même souffle lent et régulier de celui qui maîtrise son sujet, qui ne panique pas et sait ce qu'il a à faire. Constatation d'autant plus inquiétante quand ce quelqu'un vous plaque la lame d'un couteau sous la gorge.

Carole ne s'était pas méfiée lorsqu'elle avait entendu claquer la porte, persuadée qu'un coup de vent était à l'origine du bruit. Elle avait pour principe de ne jamais s'enfermer à clef, sans doute que le fait de partager la vie d'un flic la rassurait au-delà du raisonnable.

Elle était néanmoins descendue voir. Une maison isolée, une femme seule. Elle y avait pensé, tout d'un coup.

C'est en passant devant la cuisine qu'elle tomba sur Rayan, un couteau à la main.

Maintenant, elle ne disait rien, la peur altérant l'ensemble de ses fonctions cognitives, elle se retrouvait entièrement soumise à la volonté de cet homme, incapable d'agir, de raisonner ou d'imaginer le moindre plan.

Rayan relâcha son étreinte et lui demanda de s'asseoir sur le canapé. Il se posta ensuite près de la fenêtre, partageant sa surveillance entre son otage et l'extérieur.

Carole gardait la tête baissée et fixait les motifs géométriques de son tapis de salon, craignant de lever les yeux et de croiser le regard de son agresseur.

Ce type doit être complètement dérangé, pensa-t-elle. Et où est Franck ? C'est moi, la première personne qu'il est censé protéger !

Elle songea soudain à l'enfant qu'elle portait. Il fallait qu'elle sache à quoi s'en tenir. Elle ravala sa peur et demanda.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Rayan resta silencieux et se contenta de la fixer d'un regard étrange. Puis il finit par dire :

— Ce n'est pas à vous que j'en veux.

# CHAPITRE 36

Le GPS ne s'était pas trompé. La Panamera se trouvait bel et bien garée devant sa maison. Durant le trajet, Mattis avait tenté de comprendre pourquoi Rayan s'était invité chez lui au lieu de chercher à s'enfuir le plus loin possible.

Le terme « vengeance » avait raisonné avec insistance dans sa tête.

Il avait accéléré.

Il parqua le véhicule utilitaire sur un petit chemin, à une centaine de mètres de son domicile. Puis il vérifia son arme, déverrouilla la sécurité et fit monter une munition dans la chambre. Il comptait agir seul. Faire appel à ses collègues représentait un trop gros danger. Plus on ajoutait de flingues, plus le risque de bavure grandissait. Et face à un type comme Rayan, la prudence restait de mise.

Il avança le dos voûté en longeant la forêt qui bordait sa propriété. Il aurait une cinquantaine de mètres à parcourir à découvert, mais Rayan ne pouvait surveiller qu'un endroit à la fois et Mattis pencha pour l'idée qu'il choisirait le salon et sa baie vitrée pour bénéficier d'une vision panoramique.

Il se lança donc du côté ouest de la maison, celui qui permettait d'accéder au potager qu'il s'était promis d'aménager, mais qui restait encore à l'état de friche.

Une fois arrivé dans la cour, il hésita. La porte de la véranda donnant sur la cuisine grinçait comme de la craie sur un tableau, ce qui compromettait un éventuel effet de surprise.

Il visa l'échelle coulissante calée contre la façade de sa maison. Vu que les entrepreneurs se succédaient pour évaluer le coût des travaux de rénovation de son toit, Mattis avait préféré la laisser à disposition.

En privilégiant cette voie, il pouvait espérer pénétrer chez lui sans se faire remarquer. Bénéficier de l'élément de surprise était un paramètre essentiel lorsqu'on avait affaire à un forcené.

Il commença à grimper, tout en espérant que Rayan ne déboulerait pas au

beau milieu de sa montée pour le faire chuter.

Une fois sur le toit, mettant de côté sa tendance au vertige, il marcha avec précaution jusqu'au Velux central qu'il avait l'habitude de laisser ouvert la journée pour ventiler les combles rendus humides par la succession de fuites.

Il retira ses chaussures et s'introduisit par l'ouverture avant de se récupérer en douceur sur le plancher qui se trouvait à moins de deux mètres de hauteur.

Arme au poing, il descendit par un petit escalier en colimaçon et rejoignit l'étage.

Aucun son ne provenait du bas. Il ne savait pas dans quelle pièce Rayan et Carole se trouvaient.

Il poursuivit sa progression en empruntant l'escalier principal sur la pointe des pieds, aussi concentré qu'un félin en phase d'approche de sa proie.

Il atteignit le rez-de-chaussée. Le salon était au bout du couloir, sur sa droite.

Toujours aucun bruit mais Mattis sentait leur présence, ils ne pouvaient être que là.

Le dos plaqué contre le mur, il procéda à une répétition mentale des gestes qu'il aurait à enchaîner. Un, faire irruption dans la pièce, deux, prendre l'information, trois, viser juste, quatre, tirer.

Il respira quelques secondes, tentant de gérer son stress, se concentrant sur l'objectif, à la manière d'un plongeur de falaise fixant le vide avant d'exécuter son saut.

Puis il pénétra dans le salon, la mâchoire serrée, les muscles tendus, tout entier livré à son instinct.

C'est alors qu'il vit Rayan, adossé contre un mur, se servant de Carole comme d'un bouclier, la ceinturant du bras gauche tandis que le droit appuyait la pointe d'un couteau au niveau de la veine carotide.

Le pire scénario imaginable.

Mattis mit aussitôt son arme en position de sécurité, canon dirigé vers le bas.

— Ce trou est tellement perdu que le moindre bruit de moteur, même éloigné, s'entend à des kilomètres à la ronde, lieutenant. Je suis néanmoins impressionné par la rapidité avec laquelle vous avez déduit que je me rendrais chez vous. Je pensais devoir patienter encore quelques heures avant de vous voir débarquer. Vous êtes venu seul ? N'est-ce pas un peu présomptueux ?

Mattis tenta de croiser le regard de Carole pour évaluer son niveau de stress. Mais celle-ci fixait désespérément le sol.

Rayan, d'un calme inquiétant, poursuivit :

— Par contre, je vais vous demander de me transmettre votre pistolet, c'est plus sûr. Vu votre nervosité, un coup pourrait partir.

— Je garde mon arme, Martel.

— Lieutenant, vous ne semblez pas appréhender la situation à sa juste mesure. Il me suffit d'exercer une simple pression avec la lame de ce couteau pour que j'envoie immédiatement votre amie *ad patres*. Ce n'est pas ce que vous désirez, n'est-ce pas ?

Mattis tergiversait. En lui cédant son arme, il n'était plus maître de rien. Mais bon sang, Carole, le gosse !

— Lieutenant, décidez-vous !

Ne voyant pas ce qu'il pouvait faire de mieux, Mattis attrapa son SIG par le canon et le fit glisser sur le tapis.

Carole n'avait pas cillé d'un pouce, arborant toujours un regard inexpressif.

Rayan récupéra l'arme et déposa le couteau sur le guéridon à côté de lui. Il relâcha Carole.

Mattis dut tendre les bras pour qu'elle le rejoigne. Il la plaça derrière lui.

Comme il n'avait plus rien à perdre, il demanda :

— Votre femme, c'est vous qui l'avez tuée ?

— Vous ne pouvez pas vous en empêcher, hein ? Soit… Disons que c'est une partie de moi qui l'a tuée, pas la totalité.

— Et Mélissa ? Pourquoi elle ?

— C'était une erreur, ma plus grosse erreur. Je pensais que je n'avais pas le choix, j'avais tort.

— Je ne comprends pas.

— Mais vous ne comprenez jamais rien, lieutenant. Pas étonnant que vous soyez dans la police…

Rayan pointa son arme en direction de Mattis. Ce dernier banda ses muscles dans un réflexe mécanique.

— Que ressentez-vous, lieutenant ? De la peur, je suppose, à moins que cela ne soit de la haine. C'est tellement fort, la haine, n'est-ce pas ? Ou alors de l'indifférence peut-être ! Ça vous irait bien, finalement, l'indifférence. Je

suis sûr que vous trouvez la vie insupportable, il n'y a qu'à voir votre tête… Mourir doit certainement vous apparaître comme un soulagement, une libération !

— Vous êtes taré, Martel.

— Nous le sommes tous, à des degrés divers, je le conçois. Et puis, comment pourrait-il en être autrement ? Il n'y a qu'à voir comment ce monde fonctionne… Croyez-moi, ce sont les gens sains d'esprit qu'il faudrait interner.

Il baissa son arme.

— Bien, nous voici rendus au bout du chemin. J'ai eu le temps de bien réfléchir durant ces dernières heures. Et la solution s'est imposée à moi. Je sais que Dieu ne va pas aimer ce que je m'apprête à faire, mais je n'ai pas le choix.

Il se mit à prier :

— *Mon Père, je me remets entre Vos mains ; mon Père je me confie à Vous, mon Père, je m'abandonne à Vous… Mon Père, faites de moi ce qu'Il Vous plaira ; Quoi que Vous fassiez de moi, je Vous remercie ; merci de tout, je suis prêt à tout, j'accepte tout…*

Rayan, les yeux fermés, continuait de psalmodier. Il ne lâchait pas le SIG et Mattis se demanda s'il pouvait tenter le coup en se jetant sur lui.

— *… je Vous remercie de tout ; pourvu que Votre volonté se fasse en moi, mon Dieu, pourvu que Votre volonté se fasse en toutes Vos créatures, en tous Vos enfants, en tous ceux que Votre cœur aime, je ne désire rien d'autre, mon Dieu.*

Mattis tourna la tête vers Carole et lui chuchota :

— Dès que je me jette sur lui, tu cours vers la cuisine et tu sors par-derrière, ne te retourne jamais, ne suis pas la route, enfonce-toi directement dans les bois.

Il sentit la main de Carole agripper la sienne.

Rayan, extatique, poursuivait sa prière :

— *Je remets mon âme entre Vos mains ; je Vous la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je Vous aime…*

Mattis lâcha la main de Carole et s'apprêta à se jeter sur Rayan. Sa vie ainsi que celles de sa compagne et de son futur enfant allaient se jouer dans la seconde qui suivait. Curieusement, lui qui ne croyait en rien, ne put

s’empêcher de penser « Faites qu’il garde les yeux fermés…»

Il allait s’élancer quand, au même instant, Rayan ouvrit les yeux.

Écœuré, Mattis reprit sa position d’attente.

Rayan récita encore :

— *Et que ce m’est un besoin d’amour de me donner, de me remettre en Vos mains sans mesure, je me remets entre Vos mains, avec une infinie confiance, car Vous êtes mon Père.*

À son intonation, Mattis comprit que Rayan venait d’atteindre la fin de sa prière.

— Épargnez Carole, elle n’a rien à voir avec ça.

— Décidément, lieutenant, vous êtes toujours à côté de la plaque…

Rayan respira longuement puis son regard sembla chavirer. Il rejeta alors sa tête en arrière, plaça le canon du SIG Sauer sous sa mâchoire.

Il dit :

— Que Dieu me pardonne.

Et il pressa la détente.

# CHAPITRE 37

À peine la lourde porte refermée derrière lui, Kader comprit que les choses ne seraient pas aussi simples. Il n'éprouvait aucune envie de célébrer sa sortie, bien au contraire. Les bruits de la rue, le flux de la circulation, les cohortes de piétons, l'espace démesuré, ce ciel immense… Tout cela l'agressait, l'étourdissait, lui filait la gerbe. Il était presque tenté de regagner sa cellule et d'aller se camoufler sous la couverture de son lit.

De plus, personne ne l'attendait. Enfin… presque personne.

Appuyé contre le capot de sa voiture, Dan le scrutait. Il recourba plusieurs fois son index pour lui faire signe de se ramener. Kader hésita, mais mieux valait faire preuve de docilité face à cet enragé, conclut-il en s'avançant.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il en arrivant à sa hauteur.

— Monte.

— J'ai pas à vous obéir. J'ai purgé ma peine, je suis libre.

— Tu préfères que je te cogne ? Allez, monte avant que je m'énerve.

À contrecœur, Kader obtempéra. Ce n'était pas le moment de se faire amocher dès sa sortie de prison.

Il prit la place côté passager.

En bon flic habitué à ce que la route s'ouvre devant lui, Dan roulait vite, très vite, slalomant entre les voitures et invectivant quiconque le ralentissait. Ils traversèrent ainsi les quartiers sur les chapeaux de roues avant de s'extraire du trafic et de gagner la périphérie.

Peu à peu, les éléments constitutifs de la ville s'effacèrent, remplacés par de vastes étendues agricoles entrecoupées de friches, un *no man's land* silencieux qui n'était pas fait pour rassurer Kader.

— Je peux savoir où on va ?

— Je vais te dire un truc, fit Dan tout en fixant le ruban de goudron. Pour moi tu restes coupable.

— Coupable de quoi ? Vous avez pas lu les journaux ? Regardé la télé ?

— C'est bien connu qu'ils racontent que des conneries, ceux-là.

— Enfin quoi ! Martel a buté sa femme, et… Mélissa. C’est prouvé !

— Possible. Mais tu vois, c’est toujours les types dans ton genre qui foutent le bordel. On en a jamais fini avec vous…

La route était dégagée. Dan en profita pour accélérer encore.

— Et c’est quoi un type dans mon genre ?

— Une merde, un déchet, un parasite, un rebut de l’humanité. C’est pourquoi il faut se débarrasser de toi et de tous tes putains de frères. T’es comme ce Rom à qui j’ai défoncé le crâne, tu vaux pas mieux que lui.

À ces mots, Kader comprit qu’il risquait davantage qu’un passage à tabac. Ce cinglé de Dan venait d’avouer un meurtre, le plus simplement du monde…

Le jour déclinait. La lumière rasait la plaine pendant que le soleil virait à l’orange tout en glissant lentement derrière l’horizon.

*Putain de karma !* pensa Kader. *Je n’ai même pas eu droit à un bout de vie tranquille… Le monde est rempli de salopards et c’est eux, au bout du compte, qui mènent la danse… Moi, je ne suis rien, un pauvre caillou dans lequel on shoote pour débarrasser le chemin.*

*Je dois tenter quelque chose, je ne peux pas mourir sans rien faire, mais quoi ? Il roule trop vite pour que je puisse ouvrir la portière et sauter. Et quand bien même, on est en rase campagne, c’est un sportif, je ne ferais pas dix mètres. Inutile d’essayer de l’amadouer, il ne négociera pas, ne reviendra pas sur sa décision. Ce type est fou, aveuglé par sa haine, il va me buter comme un chien au milieu d’un champ, et les corbeaux viendront me bouffer les yeux.*

*Je dois réfléchir, il doit bien y avoir une solution, ma vie ne peut pas se terminer comme ça, merde ! Je sors de prison, ma meuf est morte, je peux pas avoir un peu de répit ?*

*Je dois trouver un truc. Le problème c’est que j’ai pas d’idée, j’ai jamais eu d’idée, pour quoi que ce soit… Je suis vraiment un pauvre type, un raté, je vaux rien, je sers à rien. Tout ça c’est pas normal, je voulais juste qu’on me donne ma chance… Même pas. Putain, si Allah existait vraiment, il ne laisserait pas faire ça. Je me suis encore bien fait avoir sur ce coup-là ! Et ma mère qui passe son temps à l’invoquer, tu parles d’une arnaque ! Qu’est-ce qu’il a fait pour nous, à part nous faire gober de la merde ? J’aurais jamais voulu naître…*

*Et puis je m’en fous. Qu’il me bute, qu’il bute tout le reste de la planète si*

*ça peut le soulager. Je l'emmerde, ce gros bâtard !*

Désormais incapable de contenir sa rage, Kader hurla à la face de Dan tout en lui crachant au visage :

— S'pèce d'enculé! C'est toi qui fais que pourrir cette terre !

Il n'en fallut pas plus à Dan pour devenir incontrôlable.

De sa main droite, il saisit violemment Kader à la gorge.

— Je vais te crever, je vais te crever ! cria-t-il tout en lui comprimant la trachée.

La main de Dan agissait comme un nœud coulant. La vue de Kader commença à se brouiller, ses poumons à s'embraser. Il se dit qu'il aurait préféré une balle… Plus expéditif !

Dan accentua sa prise.

La mort approchait, ils le savaient tous les deux.

Le cerveau de Kader n'était plus oxygéné, encore quelques secondes et il perdrait connaissance.

En désespoir de cause, sa main droite plongea dans le vide-poches de la portière. C'est alors qu'il sentit une boîte rectangulaire. Il la secoua et fit sauter le couvercle sans avoir aucune idée de ce qu'elle contenait. À l'aveugle, il tâta les objets logés à l'intérieur et crut reconnaître des petits tournevis. Il en saisit un.

Il se doutait que c'était son unique espoir et qu'il n'aurait certainement droit qu'à un coup, un seul.

Avec le peu d'énergie qui lui restait, Kader planta le mini-tournevis cruciforme au plus profond de la cuisse de Dan.

Sous le coup de la douleur, Dan relâcha sa prise et la voiture fit une embardée, insuffisante toutefois pour leur faire quitter la route.

Le visage déformé par la rage, Dan tenta d'attraper à nouveau Kader par le cou.

Il suffit de peu de chose pour créer un accident : une vitesse excessive, un moment d'inattention dû à un tournevis planté dans la cuisse, le non-respect d'un stop… Ces trois éléments combinés firent que Dan ne vit pas l'autocar qui déboulait sur sa gauche. Il était trop tard pour éviter le choc. Sous la puissance du quinze tonnes, l'Alfa Romeo fut catapultée à une vingtaine de mètres de distance, avant d'enchaîner une série de tonneaux dévastateurs et de finir sa course dans un champ.

Dan était mort sur le coup. Emportant avec lui sa haine et ses certitudes imbéciles.

À quelques mètres de la carcasse fumante, Kader gisait sur le dos, bras en croix, les yeux grands ouverts sur la lueur sanguine du crépuscule.

Peu après, des formes énigmatiques se mirent à flotter au-dessus de lui. Cela devait être ça le paradis, pensa-t-il, un endroit sans signification particulière dans lequel tu te sens bien.

Les formes s'affinèrent et se penchèrent sur lui. Certaines d'entre elles revêtaient des sortes de longues tuniques gris perle, d'autres portaient des capuches.

Kader saisit une bribe de conversation, mais rien qui soit compréhensible.

Il se concentra, certains mots lui semblaient familiers. De l'arabe ! Ils parlaient en arabe ! Sa mère avait donc raison, Allah existait et il venait de dépêcher des émissaires à sa rencontre. Kader espérait juste qu'il se montrerait magnanime. Car vu toutes les conneries qu'il venait d'accumuler durant sa courte vie, Allah pouvait très bien décider de l'envoyer moisir quelques centaines d'années au fin fond d'une lointaine galaxie…

Pendant qu'il méditait sur sa mort, Kader commença à ressentir une douleur au niveau des jambes. Très vite, cette douleur gagna en intensité et remonta vers son bassin avant de se propager à tout son corps.

Il s'évanouit.

Le décor avait changé, les tuniques avaient laissé place à des blouses blanches et les entités s'étaient transformées en jeunes femmes chaussées de sabots en plastique.

Kader comprit qu'il n'était pas mort quand, sur le poste de télé, il découvrit une ancienne actrice vanter les mérites d'un linge absorbant pour lutter contre l'incontinence urinaire. Le paradis ne pouvait ressembler à ça. L'enfer, à la limite…

Plus tard, on lui raconta que la voiture de Dan avait été percutée par un autocar transportant des touristes maghrébins rentrant au bled.

Le destin pouvait parfois se montrer taquin…

Personne ne s'expliquait comment il avait pu s'en sortir vu la violence du choc. Pourtant, il ne souffrait que de quelques fractures et de légers traumatismes. Le terme « miracle » revint plusieurs fois dans la conversation.

# CHAPITRE 38

Derrière son bureau, la secrétaire ressemblait à une hôtesse de l'air d'une compagnie low-cost, avec son maquillage trop chargé et son faux foulard Hermès noué autour du cou. Kader s'étonnait encore du sourire qu'elle lui avait décoché quand il était entré dans l'immense salle d'attente. D'habitude, ce genre de femme ne le calculait jamais. Mais qui sait, maintenant qu'il venait de changer de karma, tout devenait possible…

Le bras droit dans le plâtre, il s'installa dans un confortable fauteuil bergère en tweed et feuilleta un hors-série sur le Paris du XX$^{e}$ siècle vu à travers l'œil de grands photographes.

Une bibliothèque en bois contenant des livres reliure cuir habillait l'un des murs. On n'est pas à Lidl, se dit Kader.

La secrétaire se leva et se dirigea vers lui.

— Si vous vous voulez bien me suivre.

Elle le fit entrer dans un spacieux bureau.

Un homme courtaud et chauve le reçut.

— Prenez place, monsieur Arouf.

Kader se dit soudain que ça sentait l'embrouille.

— Tout d'abord, monsieur Arouf, pourriez-vous me fournir une pièce d'identité.

Et voilà, ça commençait.

Kader lui tendit sa carte nationale plastifiée.

— Bien, fit le petit homme en se débarrassant d'une peluche qui s'était fixée sur sa manche de chemise. Avez-vous une idée de la teneur de ce qui vous amène ?

Kader décortiqua mentalement la phrase avant de répondre.

— Pourquoi je suis ici ? J'sais pas. J'espère en tout cas que c'est pas une question d'argent.

— Si, justement.

— Je vous préviens tout de suite, monsieur. Je reviens… d'un long voyage

et…

— D’un voyage entre les murs, vous voulez dire ?

Kader se redressa sur sa chaise.

— Parfait, si vous êtes au courant, vous devez aussi savoir qu’on m’a déclaré innocent.

— Je le suis. C’est une histoire qui se termine bien.

— Pas pour tout le monde.

— Oui… Donc, je vous ai demandé de venir ici car j’ai en ma possession un document qui vous concerne.

— On m’accuse de quoi cette fois ?

— Mais de rien ! Monsieur Arouf, vous êtes dans un office notarial, pas dans un commissariat.

— D’accord, mais j’ai appris à me méfier ces derniers temps…

— Détendez-vous. Je vais vous lire la partie qui vous intéresse, il s’agit du testament de monsieur Rayan Martel. Je cite :

*« Je tiens tout d’abord à présenter mes excuses à monsieur Kader Arouf. Je suis conscient que certains de mes actes ont eu de fâcheuses conséquences sur la vie de ce jeune homme, et je profite donc de l’occasion pour faire amende honorable.*

*Il est donc normal qu’il bénéficie d’une réparation à la hauteur de l’injustice dont il a été victime.*

*Je décide donc, par ce présent testament, faire une donation d’un montant de cinq millions d’euros à monsieur Kader Arouf.*

*J’espère qu’il me pardonnera un jour ma conduite inacceptable et mes offenses.*

*En souhaitant qu’il fasse bon usage de cette somme, je pense particulièrement à sa maman. »*

Kader fronça les sourcils et chercha à quel niveau se situait la ruse tandis que le notaire l’observait d’un regard envieux.

— Vous vous rendez compte, cinq millions d’euros !

— Je me rends surtout compte qu’on parle du type qui m’a fait envoyer en prison et qui a tué ma copine.

— Certes, certes… Mais ce n’est pas une raison pour refuser. Et même si l’argent ne peut réparer le préjudice que vous avez subi, et qu’il ne ramènera

pas votre amie, grâce à cette somme vous pourrez désormais profiter pleinement de votre vie.

Kader se leva. Cette nouvelle qui aurait dû le faire bondir de joie le plongeait au contraire dans un océan de perplexité. Accepter le fric du tueur de la femme qu'on aimait, c'était comme trinquer avec lui sur le cadavre de Mélissa… D'un autre côté, merde, cinq barres !

— J'ai besoin de réfléchir.

— Monsieur Arouf, un petit conseil amical : prenez l'argent et réfléchissez après. Ce genre de train ne passe qu'une fois.

— Laissez-moi une heure.

Il y avait du monde en terrasse, l'été n'en finissait plus et les gens en profitaient pour prendre encore un peu de bon temps avant l'arrivée des premiers frimas. Sous un parasol indigo, Kader commanda un café et observa la foule. Des couples enlacés déambulaient en souriant tandis que des enfants crapahutaient, curieux de tout, sur les pavés de la rue piétonne.

Son café était tiède et trop serré mais cela n'avait aucune importance. Il ouvrit le cahier qu'il venait d'acheter à la papeterie d'en face et commença à écrire…

# CHAPITRE 39

Le contenu de l'email ne laissait planer aucun doute sur l'humeur de la doc. Il y était dit que Mattis ne valait pas la queue d'un chien, qu'il se comportait en lâche, que c'était un minable, un égocentrique, qu'il s'habillait comme dans les années soixante-dix et bandait mou.

Ce dernier point souleva l'indignation de Mattis mais il s'abstint de répondre, espérant que la doc n'allait pas vouloir se venger en balançant toutes ses découvertes à Carole. Depuis qu'il s'était rabiboché avec elle, la vie avait repris son cours. Cependant il sentait que les liens qui les unissaient s'étaient peu à peu délités. L'agression de Rayan avait laissé des traces. Malgré des séances régulières chez un psychologue et un traitement aux bêtabloquants, le choc traumatique avait du mal à passer. Mais nul doute qu'avec l'arrivée de leur enfant, les dommages finiraient par s'estomper.

Mattis, de son côté, tenait à faire bonne figure et tentait d'arrêter de fumer et de boire plusieurs fois par jour.

La commissaire Alfonsi entra dans le bureau. Elle portait à nouveau son vieux jean moulant et des tennis à virgules roses sur fond noir.

— Quoi ? fit-elle en voyant Mattis la dévisager.

— Rien, je me disais que…

— De toute façon j'en pouvais plus de chausser des talons et de sentir le vent me passer entre les jambes. Vous savez ce qu'il m'a dit juste avant de rompre ? Que malgré mes louables efforts, ma virilité finissait toujours par l'emporter sur ma féminité ! Heureusement que j'avais laissé mon arme au bureau…

— Il était pas fait pour vous.

— Vous pouvez me dire qui est fait pour moi, Mattis ? Un légionnaire, un vigile, un monteur de grue ?

— Vous finirez par trouver.

— Je ne sais pas, je crois que je fais peur aux hommes. Mais je ne suis pas venue vous voir pour vous raconter ma vie intime. Je dois vous annoncer une

bonne nouvelle.

— On va nous installer la fibre ?

— Non, capitaine !

— Pardon ! ? Vous pouvez répéter ?

— Vous avez très bien entendu, capitaine ! C'est tombé ce matin. Depuis le temps que vous l'attendiez. Et c'est mérité. Vous avez fait preuve d'une rare clairvoyance dans cette affaire. J'ose espérer que vous vous fendrez d'une bouteille de champagne…

À peine Alfonsi venait-elle de quitter son bureau que Kader fit son entrée. Là aussi Mattis dut se frotter les yeux en découvrant le jeune homme vêtu d'un costume gris à la coupe parfaite.

— Hugo Boss ! s'exclama-t-il.

— Me dis pas qu'à peine sorti t'as déjà embrayé sur les conneries ?

— Plus besoin, lieutenant.

— Capitaine.

— Ah ouais ? Ça rigole plus maintenant ! Félicitations. À chacun sa promotion.

— C'est-à-dire ?

Kader s'assit face à Mattis et fit glisser un chèque sur son bureau.

— Tu fais quoi là ?

— C'est ma participation.

Mattis jeta un œil sur le chèque. Il était signé, et à son ordre, mais aucun montant n'apparaissait.

— Tu peux m'expliquer ?

— Comme je n'y connais rien en travaux, je vous laisse choisir la somme. Je crois savoir que vous avez des problèmes de toiture, non ?

— D'où tu tiens ça ?

— À vrai dire, je voulais trouver un truc pour vous faire plaisir, mais il fallait que ça reste une surprise. Alors je suis passé chez vous et j'ai discuté avec votre femme.

— Concubine… Mais d'où tu sors ton fric ?

Kader estima que la plaisanterie avait assez duré. Il tendit l'acte notarié à Mattis.

— Nom de Dieu ! cria-t-il lorsqu'il lut le montant de la somme couchée

sur le papier.

— J'ai une question. Vous ne trouvez pas malsain que j'utilise l'argent de ce furieux ?

— Vois ça comme une sorte de dommages et intérêts. Et tu sais, rien ne t'oblige à me faire ce chèque. C'est quand même moi qui t'ai présenté ce mec, j'ai ma part de responsabilité.

— Ce que je sais, c'est que vous avez toujours été là pour moi. Vous êtes le seul à part ma mère à avoir fait ça. Et puis c'est pas conseillé d'élever un enfant avec de la flotte qui lui tombe sur le museau.

— Je vois que rien ne t'échappe. Écoute, j'avoue que tu me sauves la mise, alors je vais pas faire semblant de pas vouloir de cet argent. Je fais faire un devis et tu me diras si c'est OK.

— Vous aussi, on dirait que vous venez de changer de karma, hein !

— Je ne crois pas à ces choses-là.

— Ça ne les empêche pas d'arriver…

Mattis roulait en sous-régime, il se sentait calme, détendu, apaisé. Le monde retrouvait sa place. Carole qui revenait, l'élucidation de son enquête, sa nouvelle promotion, ce chèque en blanc dans sa poche… Kader avait peut-être raison finalement, certains événements de la vie semblaient prédestinés. Comme une sorte de chemin tracé à l'avance qu'une force invisible vous pousse à emprunter malgré vous.

C'est à ce moment qu'une colonie d'oies sauvages migrant vers le sud traversa son champ de vision.

Immédiatement, il se mit à chanter :

*« Par-dessus l'étang*
*Soudain j'ai vu*
*Passer les oies sauvages*
*Elles s'en allaient*
*Vers le midi*
*La Méditerranée. »*

Ne se souvenant que du refrain, il fredonna le reste de la chanson en battant la mesure sur son volant.

— Merde, ironisa-t-il ! Je connais que des trucs de vieux, faut absolument

que je demande à mon fils qu'il réactualise ma playlist.

Il se gara devant chez lui, la tête encore pleine du morceau de Michel Delpech.

Il entra tout en jouant avec son trousseau de clefs, savourant à l'avance l'annonce qu'il s'apprêtait à faire à Carole. Ce ne serait pas de trop pour lui remonter le moral.

Mattis traversa les pièces à la recherche de sa compagne. Ne la trouvant nulle part, il toqua à la porte puis pénétra dans la salle de bains.

Elle se tenait assise sur le carrelage, le dos appuyé contre le mur, le visage anéanti par la douleur ou le chagrin, c'était difficile à dire. Ses mains étaient posées à plat sur son ventre nu, et du sang d'une couleur brunâtre s'écoulait d'entre ses jambes.

Elle répéta en boucle :

— Je l'ai perdu Franck, je l'ai perdu…

Mattis fit trois pas en arrière, se cogna le dos contre le mur et se laissa glisser sur le sol. Son cerveau, comme anesthésié, ne lui transmettait aucune émotion, pas de pleurs, pas de cris, aucune rage, juste un immense sentiment de vide qui semblait prêt à l'anéantir tout entier…

Kader venait de recommander un autre café. Il n'était pas satisfait de sa première mouture et arracha la feuille du carnet.

Il reprit.

Sa main tremblait légèrement sur le papier et son avant-bras emprisonné par le plâtre le gênait pour écrire convenablement.

*Mélissa*

*Ma mère dit que tu vois tout de là-haut, alors que peut-être que tu peux me lire aussi.*

*Je peux te dire que ça fait salement mal au bide de plus pouvoir te voir ou te parler. Si je pouvais te faire revenir en échange de tout ce fric, j'ésiterai pas.*

*Maintenant, faut que je continue à vivre, j'ai plein de projets. Et cette fois c'est du sérieux. Je veux que cet argent de malheur serve à quelque chose. Je vais être le Bill Gates de la téci, je vais tout transformer. On se souviendra de Kader, peut etre meme que j'aurai une rue à mon nom un jour. Faut voir.*

*Tu sais, je t'en veux pas de pas avoir répondu à mes lettres quand j'étais*

*en prison, je comprends, il t'as bien pris la tête l'autre vicieux. Tu pouvais pas savoir, t'étais comme moi, tu voulais connaître autre chose, t'en sortir. J'aurai fait pareil, enfin, je sais pas.*

*Je devrai pas le dire, mais tu sais pourquoi je cherchai tout le temps a te faire marer dans la cour quand on étaient momes ? C'est parce que j'adorai te voir rire, j'avais l'impression d'avoir un pouvoir, et que je te plaisai aussi. Et tout ça me soulevai des montagnes de bonheur (je t'avais dit, je suis un poète)*

*Voilà, maintenant, je vais continuer à penser à toi et j'espère que j'aurai assez de mémoire pour jamais t'oublier.*

*Kader*

*Votre avis nous intéresse !*

*Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !*

# Chez le même éditeur en numérique

*La blanche Caraïbe,* Maurice Attia
*Nu couché sur fond vert*, Jacques Bablon
*Rouge écarlate*, Jacques Bablon
*Trait bleu*, Jacques Bablon
*La lettre et le peigne*, Nils Barrellon
*Farel*, André Blanc
*Tortuga's bank,* André Blanc
*Violence d'état,* André Blanc
*Aimer et laisser mourir*, Jacques-Olivier Bosco
*Et la mort se lèvera*, Jacques Olivier Bosco
*Le cramé*, Jacques-Olivier Bosco
*Quand les anges tombent*, Jacques-Olivier Bosco
*Peace and Death,* Patrick Cargnelutti
*Connemara Black*, Gérard Coquet
*La tête de l'Anglaise,* Pierre D'Ovidio
*L'été tous les chats s'ennuient,* Philippe Georget
*Le paradoxe du cerf-volant*, Philippe Georget
*Les Violents de l'automne*, Philippe Georget
*Méfaits d'hiver*, Philippe Georget
*Tendre comme les pierres*, Philippe Georget
*Franco est mort jeudi*, Maurice Gouiran
*L'hiver des enfants volés*, Maurice Gouiran
*Le diable n'est pas mort à Dachau*, Maurice Gouiran
*Le printemps des corbeaux*, Maurice Gouiran
*Maudits soient les artistes*, Maurice Gouiran
*Train bleu train noir*, Maurice Gouiran
*Je vis je meurs,* Philippe Hauret
*Que Dieu me pardonne,* Philippe Hauret
*La reine noire*, Pascal Martin

*Rien ne se perd*, Cloé Mehdi
*African tabloid*, Janis Otsiemi
*Les voleurs de sexe*, Janis Otsiemi
*A l'ombre des patriarches*, Pierre Pouchairet
*La filière afghane*, Pierre Pouchairet
*La prophétie de Langley*, Pierre Pouchairet
*Une terre pas si sainte*, Pierre Pouchairet
*Les princes du bitume*, Rachid Santaki
*Faut que tu viennes*, Pascal Thiriet
*Voici le temps des assassins*, Gilles Verdet
*Beso de la muerte*, Gilles Vincent
*Trois heures avant l'aube*, Gilles Vincent
*Hyenae*, Gilles Vincent
*J'ai fait comme elle a dit*, Pascal Thiriet
*Retour à Duncan's Creek*, Nicolas Zeimet

***Découvrez les autres publications de Jigal en ligne :***
Le site : http://polar.jigal.com
Facebook : facebook.com/jigalpolar
Twitter : twitter.com/jigalpolar

© 2017 - Éditions Jigal
27 cours d'Estienne d'Orves 13001 Marseille
www.polar.jigal.com

Photo couverture : © JG
Directeur de collection : Jimmy Gallier
ISBN : 9782377220250
© 2017, Version numérique Éditions Jigal

« Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

*Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs*